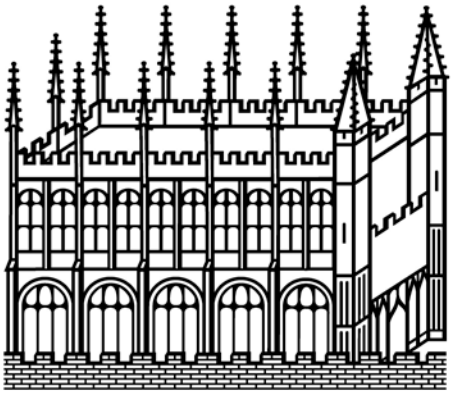


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

LA PETITE PRINCESSE

MADAME F. H. BURNETT

2537 f. 410

Bibliothèque Nelson Illustrée
No. 8

LA PETITE PRINCESSE

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

LE PETIT LORD . . . . . 1 vol.

Illustrations de M. Campbell

LA PETITE PRINCESSE

par

MME F. HODGSON BURNETT

Traduit de l'anglais
par

VALENTINE LECONTE

ILLUSTRATIONS DE MARCEL BLOCH

PARIS
NELSON, ÉDITEURS
25, RUE DENFERT-ROCHEREAU
LONDRES, ÉDIMBOURG et NEW YORK
1937

BODLEIAN LIBRARY
OCT
14
1937
OXFORD

TABLE

		Page
I.	Sara	1
II.	Une leçon de français	19
III.	Ermengarde	28
IV.	Lottie	40
V.	Becky	54
VI.	Les mines de diamants	70
VII.	Encore les mines de diamants	87
VIII.	Dans la mansarde	119
IX.	Rodilard	136
X.	Le « gentleman » des Indes	155
XI.	Ram Dass	174
XII.	De l'autre côté du mur	188
XIII.	Une Vagabonde	202
XIV.	Ce que vit et entendit Rodilard	219
XV.	Magie	227
XVI.	Le Visiteur	265
XVII.	« C'est elle ! »	289
XVIII.	Le Châtiment de Miss Minchin	301
XIX.	Anne	319

BIBLIOTHECA · BODLEIANA
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LA PETITE PRINCESSE

I

SARA

PAR UN DE CES SOMBRES JOURS D'HIVER, où le brouillard jaune et épais remplit à tel point les rues de Londres que tous les réverbères sont allumés et les devantures éclairées comme à la nuit, une petite fille était blottie auprès de son père, dans un fiacre qui avançait lentement à travers les grandes voies de la puissante cité.

Assise à la turque, les pieds repliés sous elle, et appuyée contre son papa qui l'entourait de son bras, elle regardait par la portière et contemplait les passants de ses grands yeux au regard profond et songeur.

Elle était une si petite fille, que ce regard était déconcertant dans son mignon visage. Il l'aurait été chez une enfant de douze ans, et Sara Crewe n'en avait que sept. Mais sa pensée était toujours en éveil ; elle rêvait, elle imaginait toutes sortes de choses, et sa petite tête était remplie des questions innombrables qu'elle se posait au sujet des grandes personnes et du vaste monde qui est leur domaine. Aussi, lui semblait-il avoir déjà vécu très longtemps.

Au moment où commence cette histoire, elle se remémorait le voyage qu'elle venait de faire, depuis Bombay jusqu'à Londres, avec son père, le capitaine Crewe. Elle revoyait le grand bateau, les Hindous qui allaient et venaient silencieusement, les enfants qui jouaient sur le pont, et quelques jeunes femmes d'officiers qui avaient essayé de la faire causer et qui s'étaient beaucoup amusées de ses réflexions inattendues.

Mais ce qui était encore bien plus extraordinaire, c'était de songer qu'après avoir vécu sous le soleil brûlant des Indes, puis ensuite sur le grand navire en plein Océan, elle se trouvait maintenant dans cette voiture inconnue, qui l'emportait à travers des

rues où le jour était aussi obscur que la nuit. Cela tenait du prodige, et elle se rapprocha encore plus près de son père.

— Papa, dit-elle de sa petite voix frêle et mystérieuse ; papa !

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? répondit le capitaine Crewe en regardant tendrement sa fille tandis qu'il la serrait un peu plus fort contre lui. À quoi pense ma petite Sara ?

— Est-ce là l'endroit, papa ? chuchota Sara en se rapprochant toujours davantage. Sommes-nous arrivés ?

— Oui, petite Sara, nous sommes arrivés, enfin.

Et quoique Sara n'eût que sept ans, elle sentit parfaitement toute la tristesse contenue dans la voix de son père.

Il semblait à Sara qu'il y avait beaucoup, beaucoup d'années que son papa avait commencé à lui parler de l'« endroit », comme elle disait toujours. Elle n'avait jamais connu sa maman, morte à sa naissance, ce qui explique qu'elle ne souffrait pas de ce grand malheur. Son papa, à lui seul, semblait être toute sa famille, son papa si jeune, si beau, qui la gâtait tant qu'il pouvait. Ils s'aimaient bien tous les deux, et jouaient constamment ensemble. Elle savait qu'il était riche, parce que des personnes qui croyaient qu'elle n'entendait pas l'avaient dit devant elle, et avaient ajouté que quand elle serait

grande, elle aussi serait très riche. Elle avait toujours vécu dans un superbe *bungalow*[1], où de nombreux domestiques la saluaient respectueusement, l'appelaient « Petite Maîtresse » et la laissaient faire tout ce qu'elle voulait. Elle avait eu tous les jouets, tous les animaux favoris possibles, une *ayah*[2] qui l'adorait, et elle avait compris peu à peu qu'être riche, c'était posséder tout cela. Le mot richesse n'évoquait rien de plus pour elle.

Durant sa courte existence, un seul petit nuage avait assombri son beau ciel : c'était la pensée de l'« endroit » où son papa la conduirait un jour. Le climat des Indes est mauvais pour les enfants, et bien vite on les envoie en Angleterre, le plus souvent en pension. Elle avait vu partir d'autres enfants, elle avait entendu parler des lettres qu'ils écrivaient de là-bas à leurs parents. Elle savait qu'elle aussi devrait partir un jour, et bien que, parfois, elle se sentît attirée par les descriptions que lui faisait son père du grand voyage en bateau et du nouveau pays où il la conduirait, son cœur se serrait à l'idée qu'il lui faudrait se séparer de lui.

— Est-ce que vous ne pourriez pas venir en pension avec moi, papa ? avait-elle demandé quand elle avait cinq ans. Je vous aiderai à étudier vos leçons.

[1] Villa hindoue, de structure légère.

[2] Nourrice hindoue.

— Mais vous ne resterez pas bien longtemps là-bas, petite Sara, répondait-il toujours. Vous serez dans une jolie maison, avec d'autres petites filles, vous jouerez avec elles, je vous enverrai beaucoup de beaux livres, et vous grandirez si vite qu'il vous semblera qu'un an à peine aura passé lorsque vous vous trouverez assez grande et assez savante pour revenir prendre soin de papa.

Cette idée-là lui plaisait beaucoup. Tenir la maison de son père, monter à cheval avec lui, présider la table quand il donnerait de grands dîners, causer avec lui, lire ses livres : c'était pour elle la vie rêvée ! et s'il fallait, pour la mériter, s'en aller dans cet « endroit » là-bas en Angleterre, eh bien! elle en prendrait son parti. La promesse de trouver d'autres petites filles la laissait assez froide : des livres la consoleraient bien mieux que des petites filles. Elle aimait les livres par-dessus tout, et passait son temps à inventer de belles histoires qu'elle se racontait à elle-même. Quelquefois elle les racontait à son papa, et lui aussi les trouvait très jolies.

— Eh bien ! papa, dit-elle doucement, si nous sommes arrivés, il faut bien nous y résigner.

Cette phrase, si étrange dans la bouche d'une enfant, le fit rire, et il embrassa sa fille. Au fond, quoiqu'il le dissimulât soigneusement, le capitaine n'était pas du tout résigné à cette séparation. Sa petite Sara, si originale, avait été pour lui une vraie

compagne, et il sentait par avance quelle impression de solitude il éprouverait lorsque, de retour aux Indes, il rentrerait au *bungalow* et n'y trouverait plus la chère petite silhouette en robe blanche pour l'accueillir. Aussi la serrait-il de plus en plus contre lui, tandis que la voiture pénétrait dans le square silencieux où s'élevait la maison qui était le but de leur voyage.

C'était une grande maison grise, exactement semblable à toutes les autres maisons bâties sur la même rangée, si ce n'est que sur la porte d'entrée brillait une plaque de cuivre où, en lettres noires, était gravée l'inscription suivante :

MISS MINCHIN

INSTITUTION POUR JEUNES DEMOISELLES

— Nous voici à destination, Sara, dit le capitaine aussi gaiement qu'il put.

Il la fit descendre du fiacre, puis tous deux montèrent les marches du perron, et il sonna.

Souvent, par la suite, Sara devait se dire que la maison ressemblait assez exactement à sa propriétaire. Elle avait un air respectable, et elle était convenablement meublée : mais c'était une laide demeure et le mobilier avait un aspect rébarbatif ; les fauteuils eux-mêmes paraissaient rembourrés avec des cailloux. Dans le vestibule, tout était

austère, tout paraissait froid à force de reluire, même les joues rubicondes de la pleine lune qui servait de cadran à la grande horloge. Le salon où l'on introduisit le capitaine et sa fille avait un tapis au dessin géométrique et sévère, les chaises étaient tout en angles, et une massive pendule de marbre écrasait de son poids le lourd manteau de la cheminée, en marbre également.

Perchée sur une chaise d'acajou au dossier rigide, Sara jeta un coup d'œil pénétrant autour d'elle.

— Tout cela ne me plaît pas beaucoup, papa, soupira-t-elle. Mais je suis sûre que les soldats, même les très braves, n'aiment pas aller à la guerre!

Le capitaine Crewe se mit à rire. Il était jeune, gai, et ne se lassait jamais des réflexions spontanées de sa fille.

— Ma chère petite Sara ! dit-il. Que vais-je devenir quand je n'aurai plus personne pour me parler aussi sérieusement ? car personne n'est aussi sérieux que vous.

— Mais pourquoi les choses graves vous font-elles rire ? demanda Sara.

— Parce que vous êtes si amusante quand vous les dites, répondit-il en riant encore plus.

Et soudain il la prit dans ses bras et l'embrassa très fort, tandis que son rire cessait brusquement, et que ses yeux brillaient comme s'ils eussent été pleins de larmes.

Juste à cet instant, miss Minchin fit son entrée. Et tout de suite Sara trouva qu'elle était comme sa maison : grande, froide, respectable et laide. Elle avait de gros yeux aussi expressifs que ceux d'une carpe, et un sourire de commande sur les lèvres. Ce sourire s'épanouit largement dès qu'elle eut aperçu le capitaine et Sara. La dame qui l'avait mise en rapport avec le capitaine Crewe lui avait appris sur ce jeune officier toutes sortes de choses intéressantes, entre autres qu'il était très riche et tout prêt à dépenser beaucoup d'argent pour sa fille.

— C'est un privilège pour moi que d'avoir la charge d'une aussi jolie petite fille, qui promet tant, dit-elle en prenant la main de Sara et la caressant dans les siennes. Lady Meredith m'a parlé de sa remarquable intelligence. Une enfant intelligente est un véritable trésor dans une maison comme la mienne.

Sara restait immobile, les yeux fixés sur miss Minchin. Comme toujours, mille pensées diverses se pressaient dans sa tête.

« Pourquoi dit-elle que je suis jolie ? songeait-elle. Je ne le suis pas du tout. C'est la petite fille du colonel Grange, Isabel, qui est jolie, avec ses joues roses où il y a des fossettes, et ses longs cheveux blonds. Moi, j'ai des cheveux noirs tout courts, des yeux verts, et puis je suis maigre, et je n'ai pas la peau blanche. Je suis une des petites

filles les plus laides que j'aie jamais vues. Miss Minchin commence par un mensonge. »

Sara se trompait, lorsqu'elle s'imaginait être laide. Assurément, elle ne ressemblait pas à Isabel Grange, mais elle avait un charme étrange, bien à elle. Mince et souple, grande pour son âge, elle avait une physionomie profondément vivante et expressive. Ses épais cheveux noirs bouclaient à leur extrémité ; ses yeux étaient bien, comme elle le disait, d'un gris un peu vert : mais c'étaient de beaux grands yeux aux longs cils noirs, dont la nuance déplaisait peut-être à Sara, mais que beaucoup de personnes appréciaient. Avec tout cela, elle était très convaincue de sa laideur, et les flatteries de miss Minchin n'avaient aucune prise sur elle.

« Si je disais, moi, qu'elle est jolie, je ferais un mensonge, pensait-elle, et je le saurais très bien. Je crois que je suis aussi laide dans mon genre qu'elle dans le sien. Pourquoi a-t-elle menti ? »

Sara devait trouver plus tard la réponse à ce pourquoi. Elle découvrit un beau jour que miss Minchin répétait exactement la même phrase à tous les parents qui lui amenaient leurs filles.

Debout à côté de son père, Sara l'écoutait causer avec miss Minchin. Les deux enfants de lady Meredith avaient été élevées chez cette dernière, et le capitaine Crewe s'en rapportait à la grande

expérience de lady Meredith. Il mettait sa fille en pension, mais à des conditions très particulières : elle aurait une jolie chambre et un petit salon pour elle seule, une voiture, un poney, et une femme de chambre pour remplacer l'*ayah* qui l'avait soignée aux Indes.

— Quant à son instruction, je ne suis pas inquiet, dit le capitaine Crewe en riant. La grande difficulté sera de l'empêcher d'apprendre trop vite et trop à la fois. Elle a toujours son petit nez dans les livres. Elle ne les lit pas, miss Minchin, elle les dévore : c'est un vrai petit loup ! Sa fringale de lecture réclame sans cesse de nouveaux livres à avaler, et ce sont des livres de grandes personnes qu'elle demande, des livres français ou allemands aussi bien que des anglais, de l'histoire, des biographies, de la poésie, que sais-je encore ! Enlevez-la à ses livres, quand elle lira trop ! Qu'elle aille se promener au parc sur son poney, ou acheter une poupée neuve : je voudrais la voir davantage jouer avec ses poupées.

— Mais, papa, observa Sara, si j'allais tous les deux ou trois jours acheter une nouvelle poupée, j'en aurais trop pour les aimer suffisamment. Il faut que les poupées soient comme de vraies petites amies. Emily sera mon amie intime.

Le capitaine regarda miss Minchin, et miss Minchin regarda le capitaine.

MARCEL BLOCH

— Qui est Emily ? demanda-t-elle.

— Expliquez-vous, Sara, dit son père en souriant.

Les yeux gris-vert avaient un regard doux et grave, quand Sara répondit :

— C'est une poupée que je n'ai pas encore, une poupée que papa va m'acheter. Nous irons la choisir tous les deux. Elle s'appellera Emily. Elle sera mon amie quand papa m'aura quittée, et c'est pour lui parler de lui que je la veux.

Le sourire figé de miss Minchin prit de nouveau une expression admirative.

— Quel esprit original ! dit-elle. Oh ! la délicieuse enfant !

— Oui, dit le capitaine en pressant sa fille contre lui. C'est mon petit trésor. Vous en prendrez grand soin, n'est-ce pas, miss Minchin ?...

Le capitaine garda Sara avec lui à l'hôtel jusqu'à son départ. Ils sortirent beaucoup ensemble, coururent les magasins, et achetèrent des quantités de choses, beaucoup plus, assurément, qu'il n'était nécessaire ; mais le capitaine, jeune et inexpérimenté, voulait que sa petite fille eût tout ce qu'elle trouvait joli, et aussi tout ce qui lui plaisait à lui-même ; de sorte qu'à eux deux ils lui composèrent un trousseau infiniment trop luxueux pour une fillette de sept ans. Il y avait des robes de velours garnies de fourrures, des robes de dentelles, d'autres toutes brodées ; il y avait des chapeaux garnis de

superbes plumes d'autruche, des manteaux et des cravates en hermine, des boîtes remplies de gants, de mouchoirs, de bas de soie, et tout cela en telles quantités que les aimables vendeuses chuchotaient tout bas en regardant la petite fille aux grands yeux graves :

— Ce doit être certainement une princesse étrangère, peut-être la fille d'un rajah de l'Inde.

Et, enfin, ils achetèrent Emily ; mais il leur fallut aller dans bien des magasins de jouets, et se faire montrer beaucoup de poupées, avant de la découvrir.

— Je voudrais qu'elle ne ressemblât pas à une poupée, expliquait Sara. Je voudrais qu'elle eût l'air de m'écouter quand je lui parle. Ce qu'il y a d'ennuyeux avec les poupées, papa, c'est qu'elles ne semblent jamais vous entendre.

On leur montra de grandes et de petites poupées, des poupées aux yeux noirs, aux yeux bleus, aux boucles brunes, aux longs cheveux dorés, des poupées tout habillées, d'autres qui ne l'étaient pas.

— Vous comprenez, dit Sara, si je l'achète sans robes, nous la mènerons chez une couturière et nous la ferons habiller sur mesure. Les robes vont toujours mieux, quand on les essaie.

Après beaucoup de recherches infructueuses, tous deux décidèrent d'aller à pied, pour mieux voir les étalages, tandis que la voiture les suivrait tout

doucement. Ils avaient déjà dépassé deux ou trois magasins sans même y entrer, lorsqu'en approchant d'une boutique d'assez modeste apparence, Sara tressaillit et serra le bras de son père.

— Oh ! papa, s'écria-t-elle, voilà Emily !

Son visage était devenu tout rose, et il y avait, dans les grands yeux gris, la même expression joyeuse qu'elle aurait eu en reconnaissant une amie très aimée.

— Elle nous attend, continua-t-elle. Entrons vite !

— Eh ! mon Dieu ! fit le capitaine en riant, qui donc va nous présenter à Son Altesse ?

— Vous me présenterez, dit Sara, et je vous présenterai. Mais je l'ai reconnue au premier coup d'œil, et peut-être m'a-t-elle reconnue, elle aussi !

La poupée avait certainement un regard très fin. Elle était d'une bonne grandeur, il serait facile de la porter ; elle avait une superbe chevelure bouclée châtain doré, de grands yeux bleus, et des cils épais, de vrais cils et non pas un simple trait au pinceau sur son visage de porcelaine.

— Sûrement, dit Sara, qui regardait la poupée bien en face, sûrement, papa, c'est Emily !

Emily fut donc achetée, puis emportée dans un magasin de vêtements pour enrants, où l'on commanda pour la poupée une garde-robe aussi somptueuse que celle de Sara : robes de velours et de

mousseline brodée, lingerie garnie de dentelles, gants, fourrures et bas de soie.

— Je veux qu'elle soit gâtée, dit Sara, car je suis sa mère, en même temps qu'elle est ma petite amie.

Tous ces achats auraient beaucoup diverti le capitaine sans la triste pensée qui lui serrait le cœur chaque jour un peu plus : bientôt il lui faudrait se séparer de la chère petite compagne si tendrement aimée.

Il se leva une fois au milieu de la nuit, et s'en fut tout doucement regarder Sara, qui dormait avec la poupée dans ses bras. Ses cheveux noirs et les cheveux dorés d'Emily se mêlaient sur l'oreiller ; toutes deux avaient de ravissantes chemises de nuit garnies de dentelles, et de beaux longs cils qui ombrageaient leurs joues fraîches. Emily avait tellement l'air d'un véritable enfant, que le capitaine fut tout heureux de la savoir là. Il poussa un gros soupir.

— Oh ! ma petite Sara, se disait-il, vous ne vous imaginez sûrement pas à quel point vous manquerez à votre papa !

Le lendemain, il la confia définitivement à miss Minchin. Le paquebot pour les Indes partait le surlendemain matin. Il expliqua à miss Minchin que MM. Barrow et Skipworth, ses représentants en Angleterre, seraient à sa disposition si elle avait

besoin d'un conseil, et paieraient toutes les notes qu'elle leur enverrait pour les dépenses de Sara. Lui-même écrirait deux fois par semaine à sa fille, à laquelle on accorderait tous les plaisirs qu'elle souhaiterait.

— Elle est très raisonnable, et ne demandera jamais rien qui puisse lui être nuisible, expliqua-t-il.

Alors, il conduisit Sara dans son petit salon, et ils se dirent au revoir. Sara, assise sur les genoux de son père, tenait les revers de son veston dans ses deux petites mains, et le regardait intensément.

— On dirait que vous m'apprenez par cœur, chérie? dit-il en lui caressant les cheveux.

— Non, papa, répondit-elle, ça serait inutile : vous êtes dans mon cœur.

Elle se jeta dans ses bras, et on aurait pu croire, à les voir s'embrasser, qu'ils ne pourraient plus jamais se détacher l'un de l'autre.

Quand la voiture qui emmenait le capitaine se mit en marche, Sara, assise à terre dans son petit salon, le menton appuyé sur ses mains, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût tourné le coin du square. Emily était assise auprès d'elle et Sara, de temps à autre, lui jetait un coup d'œil. Lorsque miss Minchin envoya sa sœur voir ce que faisait la fillette, miss Amelia trouva la porte close.

— J'ai fermé à clef, expliqua de l'intérieur une

petite voix polie, mais un peu changée. Je désire être complètement seule, s'il vous plaît.

Miss Amelia était une personne toute ronde et courte, qui admirait beaucoup sa sœur aînée, mais qui en avait un peu peur. Elle avait meilleur cœur que miss Minchin, mais pour rien au monde elle ne lui aurait désobéi. Elle redescendit très agitée.

— Je n'ai jamais vu une enfant aussi singulière, ma sœur, dit-elle ; figurez-vous qu'elle s'est enfermée à clef, et qu'on ne l'entend pas bouger !

— Cela vaut mieux que si elle poussait des cris et tapait du pied, comme tant d'autres, répliqua miss Minchin. Je m'attendais à ce que, gâtée comme elle l'est, elle mît la maison en révolution. Car si jamais une enfant a été outrageusement gâtée, c'est bien elle.

— J'ai ouvert ses malles et rangé toutes ses affaires, dit miss Amelia. Je n'ai jamais rien vu de pareil : des manteaux garnis d'hermine et de zibeline, tout son linge orné de vraies dentelles... Vous avez vu quelques-unes de ses robes : qu'en dites-vous ?

— Je dis que c'est parfaitement ridicule, répondit sèchement miss Minchin. Mais cela fera très bien quand Sara marchera en tête de nos élèves pour aller à l'église le dimanche. En vérité, on lui a fait un trousseau de petite princesse !

Là-haut, dans la chambre verrouillée, Sara et

Emily, assises par terre, regardaient toujours l'angle du square par où s'en était allé le capitaine, tandis que celui-ci, dans sa voiture, continuait à envoyer des baisers comme s'il n'avait plus le courage de s'arrêter.

II

UNE LEÇON DE FRANÇAIS

LORSQUE, LE LENDEMAIN MATIN, SARA entra dans la classe, de nombreuses paires d'yeux grands ouverts et pleins de curiosité se tournèrent vers elle. Déjà toutes les élèves, depuis Lavinia Herbert, qui avait presque treize ans et se considérait comme une jeune fille, jusqu'à Lottie Legh, la benjamine qui comptait à peine quatre années, étaient au courant de son arrivée. Elles savaient toutes que désormais Sara était l'ornement et la gloire de l'Institution Minchin. Une ou deux d'entre elles avaient eu la chance d'apercevoir la femme de chambre française, Mariette, arrivée la veille au soir. Lavinia, qui avait manœuvré de façon à passer devant la chambre de Sara lorsque la porte était entre-bâillée, avait vu Mariette ouvrir une caisse envoyée par quelque magasin.

— C'était plein de belle lingerie, et il y avait des dentelles en veux-tu en voilà, disait-elle tout bas à son amie Jessie, tout en faisant mine d'étudier sa géographie. J'ai entendu miss Minchin dire à sa sœur que tout cela était déplacé pour une enfant. Ma mère, à moi, dit qu'on doit habiller les enfants

simplement. Regardez Sara : on voit les dentelles qui passent sous sa robe !

— Et elle a des bas de soie, chuchota Jessie qui, elle aussi, avait le nez sur son atlas. Quels petits pieds ! Jamais je n'en ai vu d'aussi petits.

— Oh! riposta dédaigneusement Lavinia, c'est à cause de la forme de ses pantoufles ! Maman dit qu'un cordonnier habile peut faire paraître petits même de très grands pieds. Moi, je ne la trouve pas jolie du tout. Ses yeux ont une drôle de couleur !

— Elle n'est pas jolie comme on l'est ordinairement, répondit Jessie en enveloppant ses compagnes d'un rapide coup d'œil. Mais quand on l'a vue, on a envie de la regarder encore. Elle a des cils si longs ! et ses yeux sont presque verts.

Sara se tenait bien sagement à sa place, en attendant qu'on lui indiquât quelle serait sa tâche. On l'avait mise tout à côté du bureau de miss Minchin. Elle ne se sentait nullement embarrassée par les regards braqués sur elle. Cela l'amusait et, à son tour, elle regardait toutes ces petites filles avec intérêt.

— À quoi peuvent-elles penser ? se demandait-elle. Je voudrais savoir si elles aiment miss Minchin, si leurs leçons leur plaisent, et s'il y en a une qui ait un papa semblable au mien...

Elle avait longuement parlé de son père à Emily, ce matin-là.

— Il est sur mer, maintenant, Emily, avait-elle dit. Il nous faut être toutes deux de très bonnes amies, et tout nous dire l'une à l'autre. Regardez-moi, Emily. Vous avez les plus jolis yeux que j'aie jamais vus. Mais je voudrais bien que vous puissiez parler.

Elle avait la tête pleine de rêves et d'inventions, et elle se persuadait que ce serait déjà une consolation que de faire semblant de croire qu'Emily était bien vivante et entendait et comprenait tout. Quand Mariette lui eut passé la robe bleu foncé réservée aux heures de classe, et noué dans les cheveux un ruban de même nuance, Sara s'approcha d'Emily, assise sur une chaise à sa taille, et ouvrit un livre devant la poupée.

— Vous pouvez lire pendant mon absence, dit-elle.

Et comme Mariette la regardait, surprise, elle lui dit avec une petite mine très convaincue :

— Moi, je crois que les poupées peuvent faire beaucoup de choses, mais elles ne veulent pas que nous le sachions. Il est très possible qu'Emily lise, parle et marche, mais seulement quand elle est seule. Vous comprenez, si l'on savait que les poupées peuvent agir comme nous, on les ferait travailler ; aussi, elles ont dû se jurer le secret entre elles. Si vous restez dans ma chambre, Emily ne bougera pas; si vous vous en allez, elle se mettra à

lire, ou bien elle ira regarder à la fenêtre. Mais si elle nous entend monter vous ou moi, elle se précipitera vers sa chaise, afin que nous la retrouvions comme nous l'avions laissée.

« Comme elle est drôle ! » pensa Mariette. Et quand elle descendit déjeuner, elle fit à la femme de chambre en chef un récit détaillé des originalités de Sara. Mais déjà elle sentait qu'elle s'attacherait à cette étrange petite fille, qui paraissait si intelligente et avait de si jolies manières. Mariette avait déjà élevé d'autres enfants, qui étaient loin d'être aussi polis. Sara avait une façon à elle, douce et charmante, de dire : « S'il vous plaît, Mariette. Merci, Mariette. »

— Elle me remercie, expliquait Mariette à sa collègue, comme elle remercierait une dame.

Et elle ajouta :

— Elle a l'air d'une princesse.

Elle était enchantée de sa petite maîtresse, et ravie de sa nouvelle place.

Lorsque Sara et les élèves se furent suffisamment dévisagées, miss Minchin frappa sur son bureau d'un air solennel.

— Mesdemoiselles, dit-elle, je vais vous présenter à votre nouvelle compagne.

Toutes les petites filles se levèrent, et Sara en fit autant.

— J'espère, continua miss Minchin, que vous

serez toutes très aimables pour miss Crewe ; elle nous arrive de bien loin, des Indes. Aussitôt que les leçons seront terminées, vous ferez connaissance.

Les élèves saluèrent cérémonieusement, Sara fit une petite révérence, puis toutes reprirent leurs sièges et recommencèrent à se regarder.

— Sara, dit miss Minchin, d'un ton doctoral, approchez-vous.

Elle avait pris sur son bureau un livre qu'elle feuilletait. Sara, poliment, vint auprès d'elle.

— De ce que votre papa a engagé une femme de chambre française, commença miss Minchin, je conclus qu'il souhaite vous voir faire une étude approfondie de la langue française.

Sara parut un peu embarrassée.

— Je crois qu'il l'a engagée, dit-elle, parce qu'il... il pensait que cela me ferait plaisir...

— Je crains, interrompit miss Minchin avec un sourire un peu pincé, que vous n'ayez été bien gâtée, et que vous ne soyez trop persuadée que tout est fait pour votre bon plaisir. Ma conviction est que votre père veut que vous appreniez le français.

Si Sara avait été plus âgée, ou si elle avait été moins scrupuleusement déférente, elle aurait pu, en quelques mots, détromper miss Minchin. Mais elle se sentait rougir ; miss Minchin paraissait si sévère et si imposante, si sûre que Sara ne savait pas un

mot de français, que Sara n'osa pas la détromper : il lui aurait semblé commettre une grande impolitesse... Et la vérité était que son père, qui avait épousé une Française, avait commencé à parler français à sa fille quand elle était encore un bébé, si bien que la petite Sara s'y était accoutumée et parlait français avec facilité.

— Je... je n'ai pas appris, exactement, mais... mais..., reprit-elle en essayant timidement de s'expliquer.

Un des plus cuisants regrets de miss Minchin était justement de ne pas savoir le français, et elle s'efforçait de dissimuler soigneusement cette humiliante lacune. Aussi, se souciait-elle fort peu d'entamer sur ce sujet dangereux une discussion qui l'exposerait à de périlleuses questions innocemment posées par sa nouvelle élève.

— Il suffit, dit-elle sèchement. Si vous ne l'avez pas appris, il faut vous y mettre tout de suite. Le professeur, M. Dufarge, sera là dans quelques minutes. Feuilletez un peu ce livre, en l'attendant.

Sara se sentait les joues brûlantes. Elle retourna à sa place, ouvrit le livre, et regarda gravement la première page, bien décidée à ne pas rire, ce qui eût été le fait d'une petite fille mal élevée, mais tout de même, c'était drôle de se voir condamnée à apprendre : le père — la mère — le fils... des mots qu'elle savait depuis si longtemps.

Miss Minchin l'observait.

— On dirait que vous êtes mécontente, Sara, dit-elle ; je suis fâchée de voir que vous n'avez pas envie d'apprendre le français.

— Mais si, cela me fait grand plaisir, répondit Sara, cherchant de nouveau à s'expliquer ; mais...

— Ne dites pas toujours : mais... quand on vous parle, répliqua miss Minchin, et reprenez votre livre.

Sara, obéissante, retourna à la page où elle lut avec application : la fille, le frère, la sœur...

« Quand M. Dufarge viendra, pensait-elle, peut-être pourrai-je m'expliquer. »

M. Dufarge arriva bientôt. Il n'était plus très jeune ; il avait l'air fin et distingué, et son intérêt parut mis en éveil lorsque ses regards tombèrent sur Sara.

— Ai-je la bonne fortune d'avoir une nouvelle élève, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Son père, le capitaine Crewe, désire vivement qu'elle commence le français, expliqua miss Minchin. Mais je crains que, par un caprice d'enfant, elle n'en ait pas du tout envie.

— Voilà qui est regrettable, mademoiselle, dit gentiment le professeur en se tournant vers Sara. Peut-être, quand nous commencerons à travailler tous les deux, parviendrai-je à vous convaincre que c'est une belle langue.

Sara quitta son siège. Elle finissait par perdre

courage, et elle leva vers M. Dufarge de grands yeux suppliants. Elle était sûre qu'il allait comprendre tout de suite, et elle commença très simplement à s'expliquer en un français correct et limpide. Miss Minchin, dit-elle, n'avait pas compris ; elle, Sara, n'avait pas appris le français dans les livres, mais son papa et des amis de son papa le lui avaient toujours parlé, et elle avait ainsi appris à le lire et à l'écrire en même temps que l'anglais. Son papa aimait cette langue, qui était celle de sa chère maman, morte à sa naissance. Elle serait très contente d'apprendre tout ce que M. Dufarge voudrait bien lui enseigner, mais ce qu'elle avait tâché d'expliquer à miss Minchin, c'est qu'elle connaissait déjà tous les mots du livre...

Et elle tendit au professeur le petit livre d'exercices.

En l'entendant parler si couramment, miss Minchin tressaillit, puis se mit à regarder Sara par-dessus ses lunettes, d'un air presque scandalisé. Quant à M. Dufarge, il souriait, et c'était un vrai sourire de satisfaction : à entendre cette jolie voix d'enfant parler si nettement sa langue natale, il lui semblait se retrouver tout d'un coup dans son pays, ce pays qui, par les jours sombres et brumeux de l'hiver anglais, lui paraissait parfois si éloigné... Quand la petite fille s'arrêta, il lui prit le livre des mains avec un bon regard presque affectueux. Puis il dit à miss Minchin :

— Ah ! mademoiselle, je n'aurai pas grand'chose à lui enseigner. Elle n'a pas appris le français : elle est Française ! Son accent est parfait.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? s'écria miss Minchin très vexée.

— J'ai essayé, répondit Sara ; je pense que je n'ai pas su m'y prendre.

Miss Minchin savait bien que Sara avait essayé et que ce n'était pas sa faute s'il ne lui avait pas été permis de s'expliquer. Mais quand elle vit que les élèves n'avaient rien perdu de cette petite scène, et que Lavinia et Jessie souriaient derrière leurs grammaires, elle se sentit au comble de l'exaspération.

— Silence ! mesdemoiselles, dit-elle en frappant un coup sec sur son bureau ; et que je n'entende plus rire !

Dès ce jour, naquit en elle une sourde rancune contre l'élève dont elle était si fière.

III

ERMENGARDE

AU COURS DE CETTE MATINÉE MOUVEmentée, Sara avait remarqué une élève de son âge, dont les yeux d'un bleu pâle ne la quittaient pas. C'était une grosse fillette, qui semblait peu intelligente, mais qui avait une bonne figure, et une bouche ronde faisant une perpétuelle petite moue. Ses cheveux blond-chanvre étaient réunis en une grosse natte très serrée, nouée d'un ruban ; elle avait mis cette natte autour de son cou, les deux coudes sur son pupitre, et tout en mordillant le bout de son ruban, elle regardait Sara avec un étonnement

admiratif. Lorsque M. Dufarge avait parlé à Sara, la petite fille avait paru un peu anxieuse ; mais en l'entendant répondre en français, elle avait sursauté sur son banc, et en était devenue toute rouge de stupeur. Elle qui avait versé tant de larmes amères, en constatant l'inutilité de ses efforts pour se rappeler ce que signifiait « la mère » ou « le père », comment n'aurait-elle pas considéré comme un véritable prodige cette nouvelle compagne, à qui non seulement ces mots-là, mais beaucoup d'autres encore, paraissaient familiers, et qui pouvait les mêler de verbes et d'adjectifs comme si c'était un simple jeu !

Absorbée par sa contemplation, elle mordillait son ruban avec tant d'ardeur qu'elle attira l'attention de miss Minchin qui, trop heureuse de trouver là prétexte à exhaler sa mauvaise humeur, fondit sur elle :

— Miss Saint-John ! que signifie cette conduite ? Ôtez vos coudes, retirez votre ruban de votre bouche, et tenez-vous droite !

La pauvre miss Saint-John sursauta de nouveau ; Lavinia et Jessie riaient tout bas en la regardant, ce qui la fit rougir de plus belle, et il semblait bien que les larmes n'étaient pas loin de ses pauvres yeux d'enfant sans défense. Sara l'aperçut, et sur-le-champ se sentit pleine de sympathie, car elle ne pouvait pas voir quelqu'un malheureux sans brûler d'envie de voler à son secours.

— Si Sara avait été un garçon et qu'elle fût née quelques siècles plus tôt, disait son père, elle aurait parcouru le monde, l'épée à la main, pour secourir les opprimés et châtier les méchants.

Aussi, pendant toute la matinée, suivit-elle du regard sa rondelette petite compagne. Elle vit que celle-ci avait grand'peine à apprendre ses leçons, et qu'elle avait peu de chances d'être jamais considérée comme la gloire de la pension. La leçon de français, en particulier, fut presque pathétique. La prononciation de miss Saint-John faisait sourire M. Dufarge malgré lui, et Lavinia, Jessie et les autres ricanaient ou regardaient avec dédain leur infortunée camarade. Seule, Sara ne bougeait pas. Elle faisait semblant de ne pas entendre miss Saint-John dire « lé bong pang » au lieu de « le bon pain ». Elle avait beaucoup d'amour-propre, un sens très vif de la dignité personnelle, et cela la mettait hors d'elle-même d'entendre les rires, et de voir le pauvre visage buté et désespéré de l'enfant.

— Tout cela n'a rien de drôle, se disait-elle penchée sur son livre, et il n'y a vraiment pas de quoi rire.

Après la classe, quand les élèves se réunirent en petits groupes, Sara se mit à la recherche de miss Saint-John ; et la voyant triste et seule, blottie dans l'encoignure d'une fenêtre, elle se dirigea vers elle et entama la conversation. Elle ne lui dit que les

paroles banales qui servent toujours d'entrée en matière aux petites filles, mais sa voix avait une note douce et amicale à laquelle personne ne demeurait insensible.

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-elle.

Pour comprendre l'étonnement de miss Saint-John, il faut se rappeler que dans un pensionnat de jeunes filles, une « nouvelle » est toujours au début un être quelque peu mystérieux ; que tout le

pensionnat, la veille au soir, avait parlé de la nouvelle et s'était transmis des récits plus ou moins contradictoires jusqu'au moment où le sommeil avait eu raison de la curiosité générale. L'arrivée d'une compagne qui a une voiture, un poney, une femme de chambre, et qui vient des Indes, n'est pas un événement ordinaire.

— Je m'appelle Ermengarde Saint-John, répondit-elle.

— Et moi, Sara Crewe, dit Sara. Votre nom est joli, il ressemble à ceux qu'on trouve dans les livres.

— Vous l'aimez ? balbutia Ermengarde. Je... j'aime le vôtre.

Ce qui faisait le malheur de miss Saint-John, c'était d'avoir un père remarquablement instruit et cultivé. Parfois, cela lui semblait être une véritable calamité. Un père qui a tout appris, qui parle sept ou huit langues, et qui a une vaste bibliothèque dont il paraît savoir par cœur tout le contenu, s'attend naturellement à ce que sa fille sache au moins ses leçons quotidiennes, et soit au moins capable de se rappeler quelques faits historiques et de faire un petit devoir français. Ermengarde était un grand souci pour M. Saint-John. Il ne s'expliquait pas comment un de ses enfants était aussi complètement dépourvu de vivacité intellectuelle et incapable de réussir en quoi que ce fût. La pauvre Ermengarde

était sans contredit la plus mauvaise élève de toute la pension.

— Il faut pourtant qu'elle arrive à apprendre quelque chose, disait son père à miss Minchin.

En conséquence, Ermengarde passait la plus grande partie de sa vie à pleurer ou à être punie. Elle apprenait des choses qu'elle oubliait cinq minutes après, ou dont elle ne comprenait pas le premier mot. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'elle contemplât Sara avec une sorte de respect.

— Vous parlez français, n'est-ce pas ? lui dit-elle timidement.

Sara s'assit sur la banquette qui garnissait l'embrasure, croisa les jambes, et nouant ses mains autour de ses genoux :

— Je sais un peu de français parce que je l'ai toujours entendu parler autour de moi, répondit-elle. Vous en sauriez autant si vous aviez été à ma place.

— Oh non ! je ne pourrais pas, dit Ermengarde. Je n'ai jamais pu.

— Pourquoi ? demanda Sara avec curiosité.

Ermengarde secoua la tête, ce qui fit sautiller sa natte sur ses épaules.

— Vous m'avez entendue tout à l'heure, reprit-elle. C'est toujours comme ça ! Je ne peux pas prononcer les mots. Ils sont trop difficiles.

Elle s'arrêta un instant, puis ajouta avec une nuance de crainte respectueuse dans la voix :

— Mais vous, vous êtes intelligente, n'est-ce pas ?

Sara regarda, à travers la vitre, le square humide où les moineaux voletaient sur les grilles rouillées et les branches d'arbres noircies par la suie. Elle réfléchissait. Elle avait souvent entendu dire qu'elle était intelligente ; et elle se demandait si c'était vrai, et comment c'était arrivé.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Je ne puis pas vous le dire.

Et voyant l'expression désappointée du bon visage aux joues rebondies, elle rit et changea de conversation.

— Aimeriez-vous voir Emily ? dit-elle.

— Qui est Emily ? demanda Ermengarde, tout comme miss Minchin.

— Venez dans ma chambre et vous verrez, dit Sara en lui tendant la main.

Elles sautèrent à bas de la banquette et se dirigèrent vers l'escalier.

— Est-ce vrai, murmura Ermengarde, tandis qu'elles traversaient le vestibule, est-ce vrai que vous avez une salle de récréation pour vous seule ?

— Oui, répondit Sara. Papa l'a demandé à miss Minchin, parce que pour m'amuser j'invente des histoires et je me les raconte, et je n'aime pas qu'on m'entende. Ça gâte tout mon plaisir si je crois qu'il y a des gens qui écoutent.

Elles arrivaient au corridor conduisant à la chambre de Sara. Ermengarde s'arrêta court, suffoquée.

— Vous inventez des histoires ! s'écria-t-elle. Vous parlez français, et vous inventez des histoires ! ! est-ce vrai ?

Sara la regarda, très étonnée.

— Mais tout le monde peut inventer une histoire, dit-elle. Vous n'avez donc jamais essayé ?

Mais, à cet instant, elle posa sa main sur celle d'Ermengarde.

— Approchons-nous de la porte sans bruit, dit-elle à voix basse ; alors j'ouvrirai brusquement, et peut-être pourrons-nous la surprendre...

Elle riait un peu, mais tout au fond d'elle-même il y avait un secret espoir qui faisait briller ses yeux et qui impressionna Ermengarde, bien que celle-ci n'eût aucune idée de ce dont il s'agissait. Mais qu'importait! elle était sûre que ce devait être d'un intérêt prodigieux. Aussi, frémissante d'émotion, elle suivit Sara sur la pointe des pieds. Elles atteignirent la porte sans faire le moindre bruit, et Sara ouvrit brusquement. À leurs yeux apparut la chambre paisible et bien rangée, avec un bon feu brûlant doucement dans la grille, et une superbe poupée qui semblait lire, assise au coin de la cheminée.

— Oh ! elle est remontée sur sa chaise avant que

nous ayons pu la voir ! s'écria Sara. C'est toujours ce qui arrive : elles sont plus vives qu'un éclair.

Les yeux d'Ermengarde allaient de Sara à la poupée.

— Elle peut marcher? demanda-t-elle, haletante.

— Oui, dit Sara Tout au moins je le crois. Tout au moins je fais semblant de le croire. Et alors, c'est comme si c'était vrai. Vous n'avez jamais fait semblant de croire à quelque chose ?

— Non, jamais, dit Ermengarde. Dites-moi comment vous vous y prenez.

Elle était tellement sous le charme de Sara, qu'elle la regardait sans accorder aucune attention à Emily, et pourtant Emily était la plus belle poupée qu'elle eût jamais vue.

— Asseyons-nous, dit Sara, et je tâcherai de vous apprendre. C'est si facile, que quand on a commencé, on ne peut plus cesser. On continue tous les jours. Et c'est délicieux. Écoutez-moi, Emily : Voici Ermengarde Saint-John. Ermengarde, voici Emily. Aimeriez-vous la prendre un peu dans vos bras ?

— Oh ! vous voulez bien ? dit Ermengarde. Mon Dieu ! qu'elle est belle!

Et Sara lui mit la poupée dans les bras.

Jamais Ermengarde n'avait rêvé vivre une heure pareille à celle qu'elle passa, jusqu'au moment où la cloche du lunch les rappela au rez-de-chaussée.

Sara, pelotonnée sur le tapis devant le foyer, les yeux brillants et les joues animées, lui raconta toutes sortes de choses merveilleuses. Elle lui parla de son voyage, des Indes ; mais ce qui fascinait Ermengarde, c'était tout ce que Sara inventait sur les poupées, qui, affirmait-elle, marchent, parlent, font tout ce qu'elles veulent quand les humains sont absents, mais qui cachent jalousement leur puissance et en un clin d'œil se retrouvent immobiles à leur place dès que quelqu'un rentre dans la chambre.

— Vous comprenez, dit Sara très sérieusement, c'est une sorte de magie.

Et soudain, alors qu'elle lui racontait comment elle avait découvert Emily, Sara avait changé de visage. On eût dit qu'un nuage était venu assombrir toute la clarté de ses grands yeux. Elle poussa un soupir si profond qu'il ressemblait à une plainte, puis elle tint ses lèvres étroitement serrées comme par un grand effort de volonté. Ermengarde sentit confusément qu'à ce moment-là, si Sara avait été une autre petite fille, elle aurait fondu en larmes. Mais rien de pareil n'arriva.

— Est-ce que vous souffrez ? dit timidement Ermengarde.

— Oui, dit Sara après une minute de silence. Mais ce n'est pas dans mon corps.

Et puis elle ajouta tout bas, d'une voix qu'elle ne voulait pas laisser trembler :

— Aimez-vous beaucoup votre papa ?

Les coins de la bouche d'Ermengarde s'abaissèrent. Elle sentait bien que sa dignité d'élève d'un pensionnat réputé lui interdisait de répondre qu'elle ne s'était jamais posé pareille question, et qu'elle ferait tout au monde pour éviter de passer dix minutes en tête à tête avec son père. Elle était cruellement embarrassée.

— Je ne le vois presque jamais, bredouilla-t-elle. Il passe sa vie à lire dans sa bibliothèque.

— J'aime le mien plus que tout au monde, dit Sara. Et voilà pourquoi je souffre : c'est qu'il est parti.

Elle appuya son front sur ses genoux serrés l'un contre l'autre, et resta immobile.

« Cette fois, elle va sangloter », pensa Ermengarde, effrayée.

Mais non, Sara ne versa pas une larme. Les mèches de ses cheveux noirs pendaient devant son visage, et elle ne bougeait toujours pas. Puis, sans relever la tête, elle dit :

— Je lui ai promis d'être brave. Et je le serai. On a toujours à supporter des choses, dans la vie. Pensez à ce qu'endurent les soldats ! Papa est un soldat. S'il y avait une guerre, il lui faudrait endurer la fatigue, la soif, peut-être serait-il gravement blessé. Et il ne dirait pas un mot pour se plaindre. Pas un.

Ermengarde la contemplait et éprouvait un vague sentiment d'adoration. Sara était si merveilleusement différente de tous ceux qui l'entouraient !

Bientôt, Sara releva la tête et repoussa ses cheveux avec un drôle de petit sourire.

— Si je puis beaucoup parler et vous raconter toutes sortes de choses en faisant semblant de les croire, je me sentirai plus courageuse. Ça ne fait pas oublier, mais ça donne de la force.

Ermengarde, sans savoir pourquoi, se sentit la gorge serrée et les yeux humides.

— Lavinia et Jessie sont amies intimes, dit-elle d'une voix un peu enrouée. J'aimerais bien que nous puissions l'être aussi. Voulez-vous que je sois votre amie ?... Vous êtes très intelligente, et je sais bien que je suis la plus sotte de toute la pension, mais je... oh ! j'ai tant d'amitié pour vous.

— J'en suis bien contente, dit Sara. On se sent meilleur, quand les autres vous aiment. Oui, nous serons amies toutes deux. Et, savez-vous ? (son visage rayonna soudain), je vous aiderai pour vos leçons de français ! !

IV

LOTTIE

SI SARA AVAIT ÉTÉ UNE ENFANT PAREILle à beaucoup d'autres, l'existence qui lui avait été organisée à l'Institution de miss Minchin eût été dangereuse pour elle. On la traitait, non pas comme une petite fille, mais comme un hôte de choix dont la présence honorait la maison. Si elle avait été impérieuse et tyrannique, tant de flatteries et de gâteries auraient pu la rendre insupportable. Si elle avait eu des dispositions à la paresse, elle n'aurait absolument rien appris. Dans son for intérieur, miss Minchin ne l'aimait guère, mais elle était bien trop adroite pour faire ou dire la moindre chose qui aurait pu mécontenter cette si précieuse élève. Car elle se rendait compte que si jamais Sara écrivait à son père que la maison lui déplaisait ou qu'elle se sentait malheureuse, le capitaine Crewe la reprendrait tout de suite. L'opinion très arrêtée de miss Minchin était que si une enfant est comblée de compliments, et libre de faire tout ce qu'elle veut, elle s'attache forcément à la maison où elle est si bien traitée. En conséquence, Sara était félicitée pour son ardeur au travail, pour ses bonnes manières, pour l'amabilité qu'elle montrait à ses compagnes,

pour sa générosité lorsque, de sa petite bourse bien remplie, elle tirait une piécette à l'intention de quelque mendiant ; on portait aux nues le moindre de ses actes, et si elle n'avait pas été douée d'un heureux naturel et d'une tête solide, elle aurait pu devenir une jeune personne fort vaniteuse. Mais son petit cerveau lui suggérait toutes sortes d'idées très judicieuses sur elle-même et sur la part qui lui était faite en ce monde, et de temps à autre elle en parlait avec Ermengarde.

— C'est tout à fait par hasard que les choses arrivent dans la vie, avait-elle coutume de dire. Moi, j'ai eu toutes sortes de bonnes chances : celle d'aimer les livres, les leçons, et d'apprendre facilement ce qui m'intéresse ; celle d'avoir un papa beau, bon et intelligent, qui peut me donner tout ce que je souhaite. Peut-être bien qu'au fond, je n'ai pas bon caractère ; mais quand on est comblée et que tout le monde vous choie, comment ne pas être aimable ? Je me demande (et sa physionomie se faisait sérieuse) si je suis vraiment une gentille petite fille, ou au contraire une enfant insupportable. Peut-être suis-je terrible, et on ne le saura jamais, tout simplement parce que je n'ai jamais le moindre tourment dans ma vie !

— Lavinia n'a aucun tourment, répliqua Ermengarde d'un ton bourru, et Dieu sait qu'elle est désagréable !

Sara frotta le bout de son petit nez d'un air réfléchi, tandis qu'elle méditait sur ce problème.

— C'est peut-être, dit-elle enfin, parce que Lavinia grandit.

Sara avait récemment entendu miss Amelia dire que la croissance rapide de Lavinia affectait sa santé et son humeur, et charitablement elle se souvenait de cette obligeante explication.

La vérité est que Lavinia était follement jalouse de Sara. Jusqu'à l'arrivée de cette dernière, elle avait été le personnage important de la pension. Ses compagnes lui cédaient toujours, parce qu'elle était capable de se montrer odieuse si on lui résistait. Elle tyrannisait les plus petites, et prenait de grands airs avec celles de son âge. Elle était assez jolie, et ses toilettes l'emportaient sur celles de toutes ses compagnes aux jours de promenade, jusqu'au moment où parurent les manteaux de velours, les manchons de fourrure et les plumes d'autruche de Sara, et où celle-ci fut placée par miss Minchin en tête de la file des élèves. Lavinia en avait éprouvé une grande amertume. Puis à mesure que le temps s'écoulait, il devint évident que Sara, elle aussi, était un « chef » et non point parce qu'elle se montrait désagréable, mais au contraire parce qu'elle ne l'était jamais.

Jessie, très innocemment, avait excité la fureur de « son amie intime » en disant :

— Il faut rendre justice à Sara Crewe : elle n'est pas fière, et Dieu sait si elle pourrait l'être ! Moi, je crois que je ne pourrais pas m'en empêcher, si j'avais autant de jolies choses et que je me sente aussi admirée. Car c'est honteux, la manière dont miss Minchin la met en avant, quand les parents viennent au parloir.

— « Il faut que notre chère Sara vienne au salon parler des Indes avec Mme Musgrave..., minauda Lavinia, qui imitait merveilleusement miss Minchin. Notre chère Sara parlera français avec lady Pitkin : elle a un si bon accent... » En tout cas, ce n'est pas à la pension qu'elle a appris le français. Et elle n'a pas eu besoin d'une bien vive intelligence : elle dit elle-même qu'elle ne l'a jamais appris que par bribes, en entendant parler son père. Quant à celui-ci, qu'y a-t-il de si remarquable à être officier aux Indes ?

— Mais, dit lentement Jessie, il a tué des tigres. Il a tué celui dont la peau est dans le chambre de Sara. C'est pourquoi elle y tient tant : elle s'étend dessus, lui caresse la tête et lui parle comme elle ferait à un chat.

— Elle passe son temps à des niaiseries, dit aigrement Lavinia. Maman dit que sa manie d'inventer des histoires est ridicule, et qu'en grandissant elle deviendra excentrique.

Sara, en effet, ignorait la vanité. Elle avait une

petite âme très affectueuse, et elle partageait généreusement ses biens et ses privilèges. Les plus petites élèves, habituées à être morigénées et bousculées par les grandes personnes de dix ou douze ans, savaient que la plus enviée de toutes leurs compagnes ne les faisait jamais pleurer. Elle avait un cœur maternel, et quand il y avait des chutes ou des genoux écorchés, on trouvait toujours auprès d'elle de l'aide, des consolations, et au fond de sa poche quelque bonbon ou autre article du même genre. Jamais elle ne les repoussait, jamais elle ne faisait d'allusions blessantes à leur âge trop tendre.

— Quand on a quatre ans, on a quatre ans, avait-elle dit sévèrement à Lavinia, un jour où celle-ci, il faut bien l'avouer, avait giflé Lottie en l'appelant « marmaille » ; mais, on en aura cinq l'année prochaine, six l'année suivante, et en somme (ceci avec un regard plein de conviction) il ne vous manque que seize ans pour en avoir vingt !

— Mon Dieu, dit Lavinia moqueuse, que nous savons donc bien calculer !

Mais personne ne pouvait nier que seize et quatre font vingt, et vingt ans, c'était un âge auquel les plus audacieuses de la pension osaient à peine rêver.

Aussi, les toutes petites adoraient-elles Sara. Plusieurs fois elles avaient été invitées, elles qu'on dédaignait toujours, à prendre le thé dans sa chambre. On avait joué avec Emily, on avait goûté dans le service

à thé d'Emily, celui qui avait des fleurs bleues, et dont les tasses contenaient une quantité très respectable de thé très allongé et bien sucré. Aucune des petites n'avait jamais vu un aussi beau service de poupée. Et à dater de ce jour, Sara fut considérée comme reine et déesse par toute la classe où l'on apprenait à lire.

Lottie Legh l'adorait à tel point, que si Sara n'avait pas eu un cœur vraiment maternel, elle en aurait été excédée. Lottie avait été mise en pension par un jeune père assez frivole, qui ne concevait rien de meilleur pour elle. Elle avait perdu sa très jeune maman, et comme dès la première heure de sa vie elle avait été considérée comme un joli joujou, un singe favori, ou un petit chien gâté, elle était devenue une petite créature insupportable. Quand elle voulait ou ne voulait pas quelque chose, elle se mettait à hurler ; et comme elle souhaitait toujours ce qu'elle ne pouvait pas avoir, et ne voulait jamais ce qui était bon pour elle, il était rare que sa petite voix suraiguë ne retentît pas dans quelque endroit de la maison.

Elle avait découvert, on ne sait comment, — sans doute l'avait-elle entendu dire par son papa, — qu'une toute petite fille qui n'a plus de maman doit être plainte et dorlotée. Elle s'était fait une arme de cette découverte, et s'en servait à tout propos.

La première fois que Sara s'occupa d'elle, ce fut un matin où, passant devant une chambre, elle

aperçut miss Minchin et miss Amelia s'efforçant d'apaiser les cris d'une enfant qui, de toute évidence, refusait de se laisser calmer. Elle s'y refusait si énergiquement que miss Minchin était obligée de crier — sur un ton sévère et majestueux — pour se faire entendre.

— Pourquoi pleure-t-elle ? demandait miss Minchin.

— Oh ! oh ! oh ! fut la réponse : je n'ai point de ma-a-a-man !

— Voyons, Lottie ! disait à tue-tête miss Amelia, arrêtez-vous. Mignonne, ne pleurez plus, allons ! ne pleurez plus !

— Oh ! oh ! oh ! reprenait Lottie de toute la force de ses poumons. Je n'ai-ai plus de ma-a-a-man !!

— Elle mériterait le fouet, proclama miss Minchin. Vous serez fouettée, méchante enfant !

À cette annonce, Lottie hurla plus fort que jamais. Miss Amelia eut les larmes aux yeux. La voix de miss Minchin retentit terrible ; puis soudain, impuissante et indignée, miss Minchin quitta la chambre, laissant à miss Amelia le soin d'arranger les affaires.

Sara s'était arrêtée dans le vestibule, et se demandait si elle devait entrer : elle avait tout récemment fait connaissance avec Lottie, et pensait qu'elle pourrait peut-être la consoler. Miss Minchin, en sortant, aperçut Sara, et parut un peu ennuyée : elle songeait

que sa voix, quelques minutes auparavant, devait manquer de douceur et de dignité.

— Ah ! Sara, vous voici ? s'écria-t-elle avec un sourire qui voulait être aimable.

— Je me suis arrêtée, expliqua Sara, en reconnaissant la voix de Lottie, et je pensais que peut-être, oh ! peut-être seulement, je pourrais l'apaiser. Puis-je essayer, miss Minchin ?

— Si vous le pouvez, vous serez vraiment habile, répondit sèchement miss Minchin en pinçant les lèvres.

Puis voyant que Sara semblait un peu interdite par cet accueil assez froid, elle changea aussitôt d'attitude.

— Il est vrai que vous êtes adroite en toutes choses, dit-elle d'un ton plein d'aménité. Je suis sûre que vous en viendrez à bout. Entrez !

Et elle la laissa.

Quand Sara pénétra dans la chambre, Lottie, étendue sur le plancher, criait et tapait de toute la force de ses petits talons, et miss Amelia, agenouillée à côté d'elle, rouge et suante, semblait être la statue de la consternation. Elle essayait tous les moyens, et passait sans transition de la douceur à la sévérité.

— Pauvre petite chérie, disait-elle, je sais bien que vous n'avez plus de maman...

Puis sur un ton tout différent :

« Si vous ne vous arrêtez pas, Lottie, vous serez punie... Pauvre petit ange ! allons ! allons !... Vilaine, méchante enfant, je vous fouetterai ! vous allez voir !

Sara s'approcha paisiblement. Elle ne savait pas du tout ce qu'elle allait faire, mais elle était bien convaincue qu'il valait mieux ne pas dire au hasard tant de choses contradictoires.

— Miss Amelia, dit-elle à voix basse, miss Minchin permet que j'essaie de la calmer : voulez-vous que je vous remplace ?

Miss Amelia lui jeta un regard désespéré.

— Croyez-vous que vous y arriverez ? balbutia-t-elle.

— Je ne sais pas, chuchota Sara, mais je vais toujours essayer.

Miss Amelia se releva en soufflant ; les petites jambes de Lottie s'agitaient toujours avec autant de violence.

— Partez tout doucement, dit Sara, je resterai avec elle.

— Oh ! Sara ! pleurnichait miss Amelia. Nous n'avons jamais eu une enfant aussi difficile. Nous ne pourrons pas la garder.

Mais tout en parlant elle s'esquivait, fort heureuse d'avoir une bonne excuse pour le faire.

Sara, debout près de l'enfant hurlante et furieuse, la regarda quelques instants sans parler. Puis elle s'assit sur le parquet à côté d'elle, et attendit. Sauf les cris de rage de Lottie, on n'entendait plus rien dans la chambre. Et cette jeune demoiselle, accoutumée, durant ses caprices, à voir les grandes personnes gronder et supplier, menacer et caresser, n'en revenait pas. Crier de toutes ses forces, frapper des deux pieds, et constater que la seule personne présente n'avait pas l'air d'y attacher le moindre

importance, c'était là un phénomène digne de son attention ! Elle entr'ouvrit ses yeux jusqu'alors étroitement fermés pour voir qui était là et s'aperçut que ce n'était qu'une petite fille, mais justement celle à qui appartenaient Emily et tant de belles choses. Cette petite fille regardait Lottie, et semblait réfléchir tranquillement. Lottie voulut alors recommencer ses cris, mais le calme qui régnait dans le salon et la sérénité du visage de Sara l'impressionnaient, et son premier hurlement manqua de force et de conviction.

— Je-n'ai-point-de-ma-a-man ! reprit-elle, d'une voix beaucoup plus assourdie.

Sara continuait à la regarder fixement, mais il y avait de la sympathie dans ses yeux.

— Moi non plus, je n'en ai pas, dit-elle.

Cette réponse stupéfia Lottie. Elle cessa d'agiter ses jambes et resta immobile à regarder Sara. Une idée nouvelle suffit quelquefois à arrêter un enfant qui pleure et que rien n'a pu calmer encore. Il faut dire aussi que si Lottie détestait la revêche miss Minchin et méprisait la débonnaire miss Amelia, elle avait un petit faible pour Sara, quoiqu'elle la connût bien peu. Elle ne voulait pas encore céder, mais ses pensées prenaient un tour nouveau, et après un sanglot boudeur elle demanda :

— Où est-elle, votre maman ?

Sara ne répondit pas tout de suite. On lui avait

dit que sa maman était au ciel ; elle avait beaucoup médité sur ce sujet et s'était fait une opinion bien à elle.

— Elle est allée au ciel, dit-elle. Mais je suis sûre qu'elle en descend quelquefois pour venir me voir; seulement, moi, je ne la vois pas. Et il en est de même pour la vôtre. Peut-être qu'elles nous regardent toutes les deux en ce moment. Peut-être qu'elles sont là, toutes les deux, dans cette pièce.

Lottie se redressa brusquement et regarda autour d'elle. C'était un joli bébé à la tête bouclée, et ses grands yeux arrondis ressemblaient à des myosotis trempés par la rosée. Mais assurément, si sa maman était là durant la demi-heure qui venait de s'écouler, elle n'avait pas pu comparer sa petite fille à un ange du ciel.

Sara continuait à parler, et avec une si ardente conviction que Lottie écoutait malgré elle. On lui avait bien expliqué que sa maman avait de grandes ailes, on lui avait montré des images où il y avait des dames vêtues de belles robes blanches qu'on appelait des anges. Mais Sara semblait faire un récit très véridique, et parler d'un beau pays où vivaient de véritables gens.

— Là-haut, il y a des quantités de champs tout en fleurs, disait-elle, s'abandonnant à son imagination et parlant comme dans un rêve. Ce sont des champs de lis, et quand la brise passe sur eux, elle est toute

parfumée ; on respire toujours cette bonne odeur, parce que la brise souffle toujours. Les petits enfants jouent dans ces champs, ils cueillent des gerbes de lis et en font des couronnes. Et tous les chemins brillent, dans ce pays. Et puis personne n'est jamais fatigué, même quand on marche très longtemps. On peut voler, si l'on veut. Il y a des murs de perles et d'or tout le tour de la ville, mais ils sont assez bas pour qu'on puisse s'y pencher et regarder la terre tout en bas, en envoyant des sourires et de beaux messages.

Quelle qu'eût été l'histoire que Sara avait commencé à raconter, Lottie aurait certainement cessé de crier et se serait laissé prendre au charme du récit ; mais il n'y avait pas à le nier, cette histoire-là était plus belle que les autres. Elle rampa tout près de Sara et ne perdit pas une parole jusqu'à la fin, qui arriva beaucoup trop tôt. Quand le dernier mot fut dit, Lottie eut une moue de mauvais augure.

— Ie veux y aller, cria-t-elle. Je... n'ai point de maman dans cette pension !...

Sara sentit le danger et sortit de son rêve. Elle s'empara de la petite main potelée et attira l'enfant vers elle avec un sourire caressant.

— C'est moi qui serai votre maman, dit-elle. Nous allons nous amuser à dire que vous êtes ma petite fille. Et Emily sera votre sœur.

Les fossettes de Lottie réapparurent sur ses petites joues.

— Bien vrai ? dit-elle.

— Certainement, répondit Sara en sautant sur ses pieds. Allons la prévenir. Et puis je vous laverai la figure et je vous brosserai les cheveux.

Lottie consentit joyeusement, et se mit à trottiner près de Sara sans plus se souvenir que le drame qui venait de s'achever était né du fait qu'elle avait refusé de se laisser débarbouiller et coiffer pour le déjeuner, et qu'on avait dû faire appel à l'autorité de la majestueuse miss Minchin.

De ce jour, Sara devint une mère adoptive.

V

BECKY

LE PLUS GRAND PRESTIGE DE SARA, c'était le don qu'elle avait de raconter des histoires et de donner à tout ce qu'elle disait une apparence de récit féerique. C'était là ce qui attirait à elle ses compagnes plus encore même que son luxe et ses richesses ; et c'était ce que Lavinia et quelques autres lui enviaient le plus, tout en étant malgré elles sous le charme du talent merveilleux de Sara.

Ceux qui, dans leur enfance, ont connu à l'école un conteur ou une conteuse de ce genre se rappellent toute leur vie la façon dont il était entouré, assiégé, les groupes qui se formaient et venaient rôder autour

du cercle des privilégiés dans l'espoir d'y être enfin admis. Sara non seulement savait conter des histoires, mais elle adorait le faire. Quand, assise ou debout au milieu d'un groupe, elle commençait à inventer des choses merveilleuses, ses yeux verts paraissaient s'agrandir, ils étincelaient, ses joues s'empourpraient, et insensiblement elle se mettait à mimer son récit ; sa voix tour à tour douce et forte, son corps flexible, les mouvements dramatiques de ses mains, tout contribuait à mettre en relief les passages tragiques ou romanesques de son conte. Elle oubliait qu'elle parlait à des enfants ; elle voyait réellement les fées, et vivait avec les rois, les reines et les belles châtelaines, dont elle narrait les aventures. Il lui arrivait parfois, à la fin de son récit, d'être hors d'haleine, et elle mettait alors la main sur sa petite poitrine palpitante en riant à demi comme si elle se moquait d'elle-même.

— Quand je vous raconte tout ça, disait-elle, il me semble que c'est vraiment arrivé, et j'oublie la pension, la classe et vous aussi. Je crois être l'un après l'autre tous les personnages du récit. Comme c'est étrange !

. . . . . .

Il y avait environ deux ans qu'elle était chez miss Minchin. Un jour d'hiver brumeux et sombre, alors qu'elle descendait de voiture, douillettement enveloppée de son manteau de velours garni de

fourrures, elle aperçut sous l'escalier du sous-sol la silhouette d'une petite fille assez malpropre qui, le cou tendu et les yeux dilatés, la regardait à travers la grille. Il y avait sur la petite figure noircie une expression à la fois ardente et intimidée qui attira l'attention de Sara, et elle sourit à l'enfant, comme elle souriait toujours à tous ceux qu'elle voyait.

Mais la propriétaire du visage barbouillé était assurément convaincue qu'elle commettait une faute grave en osant regarder la plus riche élève du pensionnat. Sa tête disparut comme celle du diable qui rentre dans sa boîte, et elle s'enfuit vers la cuisine avec tant de précipitation, que si elle n'avait pas eu l'air si pauvre et si misérable Sara aurait ri sans pouvoir s'en empêcher.

Le soir de ce même jour, tandis que Sara racontait une de ses histoires au milieu d'un auditoire attentif, la même petite silhouette pénétra dans la classe, portant un seau à charbon beaucoup trop lourd pour elle, et s'agenouilla devant la cheminée pour regarnir la grille et balayer les cendres. Elle était plus propre que dans l'après-midi, mais elle avait l'air tout aussi craintif. Elle avait évidemment très peur de paraître écouter ou regarder autour d'elle. Elle mit les morceaux de charbon avec ses doigts pour faire moins de bruit, et épousseta soigneusement les chenets. Mais Sara eut bientôt compris que le spectacle ambiant intéressait beaucoup la

petite servante, et qu'elle accomplissait sa tâche lentement dans l'espoir de saisir quelques mots çà et là. Aussitôt Sara éleva la voix et s'efforça de parler distinctement :

—Les sirènes nageaient doucement dans l'eau verte et claire comme du cristal, et traînaient derrière elles un filet de pêche tissé de perles. La princesse était assise sur une roche toute blanche et les regardait.

C'était la merveilleuse histoire d'une princesse aimée par un triton, et qui était allée vivre avec lui dans les éblouissantes cavernes sous-marines.

La petite servante, à genoux devant la grille, avait balayé le foyer une première, puis une seconde fois ; elle recommençait pour la troisième fois, mais elle était tellement captivée par la conteuse qu'elle en perdit le sens de la réalité. Elle se trouva peu à peu assise sur ses talons, et la balayette resta immobile entre ses mains. La voix de Sara l'entraînait dans les grottes tout éclairées de lumière bleu pâle et parsemées de sable d'or, et il lui semblait qu'autour d'elle se balançaient d'étranges fleurs et résonnaient de lointains et féeriques concerts.

La balayette échappa soudain aux doigts durcis par les gros travaux, et Lavinia Herbert tourna la tête.

— Cette fille nous écoute !... dit-elle.

La coupable ramassa sa balayette et bondit sur ses pieds. Puis, saisissant le seau à charbon, elle s'enfuit comme un lièvre épouvanté.

Sara sentit en elle une sourde irritation.

— Je le savais aussi bien que vous, répliqua-t-elle. Pourquoi ne pourrait-elle pas écouter ?...

Lavinia releva la tête avec une impertinence élégante.

— Je ne sais, dit-elle, si votre maman serait satisfaite de vous voir raconter des histoires aux servantes, mais je sais bien que la mienne ne le serait pas.

— Ma maman ! répondit Sara avec un regard étrange. Je suis sûre que cela lui serait bien égal : elle sait que les histoires sont pour tout le monde.

— Il me semblait, repartit sévèrement Lavinia, que votre maman était morte ?

— Alors, vous croyez que parce qu'elle est morte elle ne s'occupe plus de moi ? dit sèchement Sara.

Car elle pouvait avoir un ton très sec quand elle le voulait.

— La maman de Sara sait tout, gazouilla Lottie. Ma maman aussi, pas Sara qui est ma maman chez miss Minchin, mais mon autre maman. Là où elle est, il y a des chemins tout brillants, et des champs de lis, et tout le monde peut en cueillir. Sara m'explique tout ça quand elle vient me coucher.

— Eh bien ! c'est joli, dit Lavinia scandalisée : vous inventez des histoires sur le paradis !

— Comment savez-vous si mes histoires ne sont pas vraies ? riposta Sara. Mais ce que je puis bien

vous affirmer, continua-t-elle avec une véhémence qui n'avait rien d'angélique, c'est que vous ne le saurez jamais si vous ne devenez pas plus charitable que vous l'êtes maintenant. Venez, Lottie.

Et elle sortit de la pièce, avec l'espoir de retrouver la petite servante, mais celle-ci avait disparu sans laisser de trace.

— Quelle est donc cette petite fille qui s'occupe des feux ? demanda-t-elle le soir même à Mariette.

Mariette entama sur-le-champ des explications prolixes et détaillées. Qui était cette petite ? Ah! miss Sara pouvait bien le demander. C'était une pauvre abandonnée que l'on avait prise comme aide de cuisine ; mais en vérité elle était partout, sauf à la cuisine. Elle cirait les chaussures, noircissait les grilles de cheminées, montait et descendait de pesants seaux de charbon, lavait les planchers, nettoyait les vitres ; tout le monde la commandait. Elle avait quatorze ans, mais elle était si chétive qu'elle en paraissait à peine douze. Vraiment elle faisait de la peine à Mariette. Elle était tellement timide que si quelqu'un lui adressait par hasard la parole, ses pauvres yeux semblaient lui sortir de la tête, tant elle avait peur.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Sara qui, assise auprès de la table, le menton appuyé sur ses mains, ne perdait pas un mot du bavardage de Mariette.

Elle devait s'appeler Becky. Mariette entendait tout le monde dire au sous-sol : « Becky, faites ceci » et « Becky, venez par là », au moins cent fois dans la journée.

Sara resta à regarder le feu en songeant à Becky, un long moment après que Mariette l'eut quittée. Elle inventa une histoire dont Becky était l'héroïne malheureuse. Il lui semblait que la pauvrette n'avait jamais dû manger à son appétit : ses yeux avaient un regard d'affamée. Elle souhaitait vivement la retrouver, mais elle eut beau l'apercevoir en diverses occasions, Becky paraissait toujours si craintive et si désireuse de ne pas être vue, qu'il était vraiment impossible de lui parler.

Mais quelques semaines plus tard, par un autre après-midi également brumeux, Sara, en entrant dans son salon, se trouva en face d'un tableau émouvant. Dans le fauteuil favori de Sara, au coin du feu pétillant, Becky, le nez barbouillé de charbon, son tablier tout noirci, son petit bonnet de travers sur l'oreille et un grand seau vide à côté d'elle, dormait profondément, vaincue par une fatigue qui dépassait les limites d'endurance de ses forces juvéniles. On l'avait envoyée préparer les chambres pour la nuit. Il y en avait beaucoup, et elle n'avait fait qu'aller et venir toute la journée. Elle avait laissé pour la fin l'appartement de Sara, si différent des autres chambres, simples et nues, où l'on con-

sidérait que le strict nécessaire était bien suffisant pour les élèves ordinaires. Le salon de Sara, aux yeux de la petite servante, était un nid luxueux, alors qu'en réalité il n'était qu'une jolie pièce claire et gaie. Mais il y avait des gravures, des livres, des objets curieux rapportés des Indes, il y avait un divan et un bon fauteuil moelleux ; il y avait un beau feu brillant, les cuivres de la cheminée reluisaient, et au milieu de tout cela, sur une chaise à sa taille, trônait Emily, pareille à la déesse du lieu. Becky gardait toujours cette chambre-là pour la fin de sa journée de travail, parce que la vue de toutes les jolies choses la reposait, et qu'elle espérait toujours avoir au moins quelques minutes pour s'asseoir dans le joli fauteuil, regarder autour d'elle, et songer au destin merveilleux de cette petite fille à qui tout cela appartenait, et qui sortait par les jours de frimas avec de beaux chapeaux et de superbes manteaux que les pauvres petites déshéritées essayaient d'apercevoir à travers les barreaux du sous-sol.

Le jour en question, ses pauvres jambes fatiguées avaient éprouvé un si grand soulagement lorsqu'elle s'était assise, qu'une impression de bien-être l'avait envahie tout entière ; enveloppée par la bienfaisante tiédeur du feu, les yeux fixés sur les braises rougeoyantes, un vague sourire aux lèvres, sa tête, sans qu'elle s'en doutât, s'était peu à peu inclinée, ses paupières s'étaient abaissées et elle s'était endormie.

Il n'y avait pas dix minutes qu'elle dormait lorsque Sara entra. Son sommeil était aussi profond que celui de la Belle au bois dormant, seulement la pauvre Becky ne ressemblait guère à la princesse du conte, pauvre, laide, harassée qu'elle était !

Sara, à côté d'elle, paraissait une créature venue d'un autre univers.

Elle rentrait de la leçon de danse, et bien que cette leçon eût lieu toutes les semaines, c'était pour les élèves un grand jour que celui où l'on voyait le maître à danser. On sortait pour cette occasion les plus jolies robes, et comme Sara dansait particulièrement bien, on s'occupait beaucoup d'elle, et Mariette avait ordre de la parer avec le plus d'élégance possible.

Elle portait ce jour-là une robe rose ; Mariette avait acheté de vrais boutons de roses et en avait fait une guirlande qui se mêlait à ses boucles brunes. Elle venait d'apprendre une danse ravissante, au cours de laquelle elle ressemblait à un grand papillon rose voltigeant à travers la salle, et ses joues étaient toutes vermeilles d'animation et de plaisir.

Elle entrait dans son petit salon en esquissant encore quelques pas de la danse, lorsqu'elle aperçut Becky dormant de tout son cœur, le bonnet sur l'oreille.

— Oh ! dit tout bas Sara, pauvre petite !

Elle n'eut pas une seconde d'irritation en voyant

son bon petit fauteuil occupé par cette intruse barbouillée. Bien au contraire, elle était ravie de trouver là l'héroïne de l'histoire qu'elle avait inventée, et d'avoir enfin l'occasion de lui parler. Elle s'approcha très doucement et la regarda. Un petit ronflement s'échappait des lèvres de Becky.

« Je voudrais bien qu'elle se réveillât toute seule, pensait Sara. Ça m'ennuie de la réveiller ; mais si par hasard miss Minchin la voyait, elle serait furieuse. Je vais attendre un petit moment. »

Elle s'assit sur le bord de sa table, et tout en balançant ses jambes, si minces dans leur étui de soie rose, elle se demandait quel était le meilleur parti à prendre. Miss Amelia pouvait très bien entrer d'un moment à l'autre, et Becky serait sûrement grondée.

« Mais elle est si fatiguée ! songeait Sara ; si terriblement fatiguée ! »

Un morceau de charbon qui juste à ce moment roula vers le garde-cendre mit fin à ses perplexités. Becky tressauta et ouvrit les yeux avec un soupir de frayeur. Elle ne se rendait pas compte qu'elle avait dormi ; il y avait à peine quelques minutes qu'elle était là, pensait-elle... et voilà que, soudain, elle se trouvait tout éperdue en présence de la merveilleuse petite fille qui, semblable à une fée couleur d'églantine, la regardait avec intérêt du haut de la table où elle était perchée.

Elle bondit sur ses pieds et s'efforça, de ses mains tremblantes, de remettre d'aplomb son bonnet qu'elle sentait pendre sur son oreille. Oh! qu'avait-elle fait ? s'endormir effrontément sur le fauteuil d'une de ces demoiselles ! on allait la mettre à la porte sans lui payer ses gages ! Elle poussa une sorte de rauque sanglot.

— Oh ! miss ! miss ! je vous demande bien pardon, balbutia-t-elle, oh vraiment, miss !

Sara sauta à bas de la table et vint tout près d'elle.

— N'ayez pas peur, dit-elle, aussi gentiment que si elle avait parlé à l'une de ses compagnes ; ça n'a point d'importance.

— Je n'en avais pas l'intention, je vous le jure, miss, protestait Becky. C'est la faute du bon feu... et aussi parce que j'étais si fatiguée... Ce n'est pas par insolence !

Sara sourit amicalement et mit sa main sur l'épaule de la petite.

— Vous étiez très fatiguée, comment auriez-vous pu ne pas dormir ? dit-elle. Vous n'êtes pas encore bien réveillée !

La pauvre Becky la dévorait des yeux. Jamais personne ne lui avait parlé avec tant de douceur. Elle avait l'habitude d'être commandée, grondée, et parfois même de recevoir des taloches. Et la belle petite fille en féerique robe rose lui disait qu'elle avait bien le droit d'être fatiguée, et même

de s'endormir ! Sa main si délicate s'était posée sur l'épaule de Becky, ce qui était vraiment incroyable.

— Vous n'êtes pas fâchée, miss ? Vous ne le direz pas à madame ?

— Ah ! non, s'écria Sara, vous pouvez être tranquille !

Son cœur se serrait si fort à la vue de la terreur qui convulsait le visage barbouillé de charbon, qu'elle en éprouvait une douleur intolérable. Une idée comme seule elle en avait lui traversa l'esprit. De sa main, elle caressa la joue de Becky.

— En réalité, dit-elle, nous nous ressemblons toutes deux : je ne suis qu'une petite fille comme vous. C'est par pur accident que je ne suis pas à votre place et vous à la mienne !

Becky ne comprit pas du tout. Ces considérations étaient trop hautes pour son esprit ; et puis, dans son langage à elle, un « accident » signifiait une calamité terrible, telle que : passer sous une voiture, tomber du haut d'une échelle, et être emportée à l'« hospice ».

— Un accident, miss ? murmura-t-elle respectueusement. Vous croyez ?

— Oui, répondit Sara, qui la regardait avec des yeux rêveurs.

Et puis, voyant que Becky ne la comprenait pas, elle lui dit sur un autre ton :

— Avez-vous fini votre ouvrage ? Pouvez-vous rester ici un petit instant ?

Becky, de nouveau, en perdit la respiration :

— Moi, miss ? Ici ?

Sara alla ouvrir la porte et jeta un coup d'œil au dehors en tendant l'oreille.

— Il n'y a personne nulle part, expliqua-t-elle. Si vous avez fini vos chambres, vous pourrez peut-être rester un tout petit moment. Je suis sûre que vous aimeriez un morceau de gâteau.

Les quelques minutes qui suivirent firent à Becky l'effet d'un rêve. Sara ouvrit un bahut, et lui donna une épaisse tranche de gâteau qu'elle prit plaisir à lui voir dévorer. Elle lui parla, lui posa des questions, tout cela si gaiement que la frayeur de Becky commença à se calmer et qu'elle rassembla même assez de courage pour oser — elle-même ! ! — faire une ou deux questions à Sara.

— Est-ce..., commença-t-elle en regardant avec envie la robe rose. Est-ce que c'est votre plus belle robe ?

— C'est une des robes que je mets pour danser, répondit Sara. Je l'aime beaucoup. Et vous ?

Becky resta quelques secondes muette d'admiration. Puis elle reprit d'une voix assourdie par le respect :

— Une fois, j'ai vu une princesse. J'étais dans la rue, avec les gens qui regardaient le beau monde

entrer à l'Opéra. Et il y avait une dame qu'on regardait plus que les autres. Ils se disaient tous : « C'est la princesse. » C'était une grande demoiselle,

tout en rose, le manteau, la robe, les fleurs et tout. La minute que je vous ai aperçue sur la table, j'ai cru que c'était elle : vous lui ressemblez.

— J'ai souvent pensé, dit Sara de sa voix de rêve, que j'aimerais être une princesse. Je voudrais savoir ce qu'elles éprouvent. Je vais me mettre à imaginer que je suis une princesse.

Becky, comme auparavant, ne comprenait rien aux paroles de Sara, mais elle la regardait, les yeux fixes, avec une sorte d'adoration. Sara sortit de sa rêverie pour lui poser une nouvelle question.

— Becky, dit-elle, vous m'écoutiez, l'autre soir ?

— Oui, miss, avoua Becky, reprise d'une vague frayeur. Je sais bien que j'aurais pas dû, mais c'était si beau ! J'pouvais pas m'empêcher !

— Cela m'a fait plaisir que vous ayez écouté, répondit Sara. Quand on raconte des histoires, on est toujours heureux de les raconter à des gens qui ont envie de les entendre. Aimeriez-vous savoir la suite ?

Becky eut de nouveau le souffle coupé.

— Moi ? s'écria-t-elle. Tout comme si j'étais une des élèves ? La belle histoire du prince et des petites sirènes qui nageaient en riant, avec des étoiles dans les cheveux ?...

Sara fit un signe de tête affirmatif.

— J'ai peur que vous n'ayez plus le temps aujourd'hui, répondit-elle. Mais dites-moi à quelle heure vous venez faire ma chambre, je tâcherai d'être là, et je vous raconterai une petite partie de l'histoire tous les jours, jusqu'à ce qu'elle soit finie.

C'est une longue et belle histoire, et j'y ajoute toujours quelque chose.

— Eh bien ! soupira Becky avec conviction, ça me sera bien égal que le seau à charbon soit très lourd ou que la cuisinière me tourmente, quand je pourrai penser à ça toute la journée.

— Vous le pourrez, dit Sara. Je vous raconterai l'histoire tout entière.

Lorsque Becky redescendit, ce n'était plus la même Becky qui avait gravi l'escalier en chancelant sous le poids du seau à charbon. Elle avait une tranche de gâteau dans sa poche, elle avait été réchauffée et restaurée, mais ce n'étaient pas seulement le feu et le gâteau qui lui avaient redonné des forces : c'était aussi la présence de Sara.

Quand elle fut partie, Sara reprit sa place favorite sur le coin de la table. Elle posa ses pieds sur une chaise, mit ses coudes sur ses genoux et son menton sur ses mains.

— Si j'étais une princesse... une vraie princesse, murmura-t-elle, je pourrais être très généreuse pour les pauvres ; mais, même si je ne suis princesse qu'en imagination, je peux inventer de petites choses pour leur faire plaisir comme tout à l'heure. Elle était aussi heureuse que si je lui avais donné beaucoup. Je m'imaginerai désormais que faire de petites choses pour rendre les gens heureux, c'est être généreuse. Aujourd'hui j'ai été très généreuse.

VI

LES MINES DE DIAMANTS

PEU DE TEMPS APRÈS, SARA REÇUT DES nouvelles qui excitèrent non seulement sa curiosité, mais celle de toute la pension, et qui défrayèrent les conversations pendant plusieurs semaines. Le capitaine Crewe racontait dans une de ses lettres une histoire intéressante. Il avait reçu un jour la visite très inattendue d'un de ses anciens camarades de collège, qui possédait aux Indes de grands terrains dans lesquels on avait découvert des diamants, et qui avait fait le voyage pour venir organiser l'exploitation de ces mines. Si tout

marchait bien, comme il en avait la ferme confiance, il se trouverait à la tête d'une fortune si considérable que la seule pensée en donnait le vertige, et comme il avait beaucoup d'affection pour son ami d'enfance le capitaine Crewe, il avait voulu lui offrir la chance de faire fortune, lui aussi, en devenant son associé. C'est tout au moins ce que Sara comprit d'après la lettre de son père. Assurément, elle et ses jeunes compagnes auraient été beaucoup moins intéressées s'il avait parlé de tout autre projet d'affaires, quelque brillant qu'il pût être ; mais « des mines de diamants », cela ressemblait tant aux Mille et une Nuits, que personne ne pouvait rester indifférent. Sara, enchantée, fit à Ermengarde et à Lottie la description des tunnels en labyrinthe qui plongeaient au centre de la terre dans des cavernes dont les murs, les plafonds et le sol étaient parsemés de gemmes éblouissantes, et où travaillaient, armés de pics très lourds, des indigènes basanés. Ce récit transportait Ermengarde, et Lottie exigeait qu'on le recommençât chaque soir. Tout ceci agaçait prodigieusement Lavinia, et elle confia à Jessie qu'elle ne croyait pas à l'existence des mines de diamants.

— Maman a une bague qui porte un diamant, et elle coûte très, très cher, dit-elle. Et pourtant, ce diamant n'est pas énorme. Si vraiment ces mines existaient, les gens seraient si riches que cela deviendrait ridicule !

— C'est peut-être ce qui attend Sara ! répondit Jessie avec un petit rire.

— Elle n'a pas besoin d'être riche pour être ridicule, répliqua Lavinia d'un ton méprisant.

— Je crois vraiment que vous la détestez, dit Jessie.

— Non, fit Lavinia aigrement ; mais je ne crois pas aux mines remplies de diamants.

— Pourtant, il faut qu'on les trouve quelque part, repartit Jessie. Oh ! Lavinia, savez-vous ce que Gertrude m'a raconté ?

— Non, bien sûr ; et ça ne m'intéresse nullement, si c'est encore à propos de cette sempiternelle Sara !

— Tout juste ! Une des nouvelles lubies de Sara est d'imaginer qu'elle est une princesse. Elle y pense tout le temps, même en classe ; elle dit que ça l'aide à mieux apprendre ses leçons. Et elle a voulu persuader à Ermengarde d'en faire autant, mais Ermengarde se trouve trop grosse pour être une princesse.

— Ermengarde est trop grosse, et Sara trop maigre, dit Lavinia.

Jessie eut de nouveau un petit rire malicieux.

— Sara dit que pour être une princesse il importe peu que vous soyez belle ou laide, riche ou pauvre. Ce qui importe, ce sont vos pensées et vos actes.

— Sûrement, elle s'imagine qu'elle pourrait être princesse, alors même qu'elle mendierait dans les

rues, répondit Lavinia. Désormais, nous l'appellerons Votre Altesse Royale.

Les cours étaient finis, ce jour-là, et les deux fillettes étaient assises dans la salle d'études devant le feu, jouissant de l'heure qui était pour les élèves la plus agréable de toute la journée. Miss Minchin et miss Amelia étaient en train de prendre le thé dans leur petit salon particulier, et c'était le moment où l'on pouvait causer à l'aise et échanger des confidences, surtout quand les plus petites se tenaient tranquilles au lieu de se taquiner et de courir bruyamment, comme c'était leur habitude, il faut bien le reconnaître. Quand elles faisaient par trop de tapage, les aînées intervenaient, à l'aide de gronderies et de tapes, car elles avaient mission de maintenir l'ordre, et si elles n'y parvenaient pas, miss Minchin ou miss Amelia ne tardait pas à apparaître, écourtant ainsi cette heure de délicieuse liberté. Lavinia parlait encore lorsque la porte s'ouvrit, et Sara entra avec Lottie, qui avait pris l'habitude de la suivre partout comme un petit chien.

— La voilà, avec cet insupportable marmot, murmura Lavinia. Puisqu'elle l'aime tant, que ne la garde-t-elle dans sa chambre ? La petite va commençer à hurler à propos de n'importe quoi dans cinq minutes...

Lottie avait eu tout à coup envie d'aller jouer

dans la salle d'études, et elle avait supplié sa petite maman d'adoption d'y venir avec elle. Elle courut rejoindre un groupe de jeunes personnes de son âge qui s'amusaient dans un coin, et Sara, se pelotonnant sur la banquette qui garnissait l'embrasure de la fenêtre, ouvrit un livre et se mit à lire. C'était une histoire de la Révolution française, et elle fut bientôt plongée dans une description effroyable des prisonniers de la Bastille, de ces hommes enfouis dans les cachots depuis si longtemps que lorsqu'ils en furent tirés par leurs libérateurs, leurs cheveux et leurs barbes cachaient presque complètement leur visage et qu'ils semblaient de véritables revenants.

L'imagination de Sara l'emporta si rapidement loin de la pension Minchin qu'il lui fut très désagréable d'y être ramenée par un cri perçant de Lottie. Rien n'était plus difficile pour elle que de contenir son irritation lorsqu'elle était dérangée dans ses lectures. Tous les amis des livres la comprendront.

— Cela me fait le même effet que si je recevais un soufflet et que j'aie grande envie de le rendre, avait-elle confié à Ermengarde. Il faut que je me ressaisisse bien vite pour ne pas dire de méchantes paroles.

Elle dut en effet se dominer rapidement quand elle déposa son livre et sauta à bas de son coin favori.

Lottie s'était amusée à glisser sur le parquet de la classe et, après avoir énervé Lavinia et Jessie par cet exercice bruyant, elle avait fini par tomber et se faire mal au genou. Elle criait et trépignait au milieu d'un groupe mêlé d'amies et d'adversaires, caressée par les unes et grondée par les autres.

— Taisez-vous, petite pleurnicheuse, taisez-vous tout de suite ! ordonnait Lavinia.

— Je ne suis pas une pleurnicheuse, pas du tout ! sanglotait Lottie. Sara ! Sa-a-ra !

— Si elle ne s'arrête pas, miss Minchin va l'entendre, dit Jessie. Allons ! Lottie chérie, arrêtez-vous, je vous donnerai un beau penny tout neuf !

— Je n'en veux pas, de votre penny ! répliquait Lottie.

Et comme en regardant son genou potelé elle y aperçut une goutte de sang, elle recommença à crier de toutes ses forces.

Sara se précipita à travers la chambre, et s'agenouillant auprès du bébé, l'entoura de ses bras.

— Voyons, Lottie, voyons ! lui dit-elle. Qu'aviez-vous promis à Sara ?

— On a dit que j'étais une pleurnicheuse, criait Lottie en larmes.

Sara la caressait, mais elle lui parla du ton sérieux que Lottie connaissait bien :

— Et ce sera la vérité, Lottie chérie, si vous continuez. Qu'aviez-vous promis ?

Lottie savait parfaitement ce qu'elle avait promis. Aussi préféra-t-elle changer de sujet.

— Je n'ai point de maman ! commença-t-elle. Point du tout de maman !

— Mais si, vous en avez une, dit gaiement Sara. Vous avez donc oublié que Sara est votre maman ? Est-ce que vous ne voulez plus de Sara pour maman?

Lottie se serra contre elle avec un petit ronronnement de satisfaction.

— Venez vous asseoir dans l'embrasure, à côté de moi, continua Sara, et je vous raconterai une histoire.

— Bien vrai ? murmura Lottie d'une voix câline. Vous me direz... celle des mines de diamants ?

— Les mines de diamants ! interrompit Lavinia. Insupportable enfant gâtée, avec quel plaisir je lui donnerais une claque !

Sara bondit sur ses pieds. N'oublions pas qu'elle avait été brusquement arrachée à l'histoire passionnante de la Bastille et qu'il lui avait fallu une forte dose de volonté pour revenir prendre sa place auprès de son enfant d'adoption. Elle n'était pas un ange, et n'avait aucune sympathie pour Lavinia.

— Eh bien ! moi, dit-elle avec véhémence, j'aurais plaisir à vous en donner une, à vous ! mais je ne le ferai pas, continua-t-elle en se contenant. Ou plus exactement, j'aimerais à vous en donner

une, j'en aurais grande envie, mais je ne veux pas le faire. Nous ne sommes pas des petites gamines de la rue, et nous sommes assez âgées, vous et moi, pour savoir nous conduire.

L'occasion était trop belle pour que Lavinia la laissât passer.

— Assurément, Votre Altesse ! répondit-elle. Nous sommes princesses, je crois bien ? tout au moins l'une de nous deux. Quelle gloire pour la pension, maintenant que miss Minchin compte une princesse parmi ses élèves !

Sara fit un pas rapide vers Lavinia. On eût dit qu'elle allait la gifler, et peut-être en eut-elle la pensée. Son innocente manie d'imaginer toutes sortes de rêves faisait le bonheur de sa vie. Elle n'en parlait jamais aux compagnes qu'elle n'aimait guère. L'idée toute nouvelle de se croire une princesse la ravissait, et c'était un sujet délicat auquel il ne fallait pas toucher. Elle en gardait jalousement le secret, et voilà que Lavinia s'en moquait devant toute la pension !... Sara sentit le sang lui monter aux joues. Mais elle parvint à se maîtriser. Quand on est une princesse, on ne se laisse pas emporter par la colère. Sa main retomba et elle resta immobile pendant quelques secondes. Puis elle se mit à parler d'une voix redevenue calme et posée ; elle redressa un peu la tête, et tout le monde écouta.

— C'est vrai, dit-elle. Quelquefois, je m'imagine que je suis une princesse. Je me l'imagine afin d'arriver à me conduire comme si vraiment j'en étais une.

Lavinia ne trouva rien à répondre. Bien souvent, déjà, elle s'était aperçue qu'elle était vite à court de répliques quand elle discutait avec Sara. La secrète raison en était que les autres élèves semblaient toujours approuver cette dernière. Ce soir-là, Lavinia les vit toutes regarder Sara d'un air plein d'intérêt. Elles aimaient ces histoires de princesses, elles en espéraient une, et d'un commun accord se rapprochèrent de leur compagne. Aussi le dernier trait que lança Lavinia n'eut-il aucun succès.

— J'espère, dit-elle, que vous ne nous oublierez pas quand vous monterez sur le trône.

— Non, certes, répondit Sara.

Et sans dire plus, immobile, elle fixa Lavinia jusqu'à ce qu'elle l'eût vue disparaître au bras de Jessie.

À dater de ce jour, les élèves qui jalousaient Sara l'appelèrent « Princesse » quand elles voulaient s'en moquer, et toutes ses amies la nommèrent ainsi en témoignage d'affection. Non pas qu'on prît l'habitude de dire Princesse au lieu de Sara, mais ses admiratrices étaient ravies de la splendeur et de l'originalité de ce titre, et miss Minchin, qui avait été mise au courant, raconta bien des fois cette

anecdote aux parents qui venaient la voir comme si elle eût été persuadée que cela jetait un certain lustre aristocratique sur son institution.

Quant à Becky, elle trouvait ce titre de princesse tout naturel. Les relations entamées avec Sara, par ce jour brumeux où Becky s'était éveillée, terrifiée, dans le bon fauteuil, avaient fait de grands progrès : disons tout de suite que miss Minchin et sa sœur n'en connaissaient que fort peu de chose. Elles avaient bien vu que Sara était pleine de bonté pour la petite servante, mais elles ignoraient totalement les minutes exquises, et périlleuses, où Becky, ayant mis les chambres en ordre avec une rapidité surprenante, arrivait dans le petit salon de Sara et posait à terre le pesant seau de charbon avec un soupir de soulagement. Alors, Sara racontait un chapitre de quelque belle histoire, certains produits alimentaires des plus appétissants sortaient du bahut, et Becky y faisait honneur, ou les enfouissait dans ses poches afin de s'en régaler le soir dans la solitude de sa mansarde.

— Mais faut que je fasse attention en mangeant, miss, dit-elle un jour, parce que si je fais des miettes, les rats viennent les ramasser.

— Les rats ! cria Sara horrifiée. Il y a des rats ?

— Des tas de rats, miss, répondit Becky avec beaucoup de calme. Y a toujours des rats et des souris dans les greniers. On s'accoutume très bien au bruit qu'ils font en courant partout. J'y suis

tellement habituée que j'y pense seulement pas, du moment qu'ils ne courent pas sur mon oreiller.

— Hou-ou-ou ! ! fit Sara.

— On s'habitue à tout avec le temps, répliqua Becky. Si vous étiez née comme moi, vous feriez de même. J'aime mieux les rats que les cafards.

— Moi aussi, dit Sara, parce que je crois qu'on pourrait arriver à apprivoiser un rat, tandis qu'un cafard, ça me paraît bien impossible.

Il y avait des jours où Becky n'osait rester que quelques minutes à peine dans la jolie chambre bien chauffée ; dans ces cas-là, les deux amies échangeaient rapidement quelques paroles, et l'on glissait vite un petit paquet dans la poche à l'ancienne mode que Becky portait sous sa robe, attachée à la taille par un morceau de ficelle rouge. Sara avait désormais un intérêt de plus dans son existence : chercher et découvrir de bonnes choses nourrissantes et savoureuses que l'on pouvait empaqueter sous un tout petit volume. Quand elle sortait, à pied ou en voiture, elle fouillait du regard toutes les devantures. Le jour où elle eut l'idée de rapporter deux ou trois tout petits pâtés à la viande, elle sentit qu'elle avait fait une véritable découverte. Les yeux de Becky étincelèrent à la vue des pâtés.

— Oh ! miss ! murmura-t-elle. Ça sera bon et nourrissant. C'est ce qui nourrit qui est le meilleur. Le baba, bien sûr que c'est délicieux : mais ça vous

fond dans la bouche, on ne le sent pas passer... vous comprenez, miss ? tandis que ça, ça vous tient dans l'estomac !

— Mon Dieu ! dit lentement Sara, je pense que s'ils tenaient trop longtemps dans l'estomac, ça ne serait pas très bon, mais je crois vraiment que vous en serez contente.

Becky fut, en effet, très contente des petits pâtés ; très contente aussi des sandwiches au *roastbeef* achetés chez un rôtisseur, et encore des petits pains fourrés à la mortadelle. Peu à peu elle ne sentit plus autant la fatigue et la faim, et le seau de charbon ne lui parut plus aussi lourd.

Du reste, il pouvait peser tant et plus, la cuisinière pouvait être d'une humeur exécrable, le travail pénible et accablant, Becky avait, pour la soutenir toute la journée, la perspective du bienheureux moment où elle trouverait miss Sara dans son salon.

En réalité, la vue de miss Sara, même sans les petits pâtés, aurait suffi à la réconforter. Quand on n'avait que le temps d'échanger juste quelques mots, c'étaient toujours de bonnes paroles qui faisaient chaud au cœur ; et quand on avait un peu plus de loisir, il y avait une histoire ou une conversation amusante dont Becky se souvenait le soir et qu'elle repassait dans sa mémoire quand elle était couchée là-haut dans son grenier. Sara, qui ne faisait que suivre son penchant, car elle était naturellement

bonne et généreuse, ne se doutait pas de ce qu'elle était pour Becky, ni du rôle de fée généreuse qu'elle remplissait auprès de la pauvrette. Quand la nature vous a doué d'une âme tendre et compatissante, vos mains s'ouvrent d'elles-mêmes, et votre cœur aussi ; et si les mains, parfois, sont vides, le cœur, lui, est inépuisable, et il peut toujours donner de belles, de bonnes, de douces choses : des consolations, du réconfort, de la gaieté, et c'est quelquefois la gaieté qui est encore le plus efficace de tous les dons.

Becky n'avait jamais su ce que c'était que rire dans toute sa pauvre et misérable petite existence. Sara le lui apprit, et riait avec elle. Et sans qu'elle le sût, un bon et joyeux éclat de rire faisait autant de bien que les petits pâtés.

Quelque temps avant le onzième anniversaire de Sara, celle-ci reçut de son père une lettre qu'il ne semblait pas avoir écrite avec son entrain ordinaire. Il se disait fatigué, et on sentait qu'il était accablé par le travail et les préoccupations que lui causaient les fameuses mines de diamants.

« Voyez-vous, ma petite Sara, disait-il, votre papa n'est pas du tout un homme d'affaires, et les plans, les rapports et le reste lui cassent la tête. Il n'y comprend rien, tout cela lui paraît fantastique. J'en ai la fièvre, je passe une partie de la nuit à me tourner et me retourner, et l'autre partie à me débattre contre des cauchemars. Si ma petite Madame était là, je

suis sûr qu'elle me donnerait, de son air grave, un bon conseil. N'est-ce pas, petite Madame ? »

C'était une de ses plaisanteries favorites que d'appeler sa fille « petite Madame », à cause de cet air sérieux qui lui donnait l'apparence d'une enfant du temps jadis.

Il lui racontait tout ce qu'il avait préparé pour l'anniversaire de naissance de sa chérie. Entre autres, il avait commandé à Paris une nouvelle poupée, dont le trousseau serait une vraie merveille. La réponse que fit Sara à cette lettre, où son père lui demandait si cette poupée serait bien accueillie, était un chef-d'œuvre d'ingéniosité.

« Je commence à être très âgée, écrivait-elle, et je n'aurai plus jamais d'autre poupée. Celle-ci sera la dernière, et c'est une pensée très grave que celle-là. Si je pouvais faire des vers, je suis sûre qu'un poème sur « la dernière poupée » serait très joli. Mais je ne puis pas composer de poésie : j'ai essayé, et cela m'a bien fait rire. Ça ne ressemblait pas du tout à Coleridge ou à Shakespeare... Personne ne prendra jamais la place d'Emily, mais j'aurai beaucoup d'amitié pour la Dernière Poupée, et je suis sûre que toute la pension en raffolera. Elles aiment toutes les poupées, quoique les grandes (celles qui ont presque quinze ans) affirment que ce n'est plus de leur âge. »

Le capitaine Crewe avait une terrible migraine quand il lut cette lettre dans son *bungalow*. Devant

lui, sur sa table, s'amoncelaient des lettres et des papiers qui le remplissaient de crainte et d'anxiété ; néanmoins il se mit à rire comme il ne l'avait pas fait depuis bien longtemps.

« Oh ! pensa-t-il, plus elle grandit, plus elle est spirituelle. Dieu fasse que cette affaire s'arrange et me laisse libre d'aller l'embrasser là-bas ! Que ne donnerais-je pas, mon Dieu, pour avoir ses petits bras noués autour de mon cou en ce moment ! »

L'anniversaire de Sara devait être célébré à la pension par une grande fête. La salle d'études serait somptueusement décorée, on y ouvrirait en grande cérémonie les caisses contenant les cadeaux, et un magnifique goûter serait servi dans le salon particulier de miss Minchin. Lorsque ce grand jour arriva, toutes les élèves étaient dans une agitation indescriptible. La matinée passa on ne sait comment, tant il y avait de préparatifs extraordinaires. On garnissait la salle d'études avec des guirlandes de houx ; on avait enlevé les pupitres, et dissimulé par des draperies rouges les bancs rangés le long des murailles.

Quand Sara entra dans son petit salon, elle découvrit sur la table un drôle de paquet tout biscornu, enveloppé dans un morceau de papier gris. Elle comprit que c'était un cadeau, et elle devina bien vite de qui il lui venait. Elle ouvrit le paquet avec tendresse : il contenait une pelote à épingles faite avec de la flanelle rouge un peu ternie, et sur

la pelote, des épingles à tête noire avaient été piquées de manière à former les mots : Heureuse fête !

— Oh ! dit Sara, tout émue, quelle peine elle s'est donnée ! Ça me fait tant de plaisir... que j'ai presque envie de pleurer.

Son visage exprima soudain une profonde surprise. Sous la pelote il y avait une carte de visite portant gravé en beaux caractères le nom de « Miss Amelia Minchin ».

Sara tournait et retournait la carte entre ses doigts.

« Miss Amelia ! pensait-elle. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Mais, à cet instant, elle entendit la porte s'ouvrir sans bruit et elle aperçut Becky qui passait doucement la tête par l'entre-bâillement. Il y avait un bon sourire heureux sur son visage, et elle entra en traînant les pieds et en se tortillant nerveusement les mains.

— C'est-il que vous la trouvez jolie, miss Sara ? demanda-t-elle.

— Si je la trouve jolie ? répondit Sara. Chère petite Becky, qui a fait cette belle pelote toute seule !

Becky renifla joyeusement, et ses yeux étaient tout humides de bonheur.

— C'est rien que de la flanelle, et la flanelle est pas neuve ; mais je voulais vous offrir quelque chose, et je l'ai cousue la nuit. Je savais qu'il vous serait pas difficile, à vous, d'imaginer que c'était du satin

rose avec des épingles à tête de diamant. Moi aussi, j'ai essayé de le croire pendant que je la faisais. La carte, miss, ajouta-t-elle avec un peu d'hésitation, je pense que j'ai pas fait de mal en la ramassant dans la corbeille à papier, dites ?... Miss Melia l'avait jetée. J'ai pas de cartes à mon nom, et c'est pas convenable d'offrir un présent sans épingler une carte dessus. Alors j'ai épinglé celle à miss Melia.

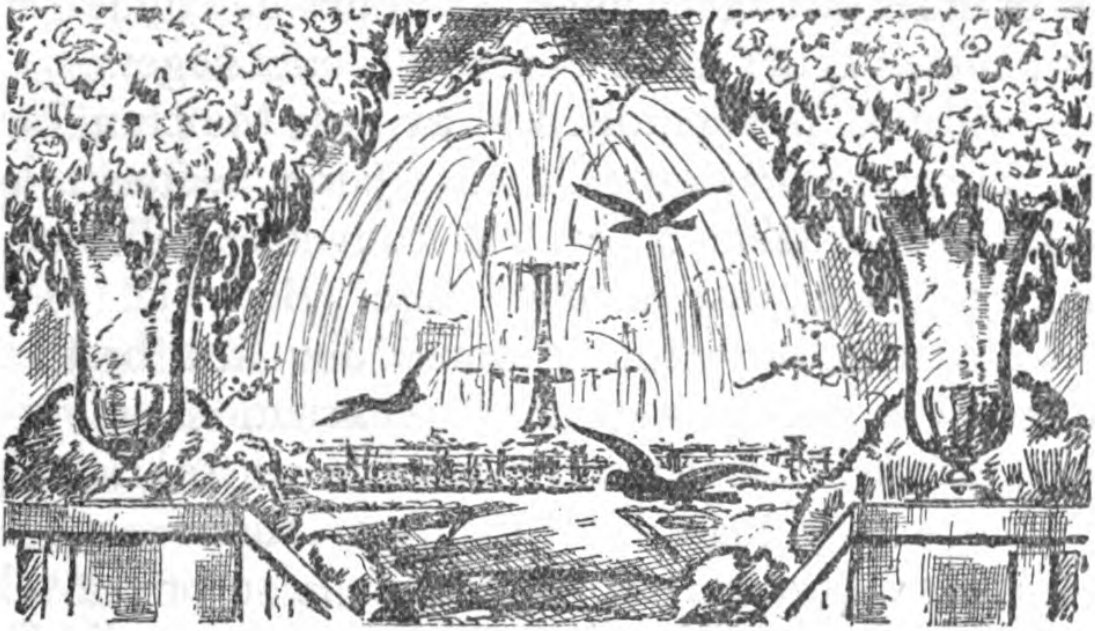
Sara lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues. Sans savoir au juste pourquoi, elle se sentait le gorge serrée.

— Oh ! Becky ! s'écria-t-elle, avec un petit rire qui tremblait un peu. Je vous aime bien, Becky, vous savez ? Je vous aime beaucoup !

— Oh ! miss, chuchota Becky. Merci mille fois, miss, mais ça ne vaut pas la peine, allez : la flanelle... la flanelle était un peu usée !

VII

ENCORE LES MINES DE DIAMANTS



CE FUT EN GRANDE CÉRÉMONIE QUE Sara pénétra dans la classe enguirlandée de houx. Miss Minchin, revêtue de sa plus belle robe de soie, la conduisait par la main. Un domestique suivait, portant la caisse qui contenait la Dernière Poupée ; une femme de chambre venait ensuite, chargée d'une seconde caisse, et Becky, revêtue d'un tablier propre et d'un bonnet neuf, fermait la marche avec un troisième colis. Sara aurait de beaucoup préféré entrer tout simplement, mais miss Minchin l'avait fait appeler dans son salon particulier, et lui avait exprimé ses désirs.

— C'est un grand jour, avait-elle dit, et qui doit être célébré en conséquence.

De sorte que Sara fit son entrée à la tête d'une sorte de cortège, et se sentit toute confuse en voyant les grandes élèves échanger des coups de coudes, et les petites s'agiter joyeusement sur leurs sièges.

— Silence, mesdemoiselles ! fit miss Minchin, car un murmure général s'élevait. James, déposez la caisse sur la table et ôtez le couvercle. Emma, mettez l'autre caisse sur une chaise. Becky ! !

Ce dernier nom fut prononcé d'un ton bref et sévère, car Becky, gagnée par l'excitation universelle, s'était complètement oubliée et souriait à Lottie qui trépignait d'impatience joyeuse.

La voix dure de miss Minchin la surprit à tel point qu'elle faillit en lâcher son paquet, et elle fit pour s'excuser une si drôle de petite révérence que Lavinia et Jessie rirent tout bas.

— Vous n'êtes pas ici pour regarder ces demoiselles, continua miss Minchin. Vous vous oubliez ! Déposez cette boîte.

Becky obéit avec une précipitation angoissée et se hâta de gagner la porte.

— Vous pouvez vous retirer, dit miss Minchin avec un geste bref aux domestiques.

Becky s'effaça respectueusement pour laisser passer les deux autres. Elle ne put s'empêcher de jeter un regard de regret à la caisse déposée sur la

table. On apercevait du satin bleu entre les plis du papier de soie.

— Miss Minchin, dit soudain Sara, est-ce que Becky ne pourrait pas rester ?

Il fallait assurément une certaine audace pour poser semblable question. Miss Minchin en tressaillit. Puis elle mit son lorgnon et regarda « sa plus brillante élève » d'un air de réprobation.

— Becky ! ! exclama-t-elle. Oh ! ma chère Sara ! !

Sara fit un pas vers la directrice.

— Je désire qu'elle reste, parce que ça lui fera plaisir de voir mes cadeaux, dit-elle. Elle aussi est une petite fille.

Miss Minchin était suffoquée. Ses yeux allaient de Sara à la petite servante.

— Ma chère Sara, reprit-elle, Becky est fille de cuisine. Les filles de cuisine... hem !... ne sont pas des petites filles.

Evidemment cette idée-là ne lui était jamais venue. Les filles de cuisine, pour elle, étaient des machines à laver la vaisselle et à regarnir les feux, pas autre chose.

— Mais Becky est une petite fille, affirma tranquillement Sara. Et je sais que ça l'amusera. S'il vous plaît, permettez-lui de rester, en l'honneur de mon anniversaire.

Miss Minchin répondit avec une grande dignité :

— Puisque vous le demandez comme une faveur personnelle, elle peut rester. Rebecca, remerciez miss Sara de sa bonté.

Becky s'était tenue sur le seuil de la porte, tortillant le bord de son tablier, anxieuse et ravie tout à la fois. Elle s'avança en faisant des révérences, et tandis qu'elle remerciait en petites phrases haletantes, ses yeux échangèrent avec ceux de Sara un long regard amical.

— Oh ! merci mille fois, miss, je vous suis bien reconnaissante, miss ! J'avais grande envie de voir la poupée, miss, bien vrai ! Merci beaucoup, miss ! Et merci aussi, madame, ajouta-t-elle avec une révérence apeurée à l'intention de miss Minchin, merci pour m'avoir donné la permission.

Miss Minchin, de nouveau, fit un geste bref de la main, cette fois-ci dans la direction du coin le plus rapproché de la porte.

— Restez là, ordonna-t-elle. Pas trop près de ces demoiselles.

Becky obéit, le cœur en joie. Peu lui importait la place qu'on lui assignait, du moment qu'elle avait la chance de rester là, pendant que la fête allait avoir lieu. Elle ne fut même pas troublée quand miss Minchin, après un « Hem ! hem ! » retentissant, prit la parole.

— Mesdemoiselles, annonça-t-elle, j'ai quelques mots à vous dire.

— Elle va faire un discours, murmura une des grandes. Je voudrais qu'on en soit déjà à la fin.

Sara se sentait mal à l'aise. Puisque c'était sa fête, miss Minchin allait sans doute parler d'elle. Et c'est très désagréable d'être là debout dans une classe tandis qu'on prononce un discours en votre honneur.

— Vous savez toutes, commença miss Minchin, que notre chère Sara a onze ans aujourd'hui.

— Oh ! chère Sara ! murmura ironiquement Lavinia.

— Plusieurs parmi vous ont déjà eu leur onzième anniversaire ; mais les jours de naissance de Sara sont un peu différents de ceux des autres fillettes. Quand elle sera plus âgée, elle héritera d'une grande fortune, qu'il sera de son devoir de dépenser utilement et généreusement.

— Les mines de diamants ! ricana Jessie tout bas.

Sara ne l'entendit pas ; mais tandis que ses yeux verts ne quittaient pas miss Minchin, elle sentait ses joues se couvrir de rougeur. Toutes les fois que miss Minchin parlait d'argent, Sara éprouvait à son égard un véritable sentiment d'aversion ; et tout le monde sait que c'est manquer au respect qu'on doit aux grandes personnes que de les détester.

— Quand son excellent père, le capitaine Crewe, me l'a confiée, poursuivit miss Minchin, il m'a dit en plaisantant : « Je crains bien que ma fille ne soit terriblement riche, un jour !... » Je lui ai répondu :

« Elle recevra chez moi, capitaine, une éducation digne de la jeune fille la plus riche de l'univers ! » Or, Sara est devenue notre plus brillante élève ; la façon dont elle parle français, dont elle danse, fait honneur à la pension. Elle a des manières si exquises que vous l'avez entre vous baptisée : Princesse Sara. Elle vous prouve son amabilité en vous offrant la réception d'aujourd'hui. J'espère que vous appréciez sa générosité, et je désire que vous lui exprimiez votre reconnaissance en disant bien haut toutes ensemble : « Merci, Sara ! »

Les élèves se levèrent d'un seul mouvement, comme au jour lointain de l'arrivée de Sara.

— Merci, Sara ! dirent-elles avec un ensemble parfait.

Lottie sautait et bondissait sur la banquette. Sara semblait tout intimidée. Elle fit à ses compagnes une très gracieuse révérence.

— Je vous remercie d'être venues à ma fête, dit-elle.

— Très bien, en vérité, Sara ! approuva miss Minchin. C'est ce que font les vraies princesses quand leur peuple les acclame. Lavinia (et ceci fut dit sur un ton glacial), il me semble que vous venez de ricaner. Si vous jalousez votre compagne, vous pourriez tout au moins exprimer vos sentiments d'une façon plus élégante... Maintenant, mes enfants, je vous laisse vous divertir à votre aise.

Elle était à peine sortie de la classe que la bonne tenue imposée par sa présence était déjà oubliée. Les banquettes furent abandonnées en tumulte, et toutes les élèves, grandes et petites, se précipitèrent vers les cadeaux. Sara était penchée sur l'une des caisses, l'air ravi.

— Ce sont des livres, j'en suis sûre, dit-elle.

Un murmure désappointé s'éleva, et Ermengarde parut consternée.

— Comment ! votre papa vous envoie des livres comme cadeau pour votre jour de naissance ? s'écria-t-elle. Alors il est aussi terrible que le mien. Ne les ouvrez pas, Sara !

— Moi, je les aime, répliqua Sara en riant.

Mais elle se tourna vers la plus grande des caisses. Quand elle en sortit la Dernière Poupée, ce fut une si magnifique apparition, que ses compagnes poussèrent des cris de joie et se reculèrent en retenant leur souffle pour mieux admirer la merveille.

— Elle est presque aussi grande que Lottie, chuchota quelqu'un.

Lottie battait des mains, sautait et riait.

— Elle a une toilette de bal, dit Lavinia, et un manteau du soir doublé d'hermine.

— Oh ! dit Ermengarde qui s'était rapprochée, elle a une lorgnette à la main, une lorgnette bleue et or.

— Voici sa malle, dit Sara. Nous allons l'ouvrir et regarder son trousseau.

Elle s'assit par terre et tourna la clef dans la serrure. Les enfants se pressaient autour d'elle en poussant des exclamations, tandis qu'elle enlevait l'un après l'autre les compartiments de la malle et en retirait le contenu. Jamais la pension n'avait été aussi surexcitée. Il y avait des cols de dentelles et des bas de soie ; une boîte à bijoux contenant un collier et un diadème qu'on eût juré faits de diamants véritables ; il y avait un manteau de loutre et un manchon assorti ; des robes de bal, des costumes de promenade, des toilettes de visites, des chapeaux, des déshabillés et des éventails.

Lavinia et Jessie oubliaient qu'elles étaient trop âgées pour s'intéresser aux poupées ; elles poussaient comme les autres des cris de ravissement et prenaient les objets pour mieux les examiner.

— Imaginons, dit Sara, tandis qu'elle essayait un grand chapeau de velours à la souriante et impassible propriétaire de toutes ces richesses, imaginons qu'elle comprend notre langage et qu'elle est toute fière de se sentir admirée.

— Vous êtes toujours en train d'imaginer quelque chose, fit Lavinia d'un air supérieur.

— Je le sais, répondit tranquillement Sara. Ça m'amuse. Il n'y a rien de plus agréable que de faire des suppositions. On a presque l'impression d'être une fée. Quand on croit de toutes ses forces à quelque chose, c'est comme si cela existait.

— C'est très bien de rêver ainsi quand on est comblé de tout, riposta Lavinia. Mais pourriez-vous en faire autant si vous étiez une mendiante vivant dans un grenier ?

Sara cessa d'arranger les plumes de la poupée et prit un air pensif.

— Je crois que je le pourrais, dit-elle. C'est surtout quand on est pauvre qu'on doit avoir besoin d'imaginer et d'inventer sans cesse... Mais peut-être, en effet, que c'est moins facile.

Plus tard, elle devait souvent penser que, chose étrange ! c'était juste au moment où elle achevait cette phrase que miss Amelia était entrée dans la classe.

— Sara, dit-elle, l'avoué de votre père, M. Barrow, demande à voir miss Minchin, et comme il désire l'entretenir en particulier et que le goûter est servi dans notre salon, vous ferez mieux de venir tout de suite vous installer à table, afin que ma sœur puisse recevoir ici son visiteur.

Un goûter n'était jamais chose à dédaigner, et beaucoup d'yeux brillèrent à cette annonce. Miss Amelia fit ranger tout le monde en bon ordre et prit la tête du cortège avec Sara. La superbe poupée resta seule sur un fauteuil, avec ses splendeurs éparses autour d'elle : robes, manteaux et lingerie étalés sur tous les meubles.

Becky, qui n'était pas admise au goûter, commit

la grande indiscrétion de s'attarder une demi-minute pour jeter un dernier regard à ces merveilles. Miss Amelia lui avait donné l'ordre de retourner à son travail ; mais elle s'arrêta pour relever d'abord un manchon, puis un paletot, et pendant qu'elle les contemplait avec un véritable respect, elle entendit la voix de miss Minchin dans l'antichambre ; saisie de terreur à l'idée d'être prise en flagrant délit de désobéissance, elle se précipita sous la table, que recouvrait un grand tapis pendant presque jusqu'à terre.

Miss Minchin entra, suivie d'un petit monsieur sec, au nez pointu, qui paraissait quelque peu troublé. Miss Minchin elle-même semblait anxieuse et regardait le petit monsieur sec d'un air intrigué.

Elle s'assit, digne et raide, et de la main lui indiqua une chaise.

— Veuillez vous asseoir, monsieur Barrow, dit-elle.

M. Barrow n'obéit pas tout de suite à cette injonction. Son attention était attirée par la Dernière Poupée et les magnificences éparpillées autour d'elle. Il mit son lorgnon, et contempla le tout avec une désapprobation marquée. La poupée, toute droite sur sa chaise, avait l'air de le fixer avec une dédaigneuse indifférence.

— Quand on pense à ce que tout cela peut coûter ! remarqua brièvement M. Barrow. De

splendides étoffes — un trousseau commandé chez une couturière de Paris — il gaspillait l'argent, ce jeune homme !

Miss Minchin se sentit offensée par cette critique sévère adressée à son meilleur client. En vérité, personne, pas même l'avoué du capitaine, n'avait le droit de se permettre pareille liberté.

— Excusez-moi, dit-elle sèchement, mais je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— De pareils cadeaux, poursuivait M. Barrow sur le même ton, pour une enfant de onze ans ! c'est pure extravagance !

L'attitude de miss Minchin devint encore plus rigide.

— Le capitaine Crewe est immensément riche, dit-elle. Rien que les mines de diamants...

M. Barrow se tourna brusquement vers elle.

— Les mines de diamants ! s'exclama-t-il. Il n'y en a point ! elles n'ont jamais existé !

Miss Minchin se leva toute droite.

— Comment ! s'écria-t-elle. Que signifie... ?

— Tout au moins, répondit-il sèchement, il vaudrait mieux qu'il n'y en eût jamais eu !

— Pas de mines de diamants ? proféra miss Minchin en se cramponnant au dossier de sa chaise, avec la sensation qu'un rêve splendide s'écroulait.

— Les mines de diamants sont source de ruine plus souvent que de fortune, hélas ! dit M. Barrow.

Quand un homme ne connaît rien aux affaires, il devrait toujours se garder comme du feu des mines de diamants, d'or ou de n'importe quoi, auxquelles des amis soi-disant intimes l'engagent à s'intéresser. Le défunt capitaine Crewe...

Miss Minchin poussa un cri.

— Le *défunt* capitaine Crewe ! ! articula-t-elle péniblement. Le *défunt* ! ! ! Vous n'êtes pas venu m'annoncer que le capitaine...

— Le capitaine Crewe est mort, madame, répondit M. Barrow d'une voix brusque et saccadée, et je suis ici pour vous l'apprendre. Il a été emporté par les fièvres et le tourment qu'il se faisait au sujet de ses affaires. Les fièvres n'auraient peut-être pas eu raison de lui s'il n'avait pas été aussi tourmenté, et ses soucis n'auraient peut-être pas suffi à le terrasser sans les fièvres... Mais enfin, il est mort, et je suis chargé de vous l'apprendre !

Miss Minchin retomba sur sa chaise, pleine d'une sourde terreur.

— D'où lui venaient donc tant de soucis ? demanda-t-elle.

— De la fameuse mine de diamants, répliqua M. Barrow ; de l'excellent ami qui l'avait entraîné dans cette affaire, et de la ruine qui s'en est suivie.

Miss Minchin était livide.

— La ruine ! prononça-t-elle avec effort.

— Il a tout perdu. Ce jeune homme avait trop

d'argent. L'ami en question, qui avait engagé là toute sa fortune personnelle, l'a persuadé d'en faire autant. Puis, naturellement, cet « excellent ami » a disparu un beau jour. Le capitaine Crewe était déjà malade quand la nouvelle de cette disparition survint. Le coup fut trop fort pour lui. Il est mort en plein délire, appelant sa petite fille, à qui il ne laisse pas un sou.

Miss Minchin comprenait maintenant : jamais, de toute sa vie, elle n'avait éprouvé une aussi terrible secousse. Sa plus brillante élève, son plus riche client, rien ne lui restait. Il lui semblait qu'on la volait, qu'on la dépouillait, et que le capitaine, Sara et M. Barrow étaient aussi coupables les uns que les autres.

— Voulez-vous donc me faire entendre, s'écria-t-elle, que Sara n'aura rien, et qu'au lieu d'une riche héritière je n'ai plus chez moi qu'une petite pauvresse ?

M. Barrow, plein de sagacité, comprit qu'il était sage de dégager sur-le-champ sa propre responsabilité.

— Il n'est que trop certain, elle reste sans ressources, affirma-t-il. Nous nous sommes informés, nous ne lui connaissons pas un parent, pas un ami intime. C'est donc vous, madame, qui aurez à vous occuper d'elle.

Miss Minchin bondit vers la porte. On eût dit

que son premier mouvement était d'aller arrêter la fête dont les échos joyeux et assez bruyants parvenaient jusqu'à elle.

— C'est monstrueux ! dit-elle. En ce moment même, elle est dans mon salon, vêtue de soie et de dentelle, et elle donne une réception à mes dépens !

— À vos dépens, assurément, madame, répéta tranquillement M. Barrow. La banque Barrow et Skipworth n'a plus rien à voir dans tout ceci. Il n'y a jamais eu de ruine plus rapide et plus complète. Le capitaine Crewe est mort sans acquitter notre dernière note, qui était des plus importantes.

Miss Minchin revint sur ses pas. Son indignation ne faisait que croître. La situation était encore pire qu'elle ne l'imaginait.

— Et dire, s'écria-t-elle, que j'avais tant de confiance en lui, au point que j'ai fait toutes sortes de folles dépenses pour cette enfant ! C'est moi qui ai payé cette ridicule poupée et son trousseau extravagant. Le capitaine voulait que tous les désirs de sa fille fussent comblés. Elle a une voiture au mois, une femme de chambre, et c'est moi qui ai payé tout cela depuis l'arrivée du dernier chèque.

M. Barrow n'avait aucune raison de prolonger sa visite pour écouter les récriminations de miss Minchin. Il avait fait la communication dont il était chargé, il avait dégagé la responsabilité de sa

maison et il ne se sentait aucune sympathie particulière pour cette directrice de pension transformée en furie.

— Mais que vais-je faire ? continuait miss Minchin, qui semblait croire qu'il était du devoir de M. Barrow de la tirer de peine. Que vais-je faire ?

— Il n'y a rien à faire, dit M. Barrow en repliant son lorgnon et le glissant dans sa poche. Le capitaine Crewe est mort, sa fille reste sans famille et sans fortune. Vous seule, désormais, avez la responsabilité de cette enfant.

— Elle ne m'est rien, et je me refuse absolument à endosser cette responsabilité !

Miss Minchin était pâle de fureur.

M. Barrow se dirigea vers la porte.

— Je n'y puis rien, madame, dit-il avec indifférence. Notre maison reste absolument en dehors de cette triste affaire, que nous regrettons plus que je ne puis dire.

— Si vous croyez que vous allez me mettre ainsi cette enfant sur les bras, vous vous trompez ! dit miss Minchin d'une voix étouffée par la rage. Je suis volée, bafouée : je la jetterai à la rue ! !

Si elle n'eût perdu tout contrôle sur elle-même, son habileté coutumière l'aurait empêchée de prononcer une phrase semblable. Mais elle se voyait avec la charge d'une enfant follement gâtée pour

laquelle elle avait toujours eu une secrète antipathie, et elle ne se possédait plus.

M. Barrow, sans se troubler, continuait à gagner la porte.

— À votre place, je n'en ferais rien, madame, dit-il avec le plus grand flegme. Cela n'aurait pas bonne façon. De mauvais bruits ne manqueraient pas de courir sur votre institution : on raconterait partout que vous avez abandonné une de vos élèves parce qu'elle n'avait plus de famille et plus d'argent.

Il savait bien ce qu'il disait. Il savait aussi que miss Minchin était très intéressée et assez fine pour comprendre que le bon sens lui interdisait une action qui la ferait universellement taxer d'inhumanité.

— Vous ferez beaucoup mieux de la garder et de l'employer, ajouta-t-il. Il paraît qu'elle est fort intelligente. Elle pourra, en grandissant, vous rendre de précieux services.

— Elle le pourra et tout de suite ! exclama miss Minchin.

— Je suis persuadé que vous saurez en tirer tout le parti possible, madame, dit M. Barrow avec un mauvais petit sourire. Je n'en doute pas. Au revoir, madame !

Il salua et sortit, et miss Minchin resta quelques secondes à jeter des regards furieux vers la porte.

Ce qu'il avait dit était pure vérité, elle le savait bien. Elle n'avait aucun recours. L'élève qui était la gloire de la pension n'était plus qu'une petite pauvresse. Et tout l'argent qu'avait avancé miss Minchin était à jamais perdu.

Tandis qu'elle restait là, accablée par le sentiment du tort qui lui était fait, le bruit des voix joyeuses parvint jusqu'à ses oreilles. À cela tout au moins, elle pouvait mettre un terme immédiat.

Mais à ce moment, la porte fut ouverte par miss Amelia, qui recula à la vue du visage bouleversé de sa sœur.

— Qu'y a-t-il, ma sœur ? s'écria-t-elle.

D'une voix pleine de fureur concentrée, miss Minchin répondit :

— Où est Sara Crewe ?

— Sara ? balbutia miss Amelia décontenancée. Mais dans votre salon, avec toutes les élèves, naturellement.

— A-t-elle seulement une toilette noire dans sa somptueuse garde-robe ? demanda miss Minchin avec une amère ironie.

— Une toilette noire ? balbutia de nouveau miss Amelia. Une robe noire ?

— Elle en a de toutes les couleurs. Je vous demande si elle en a une noire ?

Miss Amelia commençait à pâlir.

— Non... c'est-à-dire, oui ! dit-elle. Mais elle

est trop courte. C'est sa vieille robe de velours noir, et elle a trop grandi pour la mettre maintenant.

— Allez lui dire d'enlever cette absurde robe de soie rose et de mettre la noire, qu'elle soit trop courte ou non. Elle en a fini avec les fanfreluches !

C'en était trop. Miss Amelia leva les mains au ciel et commença à larmoyer.

— Oh ! ma sœur, pleurnichait-elle ; oh ! ma sœur, mais qu'arrive-t-il ?

Miss Minchin ne fit pas de phrases.

— Le capitaine Crewe est mort, répondit-elle. Il ne laisse pas un sou vaillant ; et nous restons avec cette enfant gâtée, cajolée, adulée, sur les bras.

Miss Amelia se laissa lourdement tomber sur la chaise la plus proche.

— Nous avons dépensé, à lui passer toutes ses fantaisies, des sommes énormes, dont nous ne reverrons jamais un centime. Arrêtez immédiatement cette fête ridicule, et dites à Sara de changer de robe tout de suite.

— Moi ? dit miss Amelia suffoquée. Il faut... il faut que moi, j'aille...

— Et tout de suite ! Ne restez pas ici comme une sotte, à me regarder. Allez !...

La pauvre miss Amelia était habituée à s'entendre traiter de sotte. Elle savait bien que son intelligence était des plus médiocres et que les gens de son espèce sont chargés de toutes les corvées désagréables,

telles que celle d'entrer dans une pièce remplie de fillettes qui s'amusent et de prévenir la reine de la fête que, soudain, elle n'est plus qu'une pauvre enfant sans famille, sans amis, sans argent, qui doit sur-le-champ aller revêtir une vieille robe noire usée et trop courte. Mais il fallait s'exécuter, car ce n'était évidemment pas le moment de faire des objections.

Elle s'essuya les yeux tant et si bien qu'ils en étaient tout rouges, puis elle quitta la chambre sans oser dire un mot. Quand sa sœur aînée était dans un tel état d'exaspération, le plus sage était d'obéir sans ouvrir la bouche. Miss Minchin allait et venait à travers la chambre, parlant toute seule sans même s'en rendre compte. Durant l'année qui venait de s'écouler, elle avait formé, à propos des mines de diamants, toutes sortes de projets. Il n'est pas défendu aux directrices de pension de faire fortune en achetant des actions, avec l'aide et les conseils du possesseur des mines. Et maintenant, en fait de bénéfices, elle n'avait plus qu'une grosse perte sèche à envisager.

— La princesse Sara! ricanait-elle. Oui, vraiment, la princesse! c'est comme une reine qu'elle a été adulée...

Elle passait à ce moment-là tout près de la table et tressaillit : on eût dit que de sous le tapis s'échappait un sanglot prolongé.

— Qui est là ? dit-elle d'une voix irritée.

Un second sanglot se fit entendre, et miss Minchin, se baissant, souleva les bords du tapis.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

— Quelle audace ! s'écria-t-elle. Comment osez-vous ?... Sortez immédiatement !

La pauvre Becky apparut, marchant à quatre

pattes, son bonnet tout de travers, et le visage tout rouge à force de se retenir de pleurer.

S'il vous plaît, m'dame, ce n'est rien que moi, expliqua-t-elle. Je sais bien que j'aurais pas dû rester, mais je regardais la poupée, m'dame, j'ai eu très peur quand vous êtes entrée, et je m'ai glissée sous la table.

— Et vous êtes restée là à écouter, dit sévèrement miss Minchin.

Oh ! non ! m'dame, protesta Becky en multipliant les révérences, je voulais pas écouter, j'espérais m'en aller sans être vue, mais j'ai pas pu, et il m'a fallu rester. Mais j'ai pas écouté, m'dame, seulement je pouvais pas m'empêcher d'entendre.

Il sembla à ce moment que Becky oubliait la présence de sa terrible patronne. Elle éclata en larmes.

— Oh ! s'il vous plaît, m'dame, sanglota-t-elle, je sais bien que vous allez me donner mon congé, mais j'ai tant de chagrin pour la pauvre miss Sara... j'ai tant de chagrin !

— Sortez d'ici ! ordonna miss Minchin.

Becky, les joues toutes mouillées, fit une nouvelle révérence.

— Oui, m'dame, tout de suite, dit-elle en tremblant, mais oh ! je voudrais seulement vous demander : miss Sara, elle a toujours été riche, elle est habituée à être servie ; et qu'est-ce qu'elle fera maintenant, m'dame, sans bonne ? Si... oh !

si vous vouliez me permettre de m'occuper d'elle quand j'aurai fini la vaisselle ? Je travaillerai de toutes mes forces, si vous voulez bien que je l'aide, maintenant qu'elle est pauvre. Oh ! (et les larmes coulèrent de plus belle) pauvre petite miss Sara, qu'on appelait Princesse !

Miss Minchin se sentait de nouveau dominée par la fureur. Que la fille de cuisine se rangeât du côté de cette enfant qu'elle avait toujours secrètement détestée (elle le sentait plus que jamais), c'en était trop. Elle frappa du pied.

— Non, cent fois non ! répondit-elle. Elle se servira elle-même, et elle servira les autres aussi. Sortez et taisez-vous, sinon vous perdrez votre place.

Becky jeta son tablier sur sa tête et s'enfuit. Elle descendit quatre à quatre dans l'arrière-cuisine, et là, assise au milieu des poêlons et des bouilloires, pleura comme si son cœur allait se briser.

— C'est comme dans les histoires, sanglotait-elle ; la pauvre princesse, elle est jetée toute seule dans la rue...

. . . . . .

Miss Minchin n'avait jamais paru aussi froide et aussi dure que lorsque Sara, qu'elle avait envoyé chercher, entra chez elle quelques heures plus tard.

Il semblait à Sara que sa fête d'anniversaire avait été un rêve, ou qu'elle avait eu lieu pour une autre petite fille, il y avait bien longtemps.

Il ne restait déjà plus trace des réjouissances ; les guirlandes de houx avaient disparu, les bancs et les pupitres avaient retrouvé leur place habituelle. Tout vestige du beau goûter avait soigneusement été ôté du salon de miss Minchin, et miss Minchin elle-même avait repris sa robe de tous les jours. Les élèves avaient reçu l'ordre d'en faire autant, et maintenant elles étaient réunies de nouveau dans la salle d'études et formaient de nombreux groupes très excités, où tout le monde parlait à la fois.

— Dites à Sara de venir me trouver, avait ordonné miss Minchin à sa sœur. Et faites-lui bien comprendre que je ne veux ni larmes, ni scènes désagréables.

— Ma sœur, avait répondu miss Amelia, c'est la plus singulière enfant que j'aie jamais vue. Elle n'a pas jeté un cri. Vous vous rappelez qu'il en avait été de même quand son père était reparti ? Eh bien ! aujourd'hui, quand je lui eus dit ce qui arrivait, elle est restée immobile à me regarder, sans prononcer un mot. Ses yeux semblaient s'agrandir, et elle est devenue très pâle. Quand j'eus terminé, elle est restée le regard fixe pendant quelques secondes, puis son menton a tremblé et elle s'est enfuie vers l'escalier. La plupart de ses compagnes se sont mises à pleurer, mais elle ne paraissait pas les entendre, elle était insensible à tout, sauf à ce que je lui disais. Je ne puis vous

expliquer l'impression que ce silence m'a fait : quand on annonce de pareilles nouvelles aux gens, on s'attend à ce qu'ils disent au moins un mot, n'importe quoi !

Mais personne, à part Sara, ne sut jamais ce qui s'était passé dans sa chambre, après qu'elle y eut pénétré et en eut verrouillé la porte. Et, en réalité, Sara elle-même ne s'en souvint jamais bien ; elle se revoyait seulement marchant de long en large et répétant sans arrêt, d'une voix qui ne lui semblait plus être la sienne :

— Mon papa est mort ! Mon papa est mort !

Une fois, elle s'arrêta devant la chaise où trônait Emily et elle cria désespérement :

— Emily ! entendez-vous ? entendez-vous ? Papa est mort ; il est mort, là-bas aux Indes, loin, très loin.

Lorsque Sara entra chez miss Minchin, elle était blême, et un grand cercle bleuâtre entourait ses yeux. Ses lèvres étaient étroitement serrées comme si elle ne voulait pas laisser deviner sa souffrance. Ce n'était plus le beau papillon rose qui voltigeait d'un cadeau à l'autre dans la salle d'études enguirlandée de verdure. C'était une petite apparition étrange et poignante.

Sans l'aide de Mariette, elle avait revêtu la vieille robe noire dédaignée. Cette robe était trop courte, trop étroite, et les longues jambes minces de Sara, insuffisamment dissimulées, paraissaient d'une mai-

greur extrême. Comme elle n'avait pas de ruban noir, ses cheveux épais et courts lui retombaient sur le visage et en faisaient ressortir la pâleur. Elle tenait sous son bras Emily, qu'elle avait enveloppée d'un morceau de voile noir.

— Déposez cette poupée, dit miss Minchin. Qu'avez-vous besoin de l'apporter ici ?

— Non, dit Sara, je la garde. C'est tout ce qui me reste. Et c'est papa qui me l'avait donnée.

Miss Minchin éprouvait toujours une sorte de timidité quand elle se trouvait en présence de Sara ; une fois de plus, elle se sentit mal à l'aise. Sara avait parlé avec une sorte de dignité glaciale, et miss Minchin ne trouvait rien à répondre ; peut-être aussi avait-elle conscience qu'elle agissait en cet instant avec une cruauté révoltante.

— Vous n'aurez plus le temps, désormais, de jouer à la poupée, reprit-elle. Il va falloir travailler et apprendre à vous rendre utile.

Sara, ses grands yeux énigmatiques fixés sur la directrice, ne répondit pas un mot.

— Tout est changé maintenant, continua miss Minchin. Je suppose que miss Amelia vous a mise au courant ?

— Oui, répondit Sara. Je sais que mon papa est mort, qu'il n'a point laissé d'argent et que je suis très pauvre.

— Pire que cela, vous n'avez pas un sou à vous,

dit miss Minchin, qui se sentait reprise par la colère à cette évocation. Et point de parents, point de foyer, personne pour s'occuper de vous.

Un frémissement courut sur le petit visage maigre et pâle, mais pas un mot ne sortit des lèvres de Sara.

Eh bien ! qu'avez-vous à me regarder ainsi ? dit aigrement miss Minchin. Êtes-vous donc assez bornée pour ne pas me comprendre ? Je vous dis que vous êtes absolument seule au monde et qu'il n'y a personne pour faire quoi que ce soit pour vous, à moins que je ne consente à vous garder ici par charité.

— J'ai compris, répondit Sara d'une voix très basse, et on sentait que de toutes ses forces elle ravalait ses sanglots. Je comprends.

— Cette poupée, s'écria miss Minchin en montrant du doigt le splendide jouet qui était resté auprès d'elle, cette ridicule poupée, avec son extravagant trousseau, c'est moi qui l'ai payée, payée de mon argent ! !

Sara tourna la tête dans cette direction.

— La dernière poupée, murmura-t-elle. La Dernière Poupée.

Et l'on sentait dans sa petite voix une étrange et inexprimable tristesse.

— La dernière, vous pouvez le dire ! affirma miss Minchin. Elle n'est plus à vous, elle m'appartient, comme du reste tout ce qui était à vous.

— Eh bien ! alors, emportez-la, dit Sara. Je n'en ai nulle envie.

Si elle avait pleuré et sangloté, si elle avait paru effrayée, miss Minchin aurait peut-être été plus conciliante ; mais cette femme qui aimait à dominer se sentait bravée par ce pâle petit visage et cette petite voix si fière.

— Ne prenez pas vos grands airs, répliqua-t-elle. Le temps en est passé. Le rôle de princesse est terminé. Il ne s'agit plus de voiture ni de femme de chambre : je vais supprimer tout cela. Vous porterez vos vieilles robes, car votre trousseau si follement luxueux n'est plus en rapport avec votre situation. À présent, vous n'êtes pas plus que Becky : il vous faut travailler pour gagner votre vie.

À sa grande surprise, il y eut comme une fugitive lueur dans les yeux de l'enfant, un rapide regard de soulagement.

— Je pourrai travailler ? dit-elle. Alors, si je peux travailler, ce sera moins dur. Que pourrai-je faire ?

— Tout ce qu'on vous ordonnera, lui fut-il répondu. Vous êtes intelligente, vous comprenez rapidement ce qu'on vous explique. Si vous arrivez à vous rendre utile, je vous permettrai de rester ici. Vous parlez bien français, vous pourrez vous occuper des plus jeunes élèves.

— Oh ! vraiment ? s'écria Sara. Oh ! je ne demande pas mieux. Permettez-moi de faire la classe aux petites, je les aime, et elles m'aiment...

— Ne dites pas de sottises : il importe peu qu'elles vous aiment ou non, interrompit miss Minchin. Vous aurez aussi d'autres occupations : vous ferez les commissions et vous aiderez à la cuisine aussi bien que dans la petite classe. Et si je ne suis pas satisfaite, vous serez renvoyée. Ne l'oubliez pas ! Maintenant, vous pouvez vous retirer.

Sara ne bougeait pas. De graves et singulières pensées tourbillonnaient dans sa jeune âme. Puis elle se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! fit miss Minchin. C'est ainsi que vous me remerciez ?

Sara s'arrêta : les pensées affluaient en elle, de plus en plus tumultueuses.

— Pourquoi vous remercierais-je ? dit-elle lentement.

— Pour la bonté que je vous témoigne, répondit miss Minchin. Pour le foyer que je vous donne !

Sara fit deux ou trois pas vers elle. Sa mince poitrine se soulevait, et sa voix, lorsqu'elle répondit, n'avait plus rien d'une voix d'enfant.

— Vous n'êtes pas bonne, dit-elle avec une profonde amertume. Vous n'êtes pas bonne, et votre maison n'est pas un foyer.

Et elle sortit de la chambre, tandis que miss Minchin, muette de fureur, la suivait du regard.

Sara monta lentement l'escalier ; elle haletait, et elle serrait Emily contre elle de toutes ses forces.

— Je voudrais qu'Emily pût parler, se disait-elle tout bas. Oh ! si elle parlait !

Elle pensait se réfugier dans sa chambre, se coucher sur sa peau de tigre, mettre sa joue contre la grosse tête de la bête, et contempler le feu en tournant et retournant ses douloureuses pensées. Mais au moment où elle atteignait le palier, miss Amelia sortit de la chambre, en tira la porte derrière elle, et s'arrêta, d'un air nerveux et gêné : au fond, elle était honteuse des ordres donnés par sa sœur.

— Il... il ne faut plus entrer ici, dit-elle.

— Ne plus entrer ? répéta Sara en reculant légèrement.

— Ce n'est plus votre chambre, expliqua miss Amelia qui rougissait.

Subitement, la lumière se fit dans l'esprit de Sara. C'était le début des changements annoncés par miss Minchin.

— Où est ma chambre ? demanda-t-elle, en priant intérieurement pour que sa voix ne tremblât pas.

— Vous coucherez dans la mansarde, à côté de celle de Becky.

Sara comprit. Becky lui avait expliqué où elle logeait. Elle se détourna et monta deux autres

étages : le dernier était étroit et raide, et recouvert d'un mauvais tapis tout troué. Il parut à Sara qu'elle quittait à jamais le monde dans lequel avait vécu cette autre fillette adulée et choyée, en laquelle elle ne se reconnaissait plus. L'enfant qui, dans sa robe de vieux velours râpé, grimpait à la mansarde, n'avait plus rien de commun avec cette créature comblée.

Quand elle eut ouvert la porte, son cœur eut un rapide et douloureux serrement. Puis elle referma et, s'adossant au mur, elle regarda autour d'elle.

Oui, c'était vraiment un autre monde ! La mansarde, blanchie à la chaux, avait un toit en soupente. Les murs, salis et humides, s'écaillaient par places. Il y avait une petite grille rouillée dans la cheminée, un vieux lit de fer avec un mince matelas et une couverture toute fanée. Comme mobilier, tous les meubles cassés ou hors d'usage de la maison. Sous le vasistas, qui ne laissait apercevoir qu'un rectangle de ciel gris et morne, il y avait un vieux tabouret rouge défoncé. Sara vint s'y asseoir. Elle ne pleurait pas. Elle mit Emily sur ses genoux, posa son visage sur elle, l'entoura de ses bras et resta là, sa petite tête brune perdue dans le voile noir de la poupée, sans dire un mot, et sans faire un mouvement.

Et voilà qu'au milieu de ce silence mortel il y eut un petit coup frappé à la porte, un coup si humble,

si timide, que Sara ne l'entendit pas, et que son attention ne fut éveillée qu'au moment où, dans l'entre-bâillement de la porte à peine poussée, apparut un pauvre visage tout barbouillé de larmes. C'était Becky, Becky qui à force de pleurer et de s'essuyer avec son tablier de toile rude avait fini par se rendre méconnaissable.

— Oh ! miss ! chuchota-t-elle. Puis-je... voulez-vous... que j'entre un petit moment ?

Sara leva la tête et regarda Becky. Elle voulut lui sourire, mais elle ne put pas. Et tout d'un coup, grâce à la tendre pitié dont étaient pleins les yeux de Becky, son cœur se desserra, son visage d'enfant prématurément vieilli se détendit, elle leva les mains et un sanglot lui échappa.

— Oh ! Becky ! dit-elle. Je vous ai dit une fois que nous nous ressemblions, que nous étions toutes deux des petites filles, pas autre chose que des petites filles. Vous voyez comme c'était vrai. Il n'y a plus aucune différence, maintenant. La princesse n'existe plus.

Becky s'élança vers elle, lui prit la main et, la serrant contre sa poitrine, s'agenouilla près de Sara en pleurant de tendresse et de compassion.

— Si, miss, elle existe toujours, cria-t-elle d'une voix entrecoupée. Quoi qu'il vous arrive, n'importe quoi, vous serez toujours une princesse : y a rien au monde qui pourrait vous changer !

VIII

DANS LA MANSARDE

SARA NE DEVAIT JAMAIS OUBLIER LA première nuit qu'elle passa dans sa mansarde. Elle vécut là des heures de chagrin et de désespoir au-dessus de son âge, dont elle ne parla jamais à personne. Aucun de ceux qui l'entouraient alors ne l'eût comprise. Il fut vraiment heureux pour elle que durant cette nuit affreuse, tandis qu'elle restait les yeux grands ouverts dans l'obscurité, son esprit fût de temps à autre distrait, malgré tout, par l'étrangeté du lieu où elle se trouvait, et qu'une sorte de détresse physique lui rappelât le monde extérieur. Sans quoi, sa jeune âme n'aurait pas pu

supporter cette horrible douleur. Mais tandis que les heures s'écoulaient lentement, elle oubliait qu'elle avait faim, qu'elle avait froid, elle oubliait tout, sauf l'implacable réalité.

— Mon papa est mort ! se répétait-elle tout bas. Mon papa est mort !

Bien plus tard, elle se rendit compte qu'elle s'était tournée et retournée en vain sur son mauvais matelas pour y trouver un endroit un peu moins dur, que les ténèbres lui paraissaient effrayantes, et que le vent hurlant sur les toits lui faisait l'effet d'une voix qui se lamente tout haut. Mais il y avait encore quelque chose de pire : certains bruits, des grattements, des petits cris, se faisaient entendre dans le plafond et les lambris. Grâce à Becky, elle savait à quoi s'en tenir : c'étaient des rats qui se battaient, des souris qui se poursuivaient. Une ou deux fois même elle entendit de petites pattes armées de griffes courir sur le plancher, et longtemps après, en se remémorant cette nuit terrible, elle se souvint qu'au premier bruit elle s'était dressée sur son lit, et qu'ensuite elle avait enfoui sa tête sous la couverture.

D'un seul coup, sans transition, sa vie fut transformée.

— À quoi bon tergiverser ? dit miss Minchin à sa sœur. Il faut qu'elle sache tout de suite ce qui l'attend.

Mariette était partie dès le lendemain. Quand Sara, passant devant ce qui avait été son petit salon, y jeta un fugitif coup d'œil, elle put voir que rien de ce qui lui avait appartenu n'y restait, et qu'un lit, placé dans un coin, transformait la pièce en une nouvelle chambre d'élève.

En descendant pour le premier déjeuner, elle constata que sa place auprès de miss Minchin était occupée par Lavinia. Quant à miss Minchin, elle lui dit froidement :

— Vous allez commencer, Sara, par surveiller le déjeuner des petites. Voyez à ce qu'elles se tiennent convenablement et ne gaspillent pas leur nourriture. Vous auriez dû descendre plus tôt : Lottie a déjà renversé sa tasse.

Ce n'était que le début. Désormais, chaque jour apporta à Sara un peu plus de travail. Elle apprenait le français aux petites, elle leur faisait réciter leurs leçons, mais c'était là la partie la plus facile de sa tâche. Bientôt, on s'avisa qu'on pouvait l'employer à tout, lui faire faire des courses à toute heure et par tous les temps, la charger de tout le travail que les autres avaient négligé. La cuisinière et les femmes de chambre réglèrent leur attitude sur celle de miss Minchin, éprouvant au fond une certaine satisfaction à se faire servir par « la petite » devant laquelle, pendant si longtemps, tout le monde s'inclinait. C'étaient des femmes assez vulgaires

qui n'avaient pas bon caractère et trouvaient fort commode d'avoir sous la main quelqu'un sur qui

on pouvait rejeter toutes les fautes et toutes les négligences.

Durant les deux premiers mois, Sara espéra que la bonne volonté et l'application qu'elle montrait,

le silence qu'elle gardait devant les reproches les plus injustes, parviendraient à adoucir ceux qui la traitaient si durement. Au fond de sa fière petite âme, elle voulait leur prouver qu'elle essayait de gagner sa vie, et qu'elle n'acceptait pas une aumône. Mais le temps passait, et personne ne s'humanisait ; plus elle s'appliquait, plus les femmes de chambre devenaient autoritaires et exigeantes, et plus la cuisinière bourrue la grondait.

Si elle avait été moins jeune, miss Minchin lui aurait confié une des grandes classes, ce qui lui aurait permis de supprimer un des professeurs et de réaliser ainsi une sérieuse économie. Mais tant que Sara restait et paraissait une enfant, on préférait l'employer comme une sorte de commissionnaire et de petite bonne à tout faire. Un groom ordinaire n'aurait pas été aussi intelligent, ni aussi digne de confiance. Tandis qu'on pouvait charger Sara des commissions difficiles et des messages délicats. On la chargeait même d'aller payer des notes ; et en même temps, elle maniait avec adresse balai et plumeau, et savait remettre tout en ordre.

Personne ne pensait plus à ses études. Personne ne lui apprenait plus rien. Ce n'était qu'au soir de longues et fatigantes journées remplies d'allées et venues incessantes, qu'on l'autorisait — presque à regret — à pénétrer dans une des classes désertes, à prendre quelques vieux livres en mauvais état, et

à étudier toute seule comme elle pouvait avant d'aller se coucher.

— Si je ne repasse pas moi-même tout ce que j'ai appris, se disait-elle, je finirai par ne plus rien savoir. Je suis presque une domestique, et si je deviens une domestique ignorante, je serai pareille à la pauvre Becky. Je me demande si j'arriverai jamais à tout oublier, à parler incorrectement, et à ne plus me rappeler les noms des six femmes de Henri VIII.

Un des côtés les plus curieux de sa nouvelle existence était son changement de situation vis-à-vis de ses compagnes. Elle avait été presque leur souveraine, et maintenant il semblait qu'elle ne comptait plus pour rien. Absorbée par sa tâche, elle n'avait guère l'occasion de leur parler, mais se rendait compte que miss Minchin préférait lui voir mener une existence absolument séparée de celle des autres pensionnaires.

— Il est inutile qu'elle se mêle à nos élèves, disait miss Minchin. Les jeunes filles se laissent toujours toucher par les situations pathétiques, et si Sara se met à imaginer un roman dont elle serait l'héroïne, on la considérera comme une victime, et tout cela fera mauvaise impression sur notre clientèle. Il vaut beaucoup mieux qu'elle vive à part, d'une vie plus adaptée à sa situation actuelle. Je lui ai offert un refuge, et c'est déjà bien beau de ma part, car je n'avais aucun devoir vis-à-vis d'elle.

Sara était bien trop fière pour essayer d'entretenir des relations avec des compagnes qui très ouvertement se montraient embarrassées avec elle. La plupart des élèves de miss Minchin manquaient de générosité. Elles étaient habituées à l'aisance, à la richesse, au confort, et comme les vêtements de Sara s'usaient et se démodaient, comme elle portait des souliers troués et courait chez l'épicier, un panier au bras, quand la cuisinière était pressée, il semblait à ces demoiselles qu'en parlant à leur ancienne compagne elles s'adressaient, en somme, à une servante de troisième ordre.

— Quand on pense qu'elle était la princesse aux mines de diamants ! disait Lavinia. Elle a l'air d'un épouvantail à moineaux. Et elle est de plus en plus bizarre. Je ne l'ai jamais aimée, mais je trouve inadmissible la façon qu'elle a maintenant de vous dévisager, comme si elle voulait deviner vos pensées.

— C'est très juste, repartit promptement Sara, quand ces paroles lui furent rapportées. C'est bien mon intention, quand je regarde certaines personnes. Je cherche à les deviner, et je réfléchis ensuite à ce que j'ai découvert.

Pour dire la vérité, elle s'était plus d'une fois épargné de graves ennuis en surveillant Lavinia, qui était toujours disposée à jouer de méchants tours, et aurait été ravie d'en jouer un à l'ex-gloire de la pension.

Sara ne jouait de tours à personne et ne se mêlait de rien. Elle travaillait comme une mercenaire, courant sous la pluie, chargée de paquets et de paniers ; elle luttait contre la paresse et l'inattention des petites pendant la leçon de français. L'aspect de ses vêtements devenait de plus en plus misérable, si bien qu'un jour miss Minchin lui dit que désormais elle prendrait ses repas à la cuisine. Personne ne s'occupait d'elle, son cœur se gonflait chaque jour davantage, mais sa fierté ne chancelait pas, et personne ne reçut jamais d'elle la moindre douloureuse confidence.

— Les soldats ne se plaignent pas, murmurait-elle entre ses petites dents étroitement serrées. Je ne me plaindrai pas non plus. Je m'imaginerai être à la guerre.

Malgré tout l'héroïsme de cette enfant, il y aurait eu des heures où elle aurait succombé sous le poids de l'atroce abandon dans lequel elle vivait, si elle n'avait eu trois amies pour l'aider.

La première, disons-le bien haut, c'était Becky. Durant la première nuit passée dans la mansarde, Sara avait éprouvé un vague réconfort à l'idée que, de l'autre côté de la cloison hantée par les souris et les rats, il y avait une autre enfant, jeune et délaissée comme elle. Ce sentiment ne fit que s'accroître les nuits suivantes. Becky et elle n'avaient guère l'occasion de se parler pendant la journée. Chacune

avait sa tâche, et elles auraient été accusées de gaspiller leur temps, si elles avaient été prises en flagrant délit de conversation.

— Faites pas attention, miss, avait soufflé Becky le premier matin, faites pas attention si j'ai pas l'air polie avec vous, parce que si je l'étais, je me ferais gronder. Vous savez bien que j'suis toujours prête à vous dire « merci », « s'il vous plaît » et « excusez-moi » : mais j'ose pas en prendre le temps.

Dès l'aube, Becky se glissait dans la mansarde de Sara ; elle lui agrafait sa robe et l'aidait de son mieux avant de descendre allumer le fourneau. Et le soir, Sara entendait toujours à sa porte le petit coup timide par lequel sa camériste bénévole annonçait qu'elle était prête à lui rendre de nouveau tous les services possibles. Durant les premières semaines de son grand chagrin, Sara se sentait trop abattue pour causer, et les deux enfants ne se virent pas beaucoup. Le cœur délicat de Becky comprenait que lorsqu'on est très malheureux, on aime mieux être seul.

Le numéro deux du trio de consolatrices fut Ermengarde. Mais il se passa un certain temps avant qu'elle eût compris sa mission.

Quand Sara, peu à peu, reprit intérêt à la vie, elle s'aperçut qu'elle avait tout à fait oublié Ermengarde. Elles étaient devenues bonnes amies, mais Sara avait toujours eu l'impression d'être de beaucoup l'aînée de sa compagne. Ermengarde, assurément, était

une bonne petite fille ; mais son intelligence était bien bornée. Elle s'était attachée à Sara comme une pauvre créature qui a besoin qu'on l'aide ; elle lui apportait ses leçons pour se les faire expliquer, elle buvait ses paroles et lui demandait sans cesse une nouvelle histoire. Mais elle-même ne savait rien raconter, ignorait tout, avait horreur des livres : elle était de ceux que l'on oublie dans les moments de grande douleur, et Sara l'avait oubliée, d'autant plus facilement qu'au moment où la catastrophe s'était produite, Ermengarde avait été rappelée chez elle pour quelques semaines.

Ce ne fut qu'un peu après son retour qu'elle rencontra Sara qui, les bras chargés de vêtements, descendait à la lingerie, car déjà on lui avait appris à repriser et raccommoder. Sara était pâle, ne ressemblait plus à la Sara de jadis, et portait la vieille robe usée qui cachait si mal ses longues jambes trop minces.

Ermengarde manquait totalement d'esprit d'à-propos, aussi ne trouva-t-elle pas un mot à dire. Elle n'ignorait rien de ce qui était arrivé, mais jamais elle n'aurait pu imaginer une Sara aussi pauvre, aussi étrange, une Sara presque transformée en petite domestique. Cette vue lui fit une grande peine ; néanmoins, elle ne sut qu'éclater d'un petit rire nerveux en disant machinalement :

— Oh ! Sara, est-ce vous ?

— Mais oui, répondit Sara.

Et soudain une pensée lui traversa l'esprit et son visage si pâle s'empourpra.

Elle portait la pile de linge sur ses bras, et y appuyait le menton pour le maintenir en équilibre. Quelque chose dans ses grands yeux sombres acheva de faire perdre la tête à la pauvre Ermengarde. Il lui parut que Sara était une autre enfant, qu'elle n'avait encore jamais connue. Sans doute était-elle impressionnée par cette grande infortune et par le fait que Sara était obligée de travailler comme Becky.

— Oh ! balbutia-t-elle. Comment vous portez-vous ?

— Je n'en sais rien, dit Sara, et vous ?

— Mais... mais très bien, répondit Ermengarde, très gênée.

Et nerveusement elle chercha une phrase un peu plus affectueuse.

— Êtes-vous... êtes-vous très malheureuse ? dit-elle tout d'une haleine.

Ici, Sara fut injuste. Son cœur meurtri se révoltait, et elle se disait que plutôt que d'entendre de telles sottises, elle préférait qu'on la laissât tranquille.

— Vous ne pensez tout de même pas que je puisse être très heureuse ? répliqua-t-elle.

Et sans ajouter un mot, elle quitta Ermengarde.

Plus tard, Sara devait se dire que son grand malheur lui avait fait perdre la mémoire, sans quoi elle se serait souvenue que la pauvre grosse Ermengarde

n'était pas responsable de ses bévues. Elle avait toujours été maladroite, et sa maladresse augmentait à mesure qu'elle s'en rendait compte.

Mais Sara, le cœur à vif, pensait: « Ermengarde n'est pas meilleure que les autres. Elle n'avait pas envie de me parler. Elle sait que personne ne me parle. »

Ainsi fut dressée entre elles deux une invisible barrière. Quand par hasard elles se rencontraient, Sara tournait la tête, et Ermengarde se sentait bien trop embarrassée pour parler. Parfois elles échangeaient un signe de tête bref et rapide. Le plus souvent, elles semblaient s'ignorer.

« Si elle préfère ne rien dire, pensait Sara, je l'éviterai ; miss Minchin ne demandera pas mieux. »

Cela faisait si bien l'affaire de miss Minchin que les deux enfants finirent par ne plus se voir. On constata, durant la même période, qu'Ermengarde était plus sotte que jamais, et qu'elle avait l'air morne et malheureux.

Elle passait des heures dans l'embrasure d'une fenêtre, à regarder vaguement dans la rue sans proférer un mot. Jessie, un jour, s'arrêta et lui jeta un coup d'œil surpris.

— Pourquoi pleurez-vous, Ermengarde ? demanda-t-elle.

— Je ne pleure pas, répondit Ermengarde, d'une voix sourde.

— Par exemple ! riposta Jessie. Une grosse

larme vient de rouler tout le long de votre nez, jusqu'au bout. Et en voilà une autre !

— Eh bien ! dit Ermengarde, j'ai du chagrin... mais ça ne regarde personne.

Et tournant le dos à Jessie, elle tira ouvertement son mouchoir de sa poche et s'en couvrit le visage.

Le soir de ce même jour, Sara regagna sa mansarde plus tard que de coutume. Elle avait eu à faire bien après l'heure du coucher des élèves, puis elle était allée apprendre ses leçons dans la salle d'étude déserte. En arrivant sur le palier, elle fut surprise de voir un filet de lumière sous sa porte.

« Personne, sauf moi, n'entre ici, pensa-t-elle. Mais quelqu'un a fait de la lumière. »

Quelqu'un en effet avait pénétré dans la chambre avec une bougie allumée.

Vêtu d'une chemise de nuit et drapé dans un châle rouge, ce quelqu'un était assis sur le vieux tabouret défoncé : Sara reconnut Ermengarde.

— Ermengarde ! s'écria-t-elle presque effrayée. Vous allez vous faire punir.

Ermengarde se leva en chancelant, car elle avait aux pieds des pantoufles trop larges. Ses yeux et ses joues étaient rouges et gonflés.

— Je le sais, ça m'est bien égal, répondit-elle. Oh ! Sara ! je vous en prie, dites-moi ce que je vous ai fait ! Pourquoi ne m'aimez-vous plus ?

C'était si affectueux, si simple, cela rappelait telle-

ment l'Ermengarde d'autrefois quand elle proposait d'être « amies intimes », que Sara se sentit la gorge un peu serrée. Ermengarde, par ces quelques mots, effaçait toute l'apparente cruauté de son attitude.

— Je vous aime bien, dit Sara. Mais je croyais... vous comprenez, tout a tellement changé pour moi ! je croyais que, vous aussi, vous n'étiez plus la même.

Ermengarde ouvrit tout grands ses yeux encore pleins de larmes.

— Mais c'est vous qui n'étiez plus la même ! s'écria-t-elle. Vous ne vouliez plus me parler. Je ne savais que faire. C'est vous qui étiez toute changée quand je suis revenue !

Sara réfléchit un instant et comprit son erreur.

— J'ai changé, c'est vrai, expliqua-t-elle, mais pas dans le sens où vous l'entendez. Miss Minchin ne veut plus que je cause avec les élèves, et la plupart des élèves n'ont aucune envie de causer avec moi. Je m'imaginais que vous étiez comme elles, et je tâchais de vous éviter.

— Oh ! Sara ! gémit Ermengarde d'un ton de reproche.

Puis elles se regardèrent et se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. La petite tête brune s'attarda un instant sur l'épaule recouverte du châle rouge : lorsqu'elle avait cru qu'Ermengarde l'abandonnait, Sara s'était sentie plus seule que jamais.

Elles s'assirent ensuite côte à côte sur le plancher,

Sara les bras noués autour de ses genoux, Ermengarde pelotonnée dans son châle. Ermengarde regardait le petit visage original et les grands yeux de son amie avec une sorte d'adoration.

— Je n'en pouvais plus, dit-elle. Je suis sûre, Sara, que vous pourriez vous passer de moi ; mais moi, je ne puis pas me passer de vous. Je sentais que j'en mourrais. Aussi ce soir, comme je pleurais sous mes couvertures, je me suis avisée tout à coup de grimper jusqu'ici pour venir vous supplier de redevenir bonnes amies.

— Vous valez mieux que moi, dit Sara. J'aurais été trop fière pour en faire autant. Vous voyez, Ermengarde, le temps des épreuves est venu pour moi, et il me montre que je ne suis pas bonne et généreuse. J'en étais bien sûre. Peut-être, dit-elle en plissant son front d'un air de profonde sagesse, peut-être est-ce pour cela que les épreuves nous sont envoyées....

— Eh bien ! moi, je ne vois pas du tout l'utilité des épreuves, affirma Ermengarde avec énergie.

— Moi non plus, pour parler franchement, reconnut Sara. Mais je crois que tout a un bon côté, même quand nous ne le voyons pas. Miss Minchin elle-même (mais sa voix manquait de conviction), miss Minchin a peut-être son bon côté !

Ermengarde inspectait du regard la mansarde avec une craintive curiosité.

— Sara, demanda-t-elle, pensez-vous que vous vous habituerez à vivre ici ?

Sara regarda, elle aussi.

— Si j'arrive à me persuader que c'est beaucoup mieux que ça ne paraît, oui, dit-elle. Ou bien si je m'imagine que c'est un lieu historique.

Elle parlait lentement. Son imagination s'éveillait d'un long sommeil : car depuis son grand malheur, elle s'était sentie incapable de rien supposer ni inventer.

— Bien des gens, reprit-elle, ont vécu dans des endroits pires que celui-là. Rappelez-vous le comte de Monte-Cristo dans les cachots du château d'If. Et les prisonniers de la Bastille!

— La Bastille! murmura Ermengarde comme fascinée.

Elle se rappelait les histoires de la Révolution française qui, racontées par Sara avec une force dramatique, s'étaient si bien fixées dans sa mémoire. Personne, à part Sara, n'avait jamais obtenu pareil succès.

Peu à peu, l'ancienne ardeur faisait briller les yeux de Sara.

— Oui, dit-elle, cette mansarde sera parfaite pour imaginer tout un roman. Je suis un des prisonniers de la Bastille. Il y a des années que je suis enfermée ici ; tout le monde m'a oubliée. Miss Minchin est le geôlier, et Becky... (ses yeux rayonnèrent

de plus belle) Becky est le prisonnier de la cellule voisine.

Elle regarda Ermengarde ; la vraie Sara reparaissait.

— Voilà ce que je vais supposer, dit-elle, et ce sera une grande consolation.

Ermengarde se sentait à la fois ravie et un peu effrayée.

— Vous me raconterez tout, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Vous permettez que je monte le soir, quand tout le monde est couché ? Vous me direz ce que vous aurez inventé dans la journée ; et nous serons amies intimes encore plus qu'avant.

— Oui, approuva Sara en hochant la tête. C'est dans l'adversité que l'on juge ses amis : mes malheurs m'ont prouvé combien vous êtes bonne !

IX

RODILARD

LOTTIE ÉTAIT LE TROISIÈME ET DERNIER membre du trio consolateur. Elle était trop petite pour comprendre ce qu'est l'adversité, et le changement survenu chez sa jeune maman d'adoption la plongea dans une profonde perplexité. On lui avait bien dit que Sara avait eu de grands malheurs, mais elle ne pouvait s'expliquer pourquoi Sara était tellement changée, pourquoi elle portait une vilaine robe noire usée et pourquoi, au lieu d'apprendre ses leçons, installée à la meilleure place dans la salle d'étude, elle n'y venait plus que pour surveiller les toutes petites. On avait beaucoup chuchoté, parmi ces dernières, quand on avait découvert que Sara n'occupait plus la chambre où si longtemps avait trôné Emily. Ce qui tourmentait surtout Lottie, c'était la brièveté avec laquelle Sara répondait aux questions qu'on lui posait. À sept ans, il faut que les mystères vous soient expliqués très clairement si l'on veut que vous les compreniez.

— Alors, vous êtes très pauvre maintenant, Sara ? avait demandé Lottie tout bas, la première fois que sa grande amie vint donner la leçon de français

de la classe enfantine. Est-ce que vous êtes aussi pauvre que les mendiants de la rue ?

Et, en parlant, elle glissait une main potelée entre les doigts minces de Sara et arrondissait ses yeux pleins de larmes.

— Je ne veux pas, moi, que vous soyez pauvre comme les mendiants !

Elle était prête à pleurer, et Sara se hâta de la consoler :

— Les mendiants n'ont point de maison pour s'abriter, dit-elle bravement, et vous voyez bien que j'en ai une.

— Où habitez-vous ? continua Lottie. Il y a une nouvelle élève, dans votre chambre, et cette chambre n'est plus du tout jolie, à présent.

— On m'en a donné une autre, répondit Sara.

— Est-ce qu'elle est belle ? insista Lottie. Moi, je veux aller la voir.

— Taisez-vous bien vite ! dit Sara. Miss Minchin nous regarde, et c'est moi qui serai grondée si vous bavardez comme ça.

Déjà elle avait compris qu'on la rendrait responsable de toute infraction à la règle. Que les enfants fussent distraites, bavardes ou remuantes, c'était toujours à Sara que l'on s'en prendrait.

Mais Lottie était une petite personne très décidée. Sara ne voulait pas dire où était sa chambre ? Eh bien ! Lottie saurait bien la trouver. Elle en

parla à ses petites amies, elle rôda autour des grandes, en tâchant de surprendre leurs conversations ; et d'après certaine phrase qu'elles avaient inconsciemment laissé échapper, elle partit un jour pour un voyage de découvertes et, après avoir grimpé des escaliers dont elle avait jusqu'alors ignoré l'existence, elle atteignit l'étage des mansardes. Là, elle trouva deux portes proches l'une de l'autre, et lorsqu'elle en ouvrit une au hasard, elle découvrit sa bien-aimée Sara grimpée sur une vieille table, et regardant au dehors par le vasistas.

— Sara ! cria-t-elle consternée. Maman Sara !

Elle n'en revenait pas : la mansarde était si laide et semblait être si loin de tout ! car il semblait à Lottie que ses petites jambes avaient grimpé des centaines de marches d'escalier.

Au son de sa voix, Sara se retourna, et ce fut à son tour d'être consternée. Qu'allait-il arriver, grand Dieu ?... Si Lottie se mettait à pleurer, et que quelqu'un l'entendît, elles seraient perdues toutes deux. Sara sauta à bas de la table et se précipita vers l'enfant.

— Ne pleurez pas, Lottie, ne faites pas de bruit, implora-t-elle. Sans quoi, je serai grondée, et je l'ai déjà été toute la journée. Ce n'est pas une vilaine chambre, Lottie.

— Vous croyez ? dit Lottie avec effort.

Et, tout en regardant autour d'elle, elle se mordit

les lèvres. Elle était bien gâtée, mais elle aimait assez Sara pour essayer, par tendresse pour elle, de ne pas pleurer. Et puis, à la réflexion, il était bien possible que n'importe quel endroit fût joli, du moment que Sara y habitait.

— Pourquoi n'est-elle pas vilaine ? demanda-t-elle tout bas.

Sara la serrait bien fort contre elle et essayait de rire. Elle trouvait un réconfort dans le contact de ce petit corps d'enfant doux et chaud. La journée avait été très dure, et c'était avec des yeux rouges et brûlants qu'elle regardait par le vasistas.

— Ici, on voit toutes sortes de choses qu'on ne peut pas voir en bas, dit-elle.

— Quelles choses ? demanda Lottie, avec cette curiosité que Sara savait si bien exciter, même chez des enfants beaucoup plus âgées.

— Les cheminées, avec la belle fumée qui monte dans le ciel en faisant toutes sortes de boucles et de festons ; les moineaux, qui sautillent partout en causant entre eux comme les personnes ; les fenêtres des autres mansardes, par lesquelles on voit à tout instant des têtes sortir subitement, de sorte qu'on peut s'amuser à deviner à qui elles appartiennent. Et l'on se sent si haut, si haut, que l'on croit habiter un autre monde.

— Oh ! je voudrais tant voir ! implora Lottie. Soulevez-moi, s'il vous plaît !

Sara la prit dans ses bras, et toutes deux, montées

sur la vieille table et appuyées au bord du vasistas, regardèrent au dehors.

Ceux qui n'ont jamais jeté le moindre coup d'œil sur les toits n'ont aucune idée du spectacle qui s'offrit aux deux enfants. Tout autour d'elles, les toits d'ardoises descendaient en pentes douces, qui s'allongeaient jusqu'aux gouttières. Les moineaux, se sentant chez eux, sautaient et pépiaient sans la moindre peur. Deux d'entre eux vinrent se poser sur la cheminée voisine, et là ils entamèrent une violente querelle jusqu'au moment où l'un administra à l'autre un magistral coup de bec qui le mit en fuite. La fenêtre du grenier le plus proche était close, la maison n'étant pas habitée.

— Je voudrais bien qu'il y ait quelqu'un dans cette maison, dit Sara. Car si une autre petite fille habitait la mansarde, nous pourrions causer par la fenêtre, et même, avec un peu de courage, passer par le toit pour nous faire visite.

Le ciel paraissait tellement plus rapproché que lorsqu'on le voyait de la rue, que Lottie en était enchantée. De ce vasistas entouré de tuyaux de cheminées, tout ce qui se passait en bas paraissait irréel. On oubliait l'existence de miss Minchin, de miss Amelia, la classe, les devoirs... et le roulement des voitures dans le square semblait un bruit venu d'un autre univers.

— Oh ! Sara ! s'écria Lottie en se serrant contre le bras protecteur de sa grande amie. J'aime

beaucoup ce grenier, beaucoup ! C'est bien plus joli qu'en bas !

— Regardez ce moineau ! chuchota Sara. Quel dommage que je n'aie point de miettes à lui jeter !

— Moi j'en ai ! dit Lottie avec un petit cri de joie. J'ai dans ma poche un morceau du petit pain que j'ai acheté hier avec mon argent.

En les voyant jeter des miettes, le moineau s'envola sur une cheminée. Il ne se connaissait évidemment aucun ami dans les mansardes, et ces miettes inattendues lui inspiraient une sage méfiance. Mais voyant que Lottie ne faisait pas un mouvement, et que Sara l'appelait en pépiant comme si elle eût été elle-même un oiseau, il se dit qu'après tout ce qu'il prenait pour un piège n'était en somme qu'un geste fort hospitalier. Il pencha la tête et, du haut de son perchoir, lorgna le pain de ses petits yeux brillants comme des perles de jais. Lottie avait peine à ne pas bouger.

— Viendra-t-il ? dites, va-t-il venir ? disait-elle tout bas.

— Il paraît en avoir grande envie, murmurait Sara. Il se demande si oui ou non il osera... Oui, il se décide ! le voilà, le voilà !

Le moineau était descendu et s'approchait en sautillant ; mais à trois pas des miettes il s'arrêta et, de nouveau, pencha la tête de côté, se demandant si Sara et Lottie n'allaient pas se transformer en

gros chats qui bondiraient sur lui. Enfin, convaincu qu'elles étaient moins terribles qu'elles n'en avaient l'air, il s'avança de plus en plus, par petits bonds timides, jusqu'à ce qu'ayant saisi une grosse miette d'un coup de bec rapide comme l'éclair, il s'envola en l'emportant et alla se réfugier de l'autre côté de la cheminée.

— Maintenant le voilà rassuré, fit Sara. Et il reviendra chercher le reste du pain.

Le moineau, non seulement revint, mais amena un ami. L'ami, à son tour, alla chercher un de ses parents, et tous trois firent un excellent repas, tout en poussant mille petits cris et en s'arrêtant à chaque instant pour pencher la tête de côté et considérer Lottie et Sara. Le ravissement de Lottie était si grand qu'elle en oublia l'impression déplorable que lui avait faite la mansarde. Si bien qu'une fois descendue de la table, Sara put lui montrer dans son domicile toutes sortes de beautés dont elle-même n'avait pas encore soupçonné l'existence.

— Voyez, lui dit-elle, cette chambre est à la fois si petite et si haut perchée qu'on dirait un nid dans un arbre. Le plafond qui baisse tout d'un côté est si amusant ! Quand vous êtes de ce côté de la pièce, c'est tout juste si vous pouvez vous tenir debout. Quand le jour se lève, je puis de mon lit voir le ciel à travers cette fenêtre carrée taillée dans le toit : on dirait de la lumière encadrée... Si c'est un jour

ensoleillé, je vois flotter des petits nuages roses, et il me semble que je pourrais presque les toucher du doigt. Quand il pleut, on entend le petit bruit que font les gouttes en tombant : on dirait qu'elles vous parlent tout gentiment. Les soirs où il y a des étoiles, on peut s'amuser à compter combien on en voit dans le carré de la fenêtre : vous n'avez pas idée de la quantité que cela fait. Et regardez cette petite grille un peu rouillée dans la cheminée. Si elle était bien frottée, reluisante, et qu'il y ait un bon feu dedans, pensez comme on serait bien!... Vous voyez, c'est vraiment une belle petite chambre.

Elle allait et venait dans l'étroit espace, tenant Lottie par la main et soulignant du geste toutes les merveilles qu'elle découvrait, pour elle-même et pour Lottie : Lottie croyait toujours tout ce que Sara lui racontait.

— Voyez, continuait Sara, on pourrait mettre sur le plancher un tapis des Indes, épais et moelleux, d'une belle couleur bleue ; dans ce coin, il faudrait un petit divan, avec beaucoup de coussins, pour s'y pelotonner ; au-dessus, un rayon tout garni de livres qui seraient à la portée de la main ; devant le feu, un petit tapis de fourrure, des tentures partout pour cacher les murs, et des tableaux ; il les faudrait petits, mais ça ne les empêcherait pas d'être jolis ; ici, on installerait une lampe avec un

abat-jour d'une chaude nuance rose ; dans le milieu de la chambre, une table avec tout le service à thé ; une petite bouilloire de cuivre toute ronde chanterait sur le feu. Quant au lit, il serait tout à fait différent : de bons matelas, une belle couverture en soie ouatée... Enfin, ce serait superbe. Et peut-être parviendrions-nous à si bien apprivoiser les moineaux, qu'ils frapperaient du bec à la fenêtre pour demander à entrer !

— Oh ! Sara ! s'écria Lottie, que je voudrais donc habiter ici !

Quand Sara, ayant fini par convaincre Lottie qu'il fallait redescendre, et l'ayant mise dans le bon chemin, fut rentrée chez elle, elle s'arrêta au milieu de la mansarde et regarda. Son imagination s'était calmée, son entrain était retombé. Le lit lui apparut tel qu'il était, dur et recouvert d'une misérable couverture. Le plâtre des murs s'en allait par écailles ; pas le moindre morceau de tapis ne dissimulait le plancher rugueux, et pour tout siège, il y avait le vieux tabouret défoncé et boiteux. Sara s'y assit et laissa tomber sa tête dans ses mains. La courte visite de Lottie ne faisait que lui rendre sa solitude plus amère, comme les prisonniers sentent plus vivement le poids de leur captivité lorsque la lourde porte se referme sur les visiteurs.

— Je suis dans un coin perdu, se dit-elle, dans le coin le plus triste de l'univers.

Elle en était là de ses réflexions quand il lui sembla entendre un léger bruit. Elle leva la tête, et bien lui en prit de ne pas être peureuse, car elle eût d'un bond quitté le vieux tabouret. Non loin d'elle, un gros rat était assis sur ses pattes de derrière, et reniflait d'un air très intéressé.

Quelques débris du pain de Lottie étaient tombés par terre et, attiré par cette manne inattendue, il était sorti de son trou.

Il ressemblait si bien à un gnome aux moustaches grises que Sara en restait figée sur son siège. Il la regardait, de ses yeux brillants, comme quelqu'un qui a posé une question et attend la réponse. Évidemment il était incertain de la réception qui l'attendait, et son attitude fit naître dans l'esprit de Sara mille pensées comme elle seule en avait.

« C'est vraiment pénible d'être un rat, songeait-elle. Tout le monde vous déteste ; quand un rat apparaît, on se sauve en criant : « Oh ! quelle affreuse bête !... » Moi je n'aimerais pas du tout qu'à ma vue tout le monde crie : « Oh ! quelle horrible Sara ! » ou qu'on me tende des pièges cachés sous un bon repas. C'est bien différent d'être né moineau. Mais voilà ! personne n'a demandé à ce rat, quand il a été créé, s'il aimerait mieux être un moineau. Personne ne lui a dit : « Que préféreriez-vous ? »

Elle restait si tranquille que le rat reprenait

courage. Il avait peur, mais, tout comme le moineau sans doute, il se disait que certainement Sara n'était pas un animal prêt à lui bondir dessus. Il avait grand'faim, ce pauvre rat ; sa famille, composée de Mme Rat et d'une nombreuse nichée, logeait dans le mur, et ils n'avaient pas eu de chance depuis quelques jours ; on ne trouvait rien à manger, rien à grignoter ; tous les bébés rats pleuraient, et leur papa se sentait prêt à risquer sa vie pour les appétissantes miettes de pain. Il retomba donc sans bruit sur ses quatre pattes.

— Venez, venez, lui dit Sara. Je ne suis pas une ratière. Venez manger le pain, pauvre petit. Les prisonniers de la Bastille se liaient d'amitié avec les rats de leur prison. Si j'essayais de vous apprivoiser ?

Comment les animaux comprennent-ils ? Je n'en sais rien, mais ce dont je suis certaine, c'est qu'ils comprennent beaucoup de choses. Peut-être existe-t-il un langage universel qui n'est pas fait de mots et qui est compris par tout ce qui vit dans le vaste monde. Peut-être y a-t-il dans la nature une voix qui parle sans faire aucun bruit... Quoi qu'il en soit, le rat, dès cette minute, comprit que, tout rat qu'il était, il se trouvait en sécurité. Il devina que ce jeune être assis sur le tabouret rouge ne chercherait pas à l'effrayer par des cris sauvages, ne lui lancerait pas de terribles objets

qui l'assommeraient ou le renverraient boiteux et mutilé dans son trou. En réalité, c'était un très beau rat, qui n'avait pas la moindre mauvaise intention. Il espérait bien, tandis qu'il se dressait sur ses pattes de derrière, les yeux fixés sur Sara, qu'elle le comprendrait, et qu'elle ne se mettrait pas tout de suite à le détester. Et quand cette voix mystérieuse de la nature l'eut rassuré, il s'approcha doucement des miettes et se mit à manger. À chaque instant il regardait Sara, tout juste comme faisaient les moineaux, avec une expression si suppliante qu'elle en eut le cœur tout attendri.

Elle l'observait, sans faire le moindre mouvement. Il y avait une miette bien plus grosse que les autres, un vrai morceau de pain, qui faisait bien envie au petit animal : mais il fallait s'approcher tout près du tabouret, et maître Rat se sentait encore très intimidé.

« Il veut l'emporter pour sa famille, pensait Sara. Ne bougeons pas ; peut-être s'enhardira-t-il. »

Elle était si captivée qu'elle n'en respirait plus. Le rat, insensiblement, s'était rapproché, mangeant les moindres petits débris ; il s'arrêta, huma l'air de son museau pointu en regardant toujours Sara, puis avec la même rapidité que le moineau il fondit sur le morceau de pain, le saisit, et disparut comme un éclair dans une petite fente au ras de la muraille.

— J'étais bien sûre qu'il voulait porter ce morceau

à ses enfants, dit tout haut Sara. Je crois que je pourrai m'en faire un ami.

Environ huit jours après, un soir où Ermengarde avait pu se faufiler jusqu'à l'étage des mansardes, elle fut étonnée de voir que Sara ne répondait pas tout de suite au petit coup discret par lequel elle s'annonçait. Le silence était même si absolu, qu'Ermengarde crut que son amie dormait déjà. Mais à sa grande surprise, elle entendit Sara qui riait tout bas, et qui semblait parler affectueusement à quelqu'un.

— Tenez ! disait-elle. Prenez-le, et puis vite à la maison, Rodilard ! Allez vite retrouver votre femme !

Presque en même temps, Sara ouvrit sa porte, et trouva sur le seuil Ermengarde assez effrayée.

— À qui parlez-vous, Sara ? balbutia-t-elle.

Sara l'introduisit avec précaution, mais elle avait l'air de quelqu'un qui vient de passer un bon moment.

— Je vous le dirai, si vous me promettez de ne pas avoir peur et de ne pas crier, répondit-elle.

Ermengarde faillit pousser un cri sans plus tarder, mais elle parvint à se ressaisir.

Elle parcourut du regard la mansarde et ne vit personne. Et pourtant Sara avait sûrement parlé à quelqu'un. Une vague idée de fantômes lui traversa l'esprit.

— Est-ce quelque chose qui me fera peur ? demanda-t-elle en hésitant.

— Il y a des gens qui en ont peur, répondit Sara. Moi-même j'ai eu un peu peur la première fois, mais plus du tout maintenant.

— Ce n'est pas... un revenant ? dit Ermengarde dont les dents claquaient.

— Oh ! que non ! dit Sara avec un éclat de rire. C'est mon rat.

Ermengarde se précipita d'un seul bond sur le mauvais petit lit, en ramenant sa chemise sur ses pieds et en cachant ses bras sous son châle. Elle ne criait pas, mais elle suffoquait de terreur.

— Oh ! oh ! disait-elle d'une voix étranglée. Un rat ! un rat !!

— Je savais bien que vous auriez peur, reprit Sara. Mais il n'y a pas de quoi. Je suis en train de l'apprivoiser. Il commence à me connaître et vient quand je l'appelle. Avez-vous vraiment trop peur pour désirer le voir ?

Depuis sa première rencontre avec le rat, et grâce à de nombreux reliefs rapportés de la cuisine, cette bizarre amitié avait fait de grands progrès, et Sara en était peu à peu arrivée à oublier le véritable état civil de son compagnon.

Tout d'abord Ermengarde ne pensa qu'à se pelotonner sur le lit et à garder ses pieds soigneusement enfouis sous la couverture ; mais l'histoire

de la première rencontre avec Rodilard excita si bien sa curiosité qu'elle se pencha sur la barrière du lit pour mieux voir Sara agenouillée tout près de la petite fente dans le lambris.

— Il... il ne va pas sortir tout d'un coup et sauter sur le lit ? questionna-t-elle.

— Mais non, répliqua Sara. Il est aussi bien élevé que nous. C'est tout à fait comme une personne. Vous allez voir !

Elle se mit alors à siffler très doucement ; on ne pouvait l'entendre que dans le silence le plus complet. Elle était tellement absorbée par cette modulation qu'elle semblait jeter un charme ou prononcer une incantation. Enfin, répondant à l'appel, une petite tête aux yeux brillants et aux longues moustaches parut à l'entrée du trou. Sara tenait dans sa main quelques croûtes de pain qu'elle fit tomber, et Rodilard sortit tranquillement et s'en vint les grignoter. Puis apercevant un morceau plus gros que les autres, il le prit entre ses dents et l'emporta chez lui d'un air fort affairé.

— Vous voyez comme il est gentil, dit Sara ; il mange les petites miettes et porte les grosses à sa femme et à ses enfants. Et souvent je les entends qui poussent des cris de joie. Chacun a une manière de crier différente ; je puis très bien reconnaître si c'est le père, la mère ou les petits.

Ermengarde se mit à rire.

— Oh ! Sara ! dit-elle. Vous êtes drôle ! mais vous êtes bonne.

— Je sais bien que je suis drôle, répondit gaiement Sara. Et j'essaie d'être bonne.

Elle se frotta le front de sa petite main brune et ses yeux s'emplirent de tendresse.

— Papa me taquinait toujours, continua-t-elle, et j'aimais tant ça ! Il m'appelait : petite originale ; mais il était ravi de m'entendre inventer toutes sortes de choses... Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer et d'inventer... Je crois que je ne pourrais plus vivre...

Elle s'arrêta et lança un coup d'œil circulaire.

— ...Je ne pourrais plus vivre, surtout ici, acheva-t-elle à voix basse.

Comme toujours, Ermengarde était suspendue aux lèvres de Sara.

— Quand on vous écoute, dit-elle, il semble que tout ce que vous racontez est vrai. Vous parlez de Rodilard comme s'il était une vraie personne.

— Mais c'est bien une personne, répliqua Sara. Il a faim, il a peur, tout comme nous. Il a une famille, comme les hommes. Comment savons-nous s'il ne pense pas à toutes sortes de choses ? Ses yeux sont pleins d'intelligence. C'est pourquoi je lui ai donné un nom.

Elle s'était assise à terre dans son attitude favorite, les bras noués autour de ses genoux.

— De plus, reprit-elle, c'est un rat de la Bastille qui m'est envoyé pour que j'aie un ami. Il m'est bien facile de trouver du pain rassis jeté par la cuisinière, et c'est tout ce qu'il faut à Rodilard.

— Alors, nous sommes toujours à la Bastille ? dit vivement Ermengarde. Vous faites toujours semblant de vous croire à la Bastille ?

— Oui, répondit Sara. Quelquefois, je cherche à m'imaginer que c'est un autre lieu. Mais il est en somme plus facile de croire que c'est la Bastille, surtout quand il fait froid.

À ce moment, Ermengarde sauta à bas du lit, effrayée par un bruit qui venait de se faire entendre. On eût dit deux coups très nets frappés contre la muraille.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-elle.

Sara répondit d'un ton dramatique :

— C'est le prisonnier de la cellule voisine.

— Becky ! fit Ermengarde enchantée.

— Mais oui, dit Sara. Écoutez ! les deux coups voulaient dire : « Prisonnier, êtes-vous là ? »

À son tour, elle frappa trois coups contre le mur, en guise de réponse.

— Ceci, expliqua-t-elle, signifie : « Je suis là, et tout va bien. »

Quatre coups retentirent de l'autre côté de la cloison.

— Et ceci, reprit Sara, se traduit ainsi : « Alors,

compagnon de peine, dormons tranquilles ! Bonsoir ! »

Le visage d'Ermengarde rayonnait.

— Oh ! Sara ! dit-elle, c'est comme dans les histoires !

— Mais c'est réellement une histoire, repartit Sara. La vie de tout le monde est une histoire, la vôtre, la mienne, celle de miss Minchin...

Et, se rasseyant, elle continua de donner libre cours à son imagination, tant et si bien qu'Ermengarde oubliait qu'elle était en rupture de ban, et que Sara dut lui rappeler qu'il lui fallait en hâte quitter la Bastille et regagner à pas de loup la chambre si longtemps désertée.

X

LE « GENTLEMAN » DES INDES

IL ÉTAIT EN SOMME ASSEZ DANGEREUX pour Ermengarde et Lottie d'entreprendre des pèlerinages aux mansardes. Jamais elles n'étaient sûres de trouver Sara chez elle, et de ne pas rencontrer miss Amelia en train de faire quelque ronde silencieuse, alors que tout le monde était supposé dormir. Aussi leurs visites étaient-elles rares, et la vie de Sara vraiment triste. Elle se sentait encore plus seule au rez-de-chaussée que dans sa mansarde. Personne, en bas, ne lui adressait la parole, et quand elle trottait dans les rues, pauvre petite silhouette chargée de paquets ou de

paniers, quand elle luttait contre le vent qui lui arrachait son vieux chapeau, ou qu'elle sentait, les jours de pluie, l'eau envahir lentement ses chaussures trouées, elle se trouvait plus abandonnée encore au milieu de tous les passants qui la côtoyaient. Du temps qu'elle était la princesse Sara et qu'elle sortait en voiture avec Mariette, son joli visage si original, ses manteaux somptueux et ses élégants chapeaux avaient bien souvent attiré les regards des promeneurs. Une jolie petite fille, soigneusement parée, est tout naturellement un objet d'intérêt et d'admiration. Mais les petits pauvres mal vêtus passent inaperçus, et personne ne songe à leur sourire. Aussi ne regardait-on plus Sara, maintenant qu'elle parcourait en hâte les rues encombrées. Elle grandissait rapidement, et comme on ne lui avait laissé que les robes les plus défraîchies du brillant trousseau de jadis, elle se rendait compte qu'elle devait paraître bien étrange ainsi accoutrée. Miss Minchin avait disposé à sa guise de tous les beaux vêtements, et comptait bien que Sara porterait ceux qui lui avaient été laissés jusqu'à l'extrême limite de l'usure. Quelquefois, Sara s'arrêtait devant une devanture garnie de glaces, et riait presque tout haut à la vue de son image ; mais, d'autres fois, elle rougissait jusqu'aux cheveux, se mordait les lèvres et se détournait rapidement.

Le soir, quand elle passait devant des fenêtres bien éclairées, elle aimait à jeter un coup d'œil dans les maisons chaudes et confortables, et à inventer des histoires sur leurs habitants, qu'elle apercevait groupés auprès du feu ou assis autour des tables. Cela l'amusait beaucoup. Il y avait ainsi, dans le square où habitait miss Minchin, plusieurs familles dont elle s'était fait, par la seule imagination, de véritables amis. L'une d'elles lui plaisait particulièrement et elle l'avait surnommée « la Grande Famille », non point parce que ses membres avaient une taille particulièrement élevée, mais parce qu'ils étaient très nombreux. Il y avait, dans cette grande famille, huit enfants, un papa svelte et vigoureux, une maman fraîche et robuste, une grand'maman aux cheveux blancs et aux joues roses, et un grand nombre de domestiques. Tantôt on voyait les enfants sortir avec des nourrices bien vêtues, tantôt ils montaient en voiture avec leur maman ; tantôt le soir on les apercevait se précipitant au-devant de leur papa, se jetant sur lui pour l'embrasser, lui ôter son pardessus et dévaliser ses poches ; ou ils se pressaient tous aux fenêtres de la *nursery*, et se bousculaient gaiement pour regarder au dehors ; en un mot, ils paraissaient toujours agréablement occupés, ainsi qu'il sied à une grande famille. Sara les aimait beaucoup, et les avait tous baptisés de noms très romantiques tirés

de ses livres préférés : il y avait Ethelberte, Violette, Liliane, Rosalinde et Véronique, et les garçons n'étaient pas moins bien partagés avec Vivian, Guy et Hector. Et de temps à autre Sara, au lieu de dire « la Grande Famille », les appelait « les Montmorency ».

Un soir, il arriva quelque chose de bien amusant — quoique, à y réfléchir, il n'y eût point là matière à rire. Quelques-uns des Montmorency devaient aller à un bal d'enfants, et juste comme Sara passait devant leur porte, ils sortaient pour monter en voiture. Véronique et Rosalinde, en robes de tulle brodé, montèrent les premières, et Guy, qui avait cinq ans, les suivait. C'était un amour de petit garçon, avec des joues roses, des yeux bleus et une si jolie petite tête ronde toute bouclée que Sara en oublia le panier qu'elle portait, le manteau usé qui la recouvrait, et tout le reste, pour s'arrêter et admirer une minute ce ravissant enfant.

La fête de Noël était proche, et on avait raconté aux petits Montmorency beaucoup d'histoires d'enfants pauvres qui, n'ayant plus de mamans et de papas pour les gâter, n'avaient jamais de cadeaux et souffraient du froid et de la faim. Dans toutes ces histoires, il y avait toujours des petits garçons et des petites filles, heureux et choyés, qui rencontraient par hasard les pauvres enfants et se hâtaient de partager avec eux leur argent et

leurs gâteries ; parfois même ils les emmenaient dîner chez eux. Guy, cet après-midi-là, avait été ému jusqu'aux larmes par une histoire de ce genre, et, depuis, il brûlait d'envie de rencontrer un des malheureux enfants en question, pour lui donner un beau shilling tout neuf qu'il possédait ; il était bien sûr qu'avec un shilling si brillant le pauvre petit serait définitivement tiré de peine. Tandis qu'il suivait ses sœurs, la belle pièce d'argent était dans la poche de sa culotte de marin en miniature, et juste au moment où il arrivait à la voiture, il vit Sara avec sa pauvre robe et son vieux panier, qui, arrêtée sur le trottoir humide, le regardait avec une sorte d'avidité.

Guy pensa tout de suite qu'elle n'avait peut-être pas mangé depuis longtemps. Il était trop petit pour comprendre les regrets qui étreignaient le cœur de Sara à la pensée de la douce vie familiale de ce petit enfant, et de la joie qu'elle aurait eu à le prendre dans ses bras et l'embrasser de toutes ses forces. Il ne vit qu'une chose, c'est qu'elle était bien maigre, que ses yeux étaient tout creusés et qu'elle avait de vilains habits. Il mit aussitôt la main dans sa poche, saisit son shilling et s'approcha de Sara avec un gentil sourire.

— Tenez, pauvre petite fille, dit-il. Voilà mon shilling tout neuf. Il est pour vous !

Sara tressaillit et, pour la première fois, comprit

qu'elle ressemblait vraiment aux petits pauvres qui s'arrêtaient autrefois pour la regarder sortir de sa voiture. C'était elle qui, alors, distribuait des pièces de monnaie. Elle rougit et pâlit violemment et, pendant une seconde, crut qu'elle n'aurait pas le courage d'accepter le shilling de Guy.

— Oh ! non ! répondit-elle. Non, merci ! je ne puis pas le prendre, vraiment !

Sa voix ressemblait si peu à celle des petits mendiants ordinaires, et son attitude était si parfaitement celle d'une enfant bien élevée, que Véronique (qui s'appelait en réalité Janet) et Rosalinde (dont le vrai nom était Nora) se penchèrent pour écouter.

Mais Guy n'avait pas du tout envie de se laisser arrêter dans son élan généreux. Il poussa le shilling dans la main de Sara.

— Mais si, pauvre petite fille, il faut le prendre, dit-il avec énergie. Vous pourrez vous acheter à dîner, car il est bien entier !

Il y avait sur son honnête petit visage tant de candeur et de bonhomie, et il était si facile de voir qu'un refus le désolerait, que Sara comprit qu'il fallait accepter sous peine d'être cruelle. Elle mit donc littéralement sa fierté dans sa poche, car ses joues étaient en feu.

— Merci, dit-elle. Vous êtes un bon, un très bon et gentil petit garçon.

Et tandis qu'il montait joyeusement en voiture, elle s'éloigna en tâchant de sourire, quoique son cœur battît à grands coups et que ses yeux fussent tout embués de larmes. Elle savait bien qu'elle était pauvrement vêtue, mais jusqu'alors elle n'avait jamais pensé qu'on pût la prendre pour une mendiante.

Tandis que la voiture des Montmorency s'éloignait, une conversation très animée avait lieu entre ses trois jeunes occupants.

— Oh ! Donald (c'était le vrai nom de Guy), pourquoi avez-vous offert votre shilling à cette petite fille ? disait Janet d'un ton de reproche. Je suis sûre que ce n'est pas une pauvresse !

— En tout cas, elle n'en a ni l'air, ni les manières, s'écria Nora.

— Et puis, elle ne demandait rien, continua Janet. J'avais peur qu'elle se fâchât. Vous comprenez, Donald, cela ne fait pas plaisir aux gens qui ne le sont pas d'être pris pour des mendiants.

— Elle n'a pas été fâchée, rétorqua Donald, un peu troublé, mais non convaincu. Elle a ri, et elle a dit que j'étais un très bon et gentil petit garçon. Et c'est bien vrai ! conclut-il avec vigueur. J'ai donné mon shilling tout neuf, tout entier.

Janet et Nora échangèrent un regard.

— Ce n'est pas ainsi qu'une vraie mendiante

aurait parlé, affirma Janet. Elle aurait dit : « Merci beaucoup, mon bon monsieur... » et elle aurait peut-être fait une petite révérence.

Sans que Sara pût s'en douter, les membres de la Grande Famille, à partir de ce jour, commencèrent à lui porter autant d'intérêt qu'elle-même leur en portait. Les rideaux des fenêtres se soulevaient à son passage, et le soir, autour du feu, on discutait beaucoup à son sujet.

— Elle sert de petite bonne à l'Institution de miss Minchin, disait Janet. Elle doit être orpheline, personne n'a l'air de s'occuper d'elle. Mais elle a beau avoir des vêtements troués, ce n'est pas une mendiante.

En foi de quoi, Sara fut surnommée par les enfants « la-petite-fille-qui-n'est-pas-une-mendiante », nom véritablement un peu long et que les plus petits écorchaient parfois d'une manière baroque.

Sara parvint à percer un trou au milieu de son shilling ; elle y passa un morceau d'étroit ruban et le porta ainsi suspendu à son cou. Son affection pour la Grande Famille grandit après ce petit incident, comme du reste elle grandissait pour tout ce qu'elle pouvait aimer un peu. Elle s'attachait de plus en plus à Becky, et elle attendait avec impatience les deux matinées par semaine où elle donnait aux plus jeunes élèves leur leçon de français.

Les petites l'aimaient beaucoup, et c'était parmi elles à qui se tiendrait le plus près de Sara et glisserait sa main dans la sienne. Cela réchauffait le cœur de la pauvre Sara, de les sentir ainsi tout contre elle. Elle avait si bien apprivoisé les moineaux que quand elle montait sur sa table et passait la tête par le vasistas en sifflant tout doucement, elle entendait aussitôt un bruit d'ailes, une rumeur de pépiements, et toute une bande de petits ébouriffés se précipitaient sur le toit, pour venir causer avec elle et faire honneur aux miettes qu'elle leur jetait. Quant à Rodilard, il avait une telle confiance en elle que, de temps en temps, il amenait sa femme et aussi un ou deux de ses enfants. Sara parlait avec lui ; on eût juré qu'il la comprenait.

Sara éprouvait maintenant un sentiment un peu complexe pour Emily, qui, insensible à toutes ces vicissitudes, fixait toujours du même œil placide indifférent les êtres et les choses. Ce sentiment était né dans une heure de grand désespoir. Elle aurait bien voulu croire, ou tout au moins faire semblant de croire, qu'Emily la comprenait et partageait ses peines. Il lui en coûtait de s'avouer que son unique compagne ne sentait ni n'entendait rien. De temps à autre, Sara posait la poupée sur une chaise bancale, s'asseyait en face d'elle sur le vieux tabouret, et imaginait tant et tant de choses que peu à peu sa physionomie exprimait une sorte

d'épouvante, surtout quand, à la nuit tombante, le silence n'était plus troublé que par les petits cris et les galops inattendus de la famille Rodilard. Sara voulait se persuader qu'Emily était une espèce de sorcière bienfaisante qui veillait sur elle. Parfois, alors que son imagination était particulièrement surexcitée, elle parlait à la poupée avec la presque certitude que celle-ci allait lui répondre : mais Emily restait toujours impassible.

— Après tout, disait Sara pour se consoler, moi-même je ne réponds pas souvent quand on me parle. Quand les gens disent des sottises, il n'y a rien de mieux que de ne pas répondre un mot, et de les regarder tout en faisant ses réflexions. C'est un bon système, qui exaspère miss Minchin et qui effraie un peu miss Amelia et toutes les grandes. Lorsqu'on ne se met pas en colère, tout le monde comprend qu'on est le plus fort, puisqu'on arrive à se contenir, tandis que les autres n'y parviennent pas et disent des choses stupides qu'ils regrettent ensuite. La fureur est une grande force ; mais le sentiment qui vous aide à la maîtriser est encore plus fort. Rien ne vaut mieux que de ne pas répondre à ses ennemis. Je ne leur réponds presque jamais. Peut-être Emily va-t-elle encore plus loin : elle ne répond même pas à ses amis. Elle garde tout dans son cœur.

Mais ces arguments, malgré toute la bonne

volonté de Sara, ne la satisfaisaient qu'à demi. Quand, après une longue journée de travail passée tout entière à courir par la pluie et le froid, elle rentrait trempée, affamée, le corps transi et les jambes harassées ; quand elle n'avait eu pour remerciements que de mauvaises paroles et de méchants regards ; quand la cuisinière avait été grossière, et miss Minchin exécrable, et que les élèves riaient tout bas à la vue de la robe trop courte et des vieux souliers, alors le cœur meurtri et désolé de Sara refusait de se laisser consoler devant le visage impassible d'Emily.

Un soir, particulièrement, le regard de la poupée lui parut si inexpressif, et la journée avait été si dure, que Sara perdit tout contrôle sur elle-même. Elle n'avait personne au monde, personne ! Elle s'assit en face d'Emily.

— J'en mourrai, c'est sûr ! s'écria-t-elle.

Les grands yeux d'Emily fixaient vaguement la muraille.

— Je ne peux plus supporter cette vie, dit la pauvre enfant toute tremblante. J'ai froid, je suis mouillée, je meurs de faim. J'ai marché sans arrêt aujourd'hui, et on n'a fait que me gronder du matin au soir. Et parce que je n'avais pas pu trouver ce que la cuisinière demandait, on m'a privée de dîner. Dans la rue, des gens riaient parce que mes vieux souliers m'ont fait glisser et

tomber. Je suis couverte de boue, maintenant. Et on riait !! M'entendez-vous ?

Elle regardait toujours les yeux de verre et le visage de porcelaine, et soudain une sorte de désespoir sauvage s'empara d'elle. D'un coup sec de sa petite main, elle balaya Emily ; Emily tomba par terre, et Sara, qui ne pleurait jamais, éclata en sanglots tumultueux.

— Vous n'êtes rien, rien qu'une poupée, criait-elle nerveusement. Vous êtes bourrée de son, vous n'avez point de cœur, vous ne sentez rien ! Vous n'êtes qu'une poupée !

Emily étalée par terre, les jambes repliées sous la tête, avait le bout de son nez tout aplati ; mais elle restait calme et imperturbable. Sara enfouit sa tête dans ses bras. Dans la muraille on entendait les rats se poursuivre en criant : Rodilard, sans aucun doute, administrait une correction à quelqu'un de ses enfants.

Peu à peu, les larmes de Sara s'apaisèrent. C'était si peu son habitude de s'abandonner ainsi, qu'elle-même en était toute surprise. Bientôt elle releva la tête et jeta un coup d'œil sur Emily, qui semblait la regarder en dessous, et vraiment, sembla-t-il à Sara, avec une sorte de sympathie dans ses yeux bleu faïence. Sara, prise de remords, ramassa la poupée. Et même un tout petit sourire lui vint aux lèvres.

— Vous ne pouvez pas vous changer, murmura-t-elle avec un soupir de résignation ; pas plus que Lavinia et Jessie ne peuvent changer leur sotte cervelle. Nous ne sommes pas tous pareils !

Et après avoir embrassé la poupée et lui avoir remis ses vêtements en ordre, elle la reposa sur la chaise.

Elle souhaitait vivement que la maison vide, voisine de la pension, trouvât des locataires. La fenêtre de la mansarde de cette maison était toute proche de la sienne, et il semblait à Sara que ce serait un vrai réconfort que de voir un jour cette fenêtre s'ouvrir et une tête apparaître dans l'étroite embrasure.

« Si c'était une bonne figure souriante, pensait-elle, je pourrais dire : « Bonjour !... » et toutes sortes de choses agréables s'ensuivraient peut-être... Mais il est probable que seuls des domestiques seraient logés là. »

Un matin où, après avoir couru chez le boucher, le boulanger, l'épicier et quelques autres, elle rentrait aussi vite que possible, elle vit à sa grande joie que, pendant son assez longue absence, une voiture de déménagement s'était arrêtée devant l'immeuble en question. Les grandes portes étaient ouvertes à deux battants et des hommes, les manches relevées, allaient et venaient, chargés de meubles et de pesants colis.

— C'est fait ! se dit-elle. La maison est louée ! Oh ! j'espère que je verrai bientôt un visage souriant à la mansarde voisine !

Elle avait presque envie de se joindre au groupe de flâneurs qui s'étaient arrêtés pour regarder les déménageurs. Il lui semblait que si elle pouvait jeter un coup d'œil sur le mobilier, elle se ferait plus facilement une idée des nouveaux locataires.

« Les tables et les chaises de miss Minchin lui ressemblent, pensait-elle. Cela m'a sauté aux yeux dès mon arrivée, et j'étais pourtant bien petite ! Je l'ai dit à papa, il a ri, mais il a été de mon avis. Je suis sûre que la Grande Famille a de bons fauteuils confortables, des divans moelleux, et je vois bien que leur papier de tenture à fleurs roses s'accorde merveilleusement à leur caractère si gai. Tout ce qui est dans leur maison est plaisant et agréable comme eux. »

Un peu plus tard, le même jour, il lui fallut retourner chercher du persil, et quand elle sortit de l'escalier du sous-sol elle eut un battement de cœur. Des meubles avaient été déposés à même le trottoir, entre autres une table en bois de teck merveilleusement sculptée, avec des chaises assorties, et un paravent recouvert d'une riche broderie orientale. Cette vue fit presque défaillir Sara : n'y avait-il pas des meubles identiques dans le *bungalow* paternel ? et parmi les objets dont miss

Minchin s'était emparée se trouvait justement un secrétaire en bois de teck donné à Sara par son père.

— Ce sont de beaux meubles, se dit-elle, des meubles somptueux. Ils doivent appartenir à une famille riche, riche et distinguée.

Les voitures de déménagement se succédèrent sans interruption toute la journée, et Sara eut plusieurs fois l'occasion d'en apercevoir le contenu. Elle put ainsi se convaincre qu'elle ne se trompait pas en supposant que ses nouveaux voisins avaient une grande fortune. Tout le mobilier était superbe, et la plupart de ces meubles étaient originaires de l'Orient. Sara vit sortir des voitures des tapis épais, des tentures précieuses, des livres innombrables, et enfin un magnifique Bouddha se dressant dans une niche d'une beauté incomparable.

— Sûrement, observa Sara, un membre de cette famille a vécu aux Indes. Ils aiment les belles choses de là-bas. Je suis bien contente ! il me semblera que ce sont des amis, même si je ne vois jamais personne au vasistas.

Sara fut encore plus contente, le soir, à l'heure où elle recevait le lait (car il n'y avait pas une seule corvée qui lui fût épargnée). Le robuste papa de la Grande Famille traversa le square, et monta le perron de la maison nouvellement ouverte avec l'aisance de quelqu'un qui est chez lui et qui escaladera souvent ces marches à l'avenir. Il fit une

assez longue visite, au cours de laquelle il vint plusieurs fois donner des ordres aux déménageurs. Certainement, il devait être un ami intime des nouveaux occupants.

— S'il y a des enfants, calcula Sara, ceux de la Grande Famille viendront jouer avec eux, et qui sait s'ils ne grimperont pas à la mansarde pour s'amuser ?

Ce soir-là, Becky, sa tâche achevée, vint voir sa compagne d'infortune et lui apprendre les nouvelles.

— C'est un monsieur « nindou » qui va habiter à côté, miss Sara, dit-elle. J'sais pas s'il est noir ou jaune, mais il est vraiment « nindou », très riche, malade ; et le papa de la Grande Famille, il est son homme d'affaires. Il a eu toutes sortes de grands ennuis, c'est pour ça qu'il est malade et triste. Oh ! miss, il adore des idoles. C'est sûrement un païen : j'ai vu un bon dieu en bois doré qu'on entrait dans la maison. Faudrait que quelqu'un aille lui porter un livre de prières !

Sara ne put pas s'empêcher de rire.

— Becky, expliqua-t-elle, le monsieur d'à côté n'adore sûrement pas cette statue ; beaucoup de gens en ont de pareilles parce que ce sont des objets d'art. Mon papa en avait une magnifique, et je vous assure qu'il ne l'adorait pas.

Mais Becky semblait préférer croire que leur nouveau voisin était « un païen » ; c'était bien

plus palpitant que s'il allait prosaïquement à l'église voisine comme tout le monde. Elle resta longtemps, ce soir-là, à imaginer ce que seraient ce fameux voisin, sa femme s'il en avait une, et ses enfants s'il en existait. Sara comprit qu'au fond d'elle-même Becky souhaitait les voir tous d'un beau noir, coiffés de turbans, et surtout ! païens à l'unanimité.

— J'ai jamais habité proche des païens, miss, avoua-t-elle ; alors j'aimerais savoir comment ils vivent.

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que sa curiosité fût satisfaite ; on apprit alors que le nouveau locataire n'avait ni femme, ni enfants, ni famille, qu'il était fort malade, et qu'un mystérieux chagrin semblait l'accabler.

Un jour, une voiture s'arrêta devant chez lui : le père de la Grande Famille en descendit, suivi d'une infirmière en uniforme. Deux valets de pied s'avancèrent, et l'on vit sortir de la voiture, soutenu par eux, un homme au teint jaune, aux yeux hagards, et dont le corps, d'une maigreur squelettique, disparaissait sous les fourrures. Les domestiques le portèrent presque dans la maison, où le chef de la Grande Famille le suivit, d'un air anxieux. Peu après, la voiture du docteur arriva, et le docteur à son tour pénétra dans la maison.

— Sara, il y a un monsieur tout jaune qui habite

à côté, murmura Lottie pendant la leçon de français. Croyez-vous que ce soit un Chinois ? Dans ma géographie, on dit que les Chinois ont la peau jaune.

— Non, ce n'est pas un Chinois, répondit brièvement Sara. C'est un monsieur qui est très malade. Allons, Lottie, revenons à votre thème. Comment dit-on : Non, monsieur, je n'ai pas le canif de mon frère ?

C'est ainsi que le « gentleman » des Indes apparut sur l'horizon de Sara.

XI

RAM DASS

QUOIQU'IL FÛT BIEN SOMBRE ET BIEN morne, le square où était l'Institution Minchin avait parfois de beaux couchers de soleil. On ne les voyait que partiellement, entre les cheminées et au-dessus des toits. De la cuisine, on n'en voyait rien, si ce n'est une lueur dorée ou rose qui réchauffait les murs pendant quelques secondes, ou un reflet aveuglant sur les vitres de quelque fenêtre. Cependant, il y avait dans la pension un endroit, un seul, d'où l'on voyait à son aise toute la gloire du couchant, les gros nuages rouge et or dans l'ouest, les longues nuées pourpres bordées

d'argent, et les tout petits nuages qui, par les temps de bourrasque, semblaient un troupeau de pigeons roses traversant l'azur à tire-d'aile. Cet endroit d'où l'on pouvait contempler toutes ces merveilles et respirer un air plus frais n'était autre que le vasistas de la mansarde. Lorsque le square commençait à s'empourprer, et que ses arbres et ses grillages noirs de suie se transformaient comme par enchantement, Sara savait que la féerie céleste se préparait ; et s'il lui était possible de quitter la cuisine à ce moment-là, elle montait en courant les étages, grimpait sur la vieille table et, se penchant autant qu'elle le pouvait par le vasistas, elle aspirait une ample bouffée d'air et regardait autour d'elle. Le ciel et tout le paysage des toits semblaient vraiment lui appartenir ; la plupart des autres fenêtres étaient closes, et si quelques-unes étaient à demi ouvertes pour laisser entrer l'air, on n'y voyait jamais personne. Et Sara restait là, admirant tantôt la belle voûte azurée qui paraissait si proche, tantôt toute la magie du couchant, les nuages qui s'emmêlaient, se dissolvaient et passaient du pourpre au rose, du mauve au gris-tourterelle, ou bien qui formaient des chaînes de montagnes séparées par des lacs de turquoise, de jade ou d'ambre, des promontoires sombres s'avançant dans des mers lumineuses, et des ponts lancés vers des rivages magiques. Il semblait à Sara que,

pour un peu, elle aurait pu atteindre ces régions enchantées et s'y promener jusqu'au moment où elle aurait été entraînée dans la fuite des nuées... Jamais elle n'avait rien vu d'aussi beau que ce qu'elle contemplait de sa mansarde, tandis que les moineaux sautillaient tout près d'elle sur les ardoises ; et elle était certaine qu'à ces moments-là les moineaux eux-mêmes, subjugués par la splendeur du spectacle, mettaient plus de douceur dans leurs piaillements.

Il y eut un de ces beaux couchers de soleil quelques jours après que le « gentleman » des Indes eut pris possession de son nouveau logis ; et comme il se trouvait que par une heureuse chance tout le travail était fait et que personne ne l'avait chargée d'une course ou d'une corvée quelconque, Sara put s'évader plus tôt que de coutume et remonter chez elle.

Elle grimpa sur la table et se mit à la fenêtre. C'était merveilleux. Une véritable marée montante d'or en fusion apparaissait au couchant ; et les petites silhouettes des moineaux se découpaient toutes noires sur un ciel de topaze liquide.

— C'est le plus beau des crépuscules, se murmurait Sara ; c'est si beau que j'ai presque peur, comme si quelque chose d'extraordinaire allait arriver... Je me sens toujours un peu effrayée... quand le ciel est d'une telle splendeur.

Elle tourna la tête brusquement : il lui semblait

avoir entendu un bruit tout près d'elle, un bruit étrange, une sorte de petit cri aigu et tremblotant. Cela paraissait venir du vasistas voisin. Sara vit alors qu'elle n'était plus seule pour admirer le ciel. Une tête et des épaules émergeaient de la mansarde en question, mais elles n'appartenaient ni à une autre petite fille, ni à une servante, et Sara, le cœur battant, reconnut le teint basané, les yeux brillants et le turban d'une blancheur immaculée des indigènes de l'Hindoustan ; « un *lascar* [1] », se dit-elle tout de suite. Le cri qui avait attiré son attention avait été poussé par un petit singe que l'Hindou tenait avec beaucoup de soin entre ses bras, et qui se serrait câlinement contre lui.

L'Hindou, lui aussi, regarda Sara, et elle eut l'impression que ses yeux étaient tristes et que son pays natal devait lui manquer cruellement. Il avait soif de lumière et de chaleur, et c'est pourquoi il était venu comme elle jouir du soleil qu'il voyait si rarement dans la brumeuse Angleterre. Elle le regarda une minute, puis elle lui sourit : elle savait par expérience combien un sourire, même s'il vient d'un inconnu, peut être réconfortant.

Le sourire de Sara le fut incontestablement pour l'Hindou. Son visage s'illumina et, à son tour, il répondit par un si beau sourire que toutes ses dents

[1] Matelot indigène.

blanches éclairèrent sa figure sombre d'un véritable rayonnement. Les yeux si pleins de sympathie de Sara réchauffaient toujours ceux qui se sentaient las et tristes.

Ce fut sans doute à ce moment que l'Hindou,

sans s'en douter, lâcha le singe. Celui-ci, malicieux comme tous les gens de son espèce, et probablement excité par la vue de la petite fille, échappa à son maître, bondit sur le toit qu'il traversa en courant, et sauta sur l'épaule de Sara, puis de là dans la mansarde. Un éclat de rire de Sara accueillit ce

haut fait ; mais il fallait rendre le fugitif à son maître ; et comment y parvenir ? Le singe se laisserait-il prendre par Sara, ou chercherait-il à s'enfuir, au risque de se perdre dans le dédale des toits ? Voilà qui serait fâcheux ! L'animal appartenait sans doute au gentleman des Indes, qui devait en raffoler.

Elle se tourna vers le *lascar*, ravie à la pensée qu'elle se rappelait encore le dialecte hindou appris chez son père. Elle pourrait se faire comprendre.

— Croyez-vous qu'il se laissera attraper ? demanda-t-elle.

Une expression de stupeur et de ravissement se peignit sur la face basanée : il semblait au pauvre homme que ses dieux en personne intervenaient, et que la douce petite voix venait directement du ciel. Sara comprit sur-le-champ qu'il avait déjà fréquenté des Européens. Il se répandit en remerciements respectueux : il était l'humble serviteur de la jeune maîtresse ; le singe était bien gentil et ne mordait jamais, mais il se laissait difficilement approcher. Il sautait d'un endroit à l'autre, plus vite que l'éclair. Il était très désobéissant. Ram Dass le connaissait comme si c'était son enfant, et Ram Dass se faisait quelquefois obéir, mais pas toujours. Si la jeune maîtresse voulait bien le permettre, Ram Dass traverserait le toit, entrerait par la fenêtre, et reprendrait l'effrontée petite bête... Mais c'était

bien de l'audace de sa part, et peut-être que la jeune maîtresse refuserait.

Mais Sara consentit aussitôt.

— Dépêchez-vous, lui dit-elle ; le singe saute de tous côtés comme s'il avait peur.

Ram Dass, avec l'habileté d'un chat, eut vite fait de passer d'une fenêtre à l'autre. Il se glissa par le vasistas et tomba sur ses pieds sans faire aucun bruit ; il fit alors un grand salut à Sara, puis ayant par précaution refermé le vasistas, il se mit à la poursuite du fugitif. Ce ne fut pas très long. Le singe, qui paraissait s'amuser beaucoup, ne tarda pas à sauter sur l'épaule de Ram Dass ; là il s'assit en caquetant, et passa son drôle de petit bras maigre au cou de son gardien.

Ram Dass remercia respectueusement Sara. Elle avait bien compris que, d'un seul coup d'œil, il avait noté l'aspect misérable de la chambre, mais il faisait semblant de n'avoir rien vu et continuait à lui parler comme il eût fait à la fille d'un rajah. Les quelques minutes dont il prolongea sa visite après la capture du singe furent consacrées à exprimer encore à Sara sa gratitude et son dévouement. Ce petit coquin, disait-il en caressant le singe, n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air, et le maître, qui était malade, s'en amusait quelquefois. Il aurait été navré d'apprendre que son favori était perdu. Puis Ram Dass fit encore un

salut, et s'en fut par la fenêtre et le toit avec autant de souplesse que le singe lui-même.

Quand il fut parti, Sara, debout au milieu de sa mansarde, rêva quelque temps. La vue du costume de l'Hindou, ses manières si respectueuses, tout cela réveillait en elle de chers et douloureux souvenirs. Qu'il était donc étrange de penser qu'elle-même, Sara, le souffre-douleur que la cuisinière accablait de paroles grossières une heure plus tôt, était, il y avait quelques années à peine, entourée de serviteurs semblables à Ram Dass, qui la saluaient quand elle passait et dont les fronts s'inclinaient presque jusqu'à terre quand elle leur parlait. C'était vraiment là un rêve, un rêve bien fini et qui ne recommencerait jamais... Comment donc un changement pourrait-il se produire dans sa vie actuelle ? Elle devinait parfaitement l'avenir que lui préparait miss Minchin. Tant qu'elle ne serait pas assez âgée pour pouvoir vraiment être un professeur, on l'emploierait comme une sorte de servante, et en même temps on exigerait d'elle qu'elle n'oubliât rien de ce qu'elle avait appris, et que par une sorte de miracle elle augmentât encore ses connaissances. Elle passait la plus grande partie de ses soirées à étudier et de loin en loin on lui faisait passer une sorte de petit examen qui, s'il n'avait pas été satisfaisant, lui aurait valu d'être sévèrement admonestée. Au fond, miss Minchin savait fort bien que Sara

avait un tel désir de s'instruire qu'il était inutile de lui donner des maîtres : les livres suffisaient, on était sûr qu'elle s'en assimilerait tout le contenu, et que dans quelques années à peine elle pourrait commencer à enseigner. Et alors on lui donnerait à faire en classe toutes les corvées, comme on les lui donnait actuellement du haut en bas de la maison ; on lui fournirait des vêtements un peu plus convenables, mais Sara savait qu'ils seraient toujours laids et qu'elle aurait toujours l'air d'une servante. Voilà tout ce que lui vaudraient les années futures, et Sara y songeait, debout et silencieuse au milieu de son grenier.

Puis une pensée lui vint, qui amena un peu de couleur à ses joues et de lumière dans ses yeux. Son petit corps mince se raidit, et elle releva la tête.

— Quoi qu'il arrive, dit-elle, il y a quelque chose qui ne changera jamais. Je suis en loques et en haillons, mais dans mon âme et dans mon cœur je suis toujours une princesse. Je n'aurais pas grand mérite à agir en princesse, si j'étais vêtue de drap d'or ; j'en ai beaucoup plus telle que je suis maintenant. Voilà par exemple Marie-Antoinette : quand elle était en prison, avec une pauvre robe noire rapiécée et des cheveux tout blancs, et qu'on l'insultait en l'appelant veuve Capet, elle était encore plus une reine que lorsqu'elle était si heureuse et si gaie au milieu de sa cour. C'est ainsi que je la

préfère. Les foules hurlantes ne lui faisaient pas peur ; elle était plus forte que tous ces gens-là, même quand ils lui ont coupé la tête.

Cette pensée n'était pas nouvelle pour Sara, et l'avait consolée déjà bien des fois ; ces jours-là, l'enfant allait et venait dans la maison avec un air mystérieux que miss Minchin ne pouvait s'expliquer et qui l'exaspérait, car elle avait l'impression que Sara vivait intérieurement d'une vie qui l'élevait au-dessus de tout son entourage. On eût dit alors qu'elle n'entendait pas les mauvaises paroles qu'on lui adressait, ou tout au moins que ces paroles ne la touchaient pas. Parfois, au beau milieu d'une semonce dure et blessante, miss Minchin sentait se fixer sur elle ce regard qui n'était plus celui d'une enfant et qui semblait illuminé comme par un fier sourire. Elle ne savait pas qu'à ces moments-là Sara se disait :

— Vous ignorez que vous insultez une princesse, et que si je voulais, je vous enverrais à l'échafaud d'un simple geste de ma main, mais je vous épargne, uniquement parce que je suis une princesse, et que vous, vous n'êtes qu'une pauvre créature stupide, vulgaire et méchante, incapable d'agir autrement.

Cette double existence imaginaire était pour Sara non seulement une distraction, mais aussi un véritable réconfort, et même un préservatif moral, car tandis que son esprit était ainsi occupé, la bassesse

et la méchanceté de son entourage n'avaient aucune influence sur elle.

— Une princesse est toujours polie, se répétait-elle.

Et quand les bonnes, se réglant sur miss Minchin, lui donnaient insolemment des ordres, elle levait la tête et leur répondait avec une courtoisie singulière, si bien qu'elles en oubliaient leurs méchants discours et s'arrêtaient pour la regarder.

— Elle vous a des airs et des manières comme si elle arrivait de Buckingham Palace [1], cette mioche, disait parfois la cuisinière en riant tout bas. Je la bouscule souvent, mais je dois reconnaître qu'elle reste toujours polie : « S'il vous plaît... Voulez-vous être assez bonne... Je vous demande pardon... Puis-je vous déranger ?... » Et en veux-tu, en voilà, des belles phrases ! elle les envoie à la volée dans la cuisine comme si ça ne coûtait rien !

Le lendemain du jour où elle avait fait connaissance avec Ram Dass, Sara était dans la classe avec ses petites élèves. La leçon était terminée, et elle réunissait les livres d'exercices français tout en pensant aux travaux variés qu'avaient dû exécuter des personnages de sang royal cachés sous un déguisement ; Alfred le Grand, entre autres, qui avait laissé brûler les galettes et avait reçu un beau soufflet de la femme du bouvier. Quelle frayeur cette

[1] Palais royal à Londres.

femme avait dû éprouver quand elle avait appris qui elle avait souffleté ! Et miss Minchin, que penserait-elle, si elle découvrait que Sara, dont les pieds passaient presque à travers ses chaussures, était une princesse, une vraie ?... Les yeux de Sara, à cette idée, brillaient de ce feu étrange qui exaspérait miss Minchin. C'en était trop ; miss Minchin ne put plus se contenir, et comme elle était tout près de Sara, elle fit sans le savoir le même geste que la femme du bouvier, et la gifla. Sara tressaillit ; le coup l'avait tirée de son rêve et, pendant une seconde, son cœur cessa de battre. Et puis, involontairement, elle éclata d'un petit rire bref.

— De quoi riez-vous, impertinente ? s'écria miss Minchin.

Il fallut à Sara un moment pour se ressaisir et se rappeler qu'elle était une princesse. Ses joues étaient écarlates, elle sentait comme une brûlure à l'endroit où elle avait été frappée.

— Je réfléchissais, répondit-elle.

— Demandez-moi pardon immédiatement, dit miss Minchin.

Sara eut une seconde d'hésitation.

— Je vous demanderai pardon d'avoir ri parce que c'était peut-être impoli, répliqua-t-elle, mais je ne m'excuserai pas de réfléchir.

— Comment osez-vous réfléchir ? interrogea miss Minchin. À quoi réfléchissiez-vous ?

Jessie étouffa un éclat de rire et donna un coup de coude à Lavinia. Toutes les élèves avaient levé la tête ; elles s'amusaient beaucoup quand miss Minchin s'en prenait à Sara, car Sara n'avait jamais l'air d'avoir peur, et ses ripostes étaient toujours extraordinaires. Et Dieu sait que ce jour-là elle ne paraissait point effrayée, quoique ses joues fussent cramoisies et ses yeux étincelants.

— Je pensais, répondit Sara très poliment, à ce qui arriverait si j'étais une princesse et que vous m'eussiez giflée. Je pensais aussi que si j'en étais une, je pourrais dire ou faire n'importe quoi, et que vous n'oseriez pas lever contre moi le bout de votre doigt. Et j'imaginais quelle surprise et quelle frayeur serait la vôtre si vous découvriez tout d'un coup...

Elle vivait si complètement son rêve qu'elle parlait avec une conviction qui impressionnait miss Minchin elle-même. Cette femme à l'intelligence étroite finissait par se demander si cette candide audace ne cachait pas quelque pouvoir mystérieux.

— Quoi ? s'écria-t-elle. Si je découvrais quoi ?

— Que je suis vraiment une princesse, dit Sara avec calme, et que je peux faire tout ce que je veux.

Les cinquante paires d'yeux braqués sur cette scène s'élargirent démesurément. Lavinia se pencha en avant pour ne rien perdre.

— Remontez dans votre chambre à l'instant, dit

miss Minchin, presque aphone. Quittez la classe ! Allons, mesdemoiselles, à vos leçons !

Sara fit une courte révérence.

— Excusez-moi d'avoir ri si c'était malhonnête, dit-elle.

Puis elle sortit, laissant miss Minchin se débattre contre une impuissante fureur, et les élèves chuchoter derrière leurs cahiers.

— L'avez-vous vue? Avez-vous vu cette physionomie extraordinaire? s'écria Jessie, incapable de se taire plus longtemps. Eh bien ! moi je ne serais pas du tout surprise qu'elle fût vraiment un personnage d'importance. Et imaginez un peu, si c'était vrai !...

XII

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR

QUAND ON HABITE UNE MAISON ENcadrée par deux autres maisons, il est amusant de chercher à deviner ce que font et disent les voisins, qui sont là tout proches, de l'autre côté du mur de la pièce où l'on se tient. Sara aimait beaucoup ce divertissement, et se demandait souvent ce que lui cachait le mur qui séparait la pension Minchin de la maison du « gentleman » des Indes. Elle savait que la salle d'étude touchait la bibliothèque de ce mystérieux voisin, et parfois elle souhaitait que le mur fût bien épais, afin que le tapage que l'on faisait

après les heures de classe ne lui parût pas trop pénible.

— Il m'intéresse de plus en plus, disait-elle à Ermengarde. Cela m'ennuierait que notre bruit le fatiguât. J'ai décidé qu'il serait mon ami : ce n'est pas impossible, puisque nous ne nous parlons jamais ! Je le regarde, je pense à lui, je le plains, et ainsi on devient presque comme des parents. Je vous assure que je suis très inquiète quand je vois le docteur venir deux fois par jour.

— Je n'ai pas beaucoup de parents, dit Ermengarde d'un air pensif, et j'en suis bien contente, car ceux que j'ai ne me plaisent guère. Mes deux tantes ne savent que me dire : « Mon Dieu ! Ermengarde, que vous devenez donc grosse ! Vous mangez beaucoup trop de sucreries. » Et quant à mon oncle, il passe son temps à me demander : « Quelle est la date de l'avènement d'Édouard III ?... » ou bien : « Qui donc est mort d'une undigestion de lamproies ? »

Sara se mit à rire.

— Les gens avec qui on ne parle jamais ne peuvent pas vous poser de questions pareilles, répondit-elle. Et je suis bien sûre que le « gentleman » des Indes, même s'il vous connaissait intimement, ne vous demanderait rien de semblable. Moi, je l'aime beaucoup.

Elle s'était attachée aux membres de la Grande

Famille parce qu'ils paraissaient très heureux ; mais ce qui l'attirait vers le « gentleman » des Indes, c'était son air triste et souffrant. On voyait qu'il n'était pas encore bien remis d'une très grave maladie. À la cuisine — où naturellement les servantes arrivaient, par des moyens cachés, à tout savoir — on discutait beaucoup à son sujet. Il n'était pas Hindou, mais Anglais, et avait beaucoup vécu aux Indes. Il avait eu de si grands revers de fortune qu'il avait cru être ruiné et déshonoré à jamais. La secousse avait été si forte, qu'il avait failli mourir d'une fièvre cérébrale ; et depuis il n'arrivait pas à reprendre le dessus, quoique la roue capricieuse du Destin eût fait volte-face, et que sa fortune lui fût revenue intacte. C'était à propos de mines qu'il avait eu tant de soucis.

— Paraît que c'étaient des mines de diamants, racontait la cuisinière. C'est pas toujours sûr, les mines, surtout celles de diamants (et elle lançait un regard de côté à Sara) : nous en savons quelque chose, ici !

« Il a souffert comme mon papa, pensait Sara ; il a été malade comme mon papa, mais il n'est pas mort. »

Tout ceci ne faisait que l'intéresser davantage au voisin. Quand elle allait faire des courses à la nuit tombante, elle était tout heureuse, car, se disait-elle, les rideaux ne seront peut-être pas encore tirés, et

je pourrai jeter un coup d'œil et voir mon ami... Quand le square était complètement désert, elle s'arrêtait devant la maison et, appuyée contre les grilles, elle lui disait tout bas bonsoir.

— Peut-être, imaginait-elle, puisqu'il ne peut pas m'entendre, pourra-t-il tout au moins sentir que je pense à lui. Peut-être les pensées affectueuses traversent-elles les murs, les portes et les fenêtres. Peut-être, ami des Indes, vous sentirez-vous un peu réconforté sans savoir pourquoi tandis que je suis là, dans le froid, à vous souhaiter bonne nuit et meilleure santé. J'ai tant de peine pour vous ! (Et sa voix contenue était douce et profonde.) Je voudrais que vous ayez une « petite Madame » pour vous dorloter comme je dorlotais papa quand il avait la migraine. Je voudrais être moi-même votre « petite Madame », pauvre cher ami... Bonne nuit, bonne nuit ! Dieu vous garde !

Et elle s'en allait, se sentant elle-même réchauffée et consolée. Elle était convaincue que son ardente sympathie arriverait d'une façon ou de l'autre au malade, tandis qu'il était là tout seul au coin du feu, dans son grand fauteuil, enveloppé dans une vaste robe de chambre, et presque toujours le front appuyé sur la main et les yeux regardant vaguement le foyer. Sara avait l'impression que les souffrances de cet homme avaient pour origine non seulement les épreuves passées, mais un grand chagrin présent.

« Autrement, pensait-elle, puisqu'il a retrouvé toute sa fortune et qu'il est sûr de guérir avec le temps, il ne serait pas aussi accablé. Je suis sûre qu'il y a autre chose. »

S'il y avait autre chose, — et, sur ce point, les bonnes elles-mêmes n'avaient rien pu apprendre, — Sara était persuadée que le père de la Grande Famille (M. Montmorency, puisqu'elle l'avait ainsi baptisé) savait tout. M. Montmorency venait très souvent voir le « gentleman » des Indes, et Mme Montmorency et les enfants aussi, bien que moins fréquemment. Le malade semblait avoir une prédilection pour les deux aînées, Janet et Nora, celles qui avaient été scandalisées quand leur petit frère Donald avait donné son shilling à Sara. Il était visible qu'il aimait beaucoup les enfants, et peut-être plus particulièrement les petites filles. Janet et Nora lui rendaient son affection et attendaient toujours impatiemment les après-midi où il leur était permis de traverser le square et d'aller faire, en fillettes bien élevées, une petite visite à leur vieil ami. Ces petites visites étaient toujours courtes, comme de vraies visites de cérémonie, parce qu'il était malade.

— Le pauvre homme ! expliquait Janet. Il dit toujours que nous l'égayons. Nous essayons de l'égayer bien doucement.

Janet était l'aînée de tous, et elle dirigeait la bande des frères et sœurs. C'était elle qui décidait si l'on

pouvait demander au gentleman des Indes de raconter quelques histoires captivantes sur le pays de la jungle et des tigres ; elle se rendait compte du moment précis où il commençait à être fatigué, où il était temps de se retirer sur la pointe des pieds et d'aller dire à Ram Dass de revenir près de son maître. Tous les enfants adoraient Ram Dass, et regrettaient vivement que son ignorance absolue de la langue anglaise les privât de tant d'histoires merveilleuses qu'il leur aurait contées. Le gentleman des Indes s'appelait en réalité M. Carrisford ; et Janet avait raconté à M. Carrisford leur rencontre avec « la-petite-fille-qui-n'était-pas-une-mendiante ». Cette histoire l'avait beaucoup intéressé, et son intérêt n'avait fait que croître quand il avait appris par Ram Dass l'escapade de son singe favori. Ram Dass lui avait fait une description saisissante de la mansarde misérable, des murailles dégradées, de la grille rouillée, et du grabat qui tenait lieu de lit.

— Carmichaël, avait dit M. Carrisford au père de la Grande Famille, je me demande combien de mansardes pareilles on trouverait dans les maisons de ce square, et combien de malheureuses petites servantes dorment sur des lits de ce genre, tandis que je me tourne et me retourne sur mes oreillers de duvet, accablé et écrasé par le poids de cette fortune qui, en majeure partie, ne m'appartient pas.

— Mon cher ami, répondit gaiement M. Carmichaël, plus tôt vous cesserez de vous tourmenter, plus vite vous guérirez. Quand vous posséderiez tous les trésors de l'Inde, vous ne pourriez pas soulager toutes les misères de ce monde, et en admettant que vous arriviez à remeubler confortablement toutes les mansardes du square, ce ne serait qu'une goutte d'eau dans un océan !

M. Carrisford, les yeux fixés sur le feu magnifique qui brûlait dans la grille, se mordait les ongles nerveusement.

— Croyez-vous, dit-il avec lenteur, croyez-vous possible que l'autre enfant, cette enfant à laquelle je pense nuit et jour, soit réduite à une existence aussi misérable que celle de la pauvrette d'à côté ?

M. Carmichaël le regarda avec peine : il savait que rien ne serait plus mauvais pour la santé physique et morale de son ami, que de se mettre à envisager sous ce nouveau jour ce très particulier sujet de conversation.

— Si la petite pensionnaire de Mme Pascal, à Paris, est l'enfant que vous recherchez, dit-il avec calme, elle semble avoir été confiée à des gens qui peuvent la soigner et la gâter : ils l'ont adoptée parce qu'elle a été la compagne chérie de leur petite fille qu'ils ont perdue. Ils n'ont pas d'autres enfants, et Mme Pascal m'a dit que c'étaient des Russes très fortunés.

— Et la misérable ne savait même pas où ils l'avaient emmenée ! s'écria M. Carrisford.

M. Carmichaël haussa légèrement les épaules.

— C'est une femme superficielle et adroite, qui est ravie d'avoir pu se débarrasser ainsi de l'enfant que la mort du père laissait totalement sans ressources. Les femmes de ce genre ne se préoccupent guère de l'avenir des pauvres petites qui auraient pu devenir pour elles une lourde charge. Quant aux parents d'adoption, ils ont dû partir sans laisser de traces.

— Mais vous dites toujours : *si* l'enfant est celle que je cherche. C'est donc que vous n'êtes sûr de rien. Il y avait, me semble-t-il, une différence de nom ?

— Mme Pascal prononçait Carewe au lieu de Crewe, mais c'était peut-être une simple erreur. Tous les autres détails concordaient si exactement : une petite fille sans mère, mise en pension par son père, officier aux Indes, mort subitement après avoir été ruiné.

M. Carmichaël s'arrêta net, comme si une idée nouvelle lui traversait l'esprit.

— Êtes-vous bien sûr que l'enfant a été mise en pension à Paris ? Croyez-vous vraiment que ce soit à Paris ?

— Mon ami, interrompit Carrisford avec une amertume infinie, je ne suis sûr de rien. Je n'ai jamais connu ni l'enfant, ni sa mère. Ralph Crewe

et moi, nous étions d'excellents camarades d'étude, mais nous ne nous étions pas revus depuis notre sortie du collège jusqu'au jour où nous nous sommes retrouvés aux Indes. J'étais très absorbé par cette affaire de mines ; lui aussi fut tenté dès le premier abord, et l'avenir nous paraissait si brillant que nous en avions un peu perdu la tête. Nous ne parlions plus d'autre chose ! Je savais seulement que la petite fille de Ralph était en pension quelque part, et je ne me rappelle même pas quand et à quel propos il me l'avait appris.

Il s'excitait en parlant, comme il faisait toujours quand son cerveau affaibli remuait les souvenirs de la catastrophe passée. M. Carmichaël le regardait avec anxiété ; il avait quelques questions indispensables à lui poser, mais pour cela il fallait beaucoup de calme et de prudence.

— Avez-vous des raisons, demanda-t-il, pour croire que la pension était à Paris plutôt qu'ailleurs?

— Oui, lui fut-il répondu ; la mère était Française, et j'avais entendu dire qu'elle avait toujours souhaité que sa fille fût élevée à Paris. Il semble donc vraisemblable qu'elle ait été mise en pension à Paris.

— En effet, approuva M. Carmichaël, c'est plus que probable.

Le « gentleman » des Indes se pencha et frappa sur la table de sa longue main amaigrie.

— Carmichaël, dit-il, il *faut* que je la trouve. Si elle est vivante, elle est sûrement quelque part. Si elle est sans famille et sans fortune, c'est par ma faute. Comment voulez-vous que je guérisse avec

un pareil poids sur la conscience ? Ce coup de théâtre, dans l'affaire des mines, a réalisé nos rêves les plus insensés... et la fille du pauvre Ralph mendie peut-être dans les rues !

— Non, non, dit Carmichaël. Calmez-vous, et consolez-vous à la pensée que le jour où vous la

retrouverez, vous aurez une fortune princière à lui remettre.

— Pourquoi n'ai-je pas eu le courage de tenir bon quand l'horizon s'assombrissait ? poursuivit M. Carrisford avec une nervosité croissante. Je suis sûr que j'aurais eu plus de sang-froid si mon argent seul, et non pas celui d'autrui, avait été en péril. Ce pauvre Crewe avait engagé jusqu'à son dernier penny. Il avait confiance en moi, il m'était très attaché. Et il est mort, persuadé que je l'avais ruiné, moi, Tom Carrisford, qui jouais au cricket à Eton avec lui. Comme il a dû me mépriser !

— Vous êtes beaucoup trop sévère pour vous-même...

— Je ne me fais pas de reproches parce que l'entreprise a failli sombrer, mais bien parce que moi j'ai perdu courage. Je me suis enfui comme un voleur, comme un escroc, parce que je n'osais pas me retrouver en face de mon ami et lui dire que je les avais ruinés, lui et sa fille !

Le bon M. Carmichaël posa affectueusement la main sur l'épaule du malade.

— Vous avez fui parce que votre raison sombrait momentanément, par suite des tortures morales que vous subissiez. Vous déliriez presque. Sans quoi, vous auriez hardiment fait face à la mauvaise fortune. Deux jours après votre fuite, vous étiez dans un hôpital, retenu par des courroies sur votre

lit, aux prises avec une fièvre cérébrale intense, en plein délire. Ne l'oubliez pas.

M. Carrisford laissa tomber son front dans ses mains.

— Ah ! grand Dieu ! oui, fit-il. Je devenais fou de crainte et d'horreur. Il y avait plusieurs semaines que je ne dormais plus. La nuit où je me suis enfui de chez moi, il me semblait être entouré de monstres qui hurlaient et me montraient du doigt.

— Ceci explique tout, dit M. Carmichaël. Un homme qui est dans un pareil état ne peut plus raisonner sainement.

Carrisford secoua la tête:

— Et quand j'ai repris conscience, le pauvre Crewe était mort et enterré. Et j'avais tout oublié ! même sa fille ! Quand, beaucoup plus tard, la pensée de cette enfant m'est revenue subitement en mémoire, c'était d'une façon indistincte, comme dans une sorte de brume.

Il s'arrêta, et se passant la main sur le front :

— Même à présent, j'ai encore cette impression de vague quand j'essaie de me rappeler plus nettement ce que je savais d'elle. Sûrement Crewe avait dû me parler de la pension où il l'avait mise. Qu'en pensez-vous ?

— Il a très bien pu ne rien vous dire de précis. Il me semble même que vous ignorez le nom exact de la petite ?

— Il l'appelait toujours d'un drôle de petit surnom qu'il lui avait donné ; il disait en parlant d'elle : la petite Madame. Mais ces mines maudites s'étaient emparées de nous au point que nous ne parlions plus d'autre chose. S'il m'a dit le nom de la pension... je l'ai oublié. Et je ne me le rappellerai jamais.

— Allons, allons ! dit Carmichaël. Vous verrez que nous retrouverons cette enfant. Nous allons continuer à chercher les bons Russes de Mme Pascal. Elle avait une vague idée qu'ils habitaient à Moscou. Ceci peut être une piste intéressante. J'irai à Moscou.

— Ah ! si je pouvais voyager, je vous accompagnerais, s'écria Carrisford ; mais je ne suis plus bon qu'à rester là enveloppé de fourrures et à contempler le feu. Et quand je l'ai regardé un moment, il me semble que je vois apparaître la physionomie si souriante de Crewe ; il me regarde, et il a l'air de me poser une question. Quelquefois je rêve à lui pendant mon sommeil, et alors, mais à haute voix, il me pose la même question. Savez-vous laquelle, Carmichaël ?

— Mon Dieu, non, répondit M. Carmichaël très bas.

— Il me dit toujours : « Tom, vieux camarade, Tom, où est la petite Madame ? »

M. Carrisford s'arrêta brusquement et étreignit la main de M. Carmichaël.

— Je veux pouvoir enfin lui répondre, je le veux ! s'écria-t-il. Aidez-moi à la retrouver. Je vous en supplie, retrouvez-la.

. . . . . .

Or, ce même soir, Sara, de l'autre côté du mur, causait avec Rodilard, qui était venu chercher le souper de sa famille.

— C'est vraiment difficile aujourd'hui d'être une princesse, Rodilard, disait-elle, plus difficile que d'habitude ! C'est de plus en plus pénible, à mesure que le temps devient plus froid et les rues plus boueuses. Quand Lavinia s'est moquée de ma robe pleine de taches, au moment où je traversais l'antichambre, une bonne riposte m'est venue à l'esprit, et je me suis retenue juste à temps. On ne répond pas à de pareilles gens, quand on est une princesse... Mais on a vraiment besoin de se mordre la langue, et j'ai mordu la mienne, je vous assure ! Il faisait bien froid, cet après-midi, Rodilard. Et la nuit va être encore plus froide.

Brusquement, elle enfouit sa petite tête brune entre ses deux bras, comme elle faisait si souvent dans ses heures de solitude.

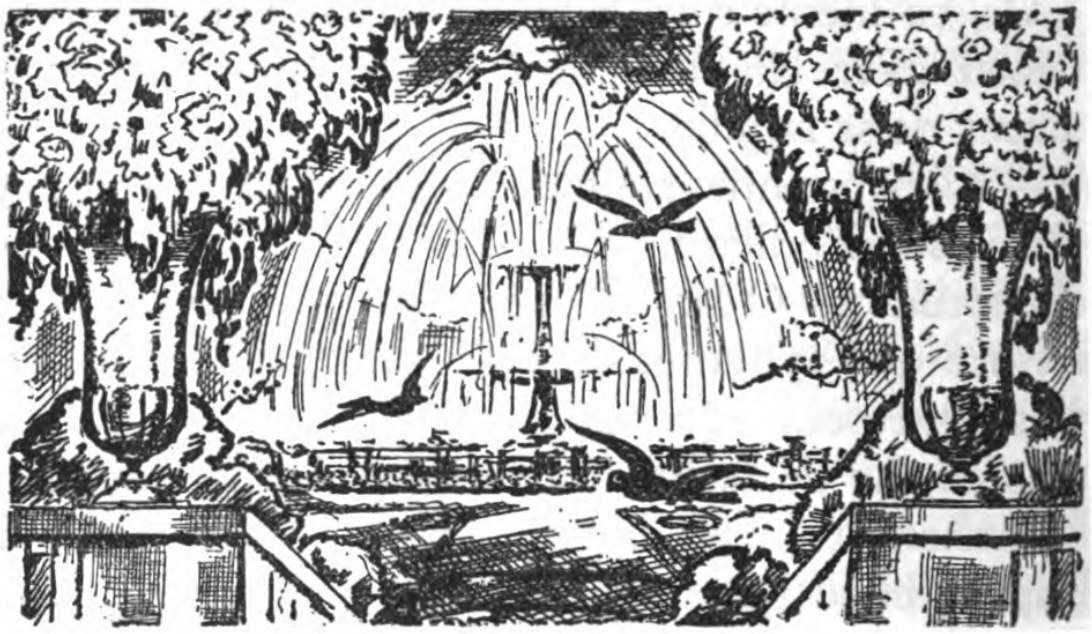
— Oh ! papa ! murmura-t-elle, comme il y a donc longtemps que j'étais votre « petite Madame » !

...Et voilà ce qui se passait ce soir-là, de chaque côté du mur...

XIII

UNE VAGABONDE

BIBLIOTHECA BODLEIANA
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



CETTE ANNÉE-LÀ, L'HIVER FUT TRÈS rude. Certains jours, Sara enfonçait jusqu'aux chevilles dans la neige quand elle allait faire les courses ; parfois, ce qui était pire, la neige en fondant se mélangeait avec la boue pour former un affreux enduit visqueux et glacial ; ou bien encore le brouillard était si épais que les réverbères restaient allumés toute la journée et que Londres avait le même aspect que durant l'après-midi déjà lointain où Sara, la tête appuyée sur l'épaule de son père, roulait en voiture à travers les grandes voies de la cité. Plus que jamais alors la maison de la

Grande Famille paraissait confortable et accueillante, et par la fenêtre de la bibliothèque, où se tenait le « gentleman » des Indes, on apercevait le chaud rayonnement du foyer avivant encore les riches couleurs des tentures. Mais plus que jamais aussi la mansarde était lugubre et froide. C'en était fini des aurores éblouissantes, des splendides couchers de soleil, et il semblait à Sara que les étoiles elles-mêmes avaient disparu à jamais. De gros nuages gris ou jaunâtres passaient si bas sous le ciel qu'ils semblaient presque effleurer le vasistas, et souvent ils se convertissaient en pluie torrentielle. À quatre heures, même quand il n'y avait pas de brouillard, il faisait nuit. Si Sara avait à monter dans sa mansarde, il lui fallait allumer une bougie. Ce temps-là agissait sur l'humeur des bonnes, et Becky était malmenée comme une véritable petite esclave.

— Sans vous, miss, dit-elle à Sara d'une voix rauque, un soir qu'elle s'était glissée chez sa compagne, sans vous, miss, et sans tout ce que vous me racontez, je crois que je mourrais. Ne pensez-vous pas que toutes ces histoires de la Bastille paraissent de plus en plus vraies ? Madame ressemble chaque jour davantage au geôlier en chef : pour un peu, je verrais à sa ceinture les grosses clefs dont vous parlez. Quant à la cuisinière, c'est tout à fait un geôlier. Racontez-moi encore quelque

chose, miss, par exemple sur le passage que nous devons creuser sous les murs de la prison.

— Je vais raconter quelque chose qui nous réchauffera mieux, répondit Sara, dont les dents claquaient. Allez chercher votre couverture, enveloppez-vous dedans, moi j'en ferai autant de mon côté, nous nous serrerons bien l'une contre l'autre sur mon lit, et je vous parlerai de la forêt tropicale d'où vient le singe du « gentleman » des Indes. Quand je le vois assis sur la table près de la fenêtre, regardant au dehors avec des yeux si tristes, je suis sûre qu'il pense à la forêt dans laquelle il bondissait à travers les cocotiers en se suspendant par la queue. Je voudrais bien savoir qui l'a capturé, et s'il a laissé là-bas une famille qu'il faisait vivre en attrapant des noix de coco.

— C'est vrai que cette histoire-là réchauffe mieux, miss, dit Becky avec gratitude ; mais même la Bastille ça réchauffe quand c'est vous qui en parlez.

— C'est parce que ça vous change les idées, dit Sara, dont le petit visage bistré émergeait seul de la mince couverture. J'ai déjà fait cette remarque : quand le corps souffre, il faut forcer l'esprit à s'occuper de quelque autre chose.

— Est-ce que vous y arrivez, vous, miss ? murmura Becky, qui la regardait avec admiration.

Sara fronça les sourcils pendant un moment.

— Quelquefois oui, et quelquefois non, répondit-elle bravement. Mais quand j'y parviens, je me sens tout de suite beaucoup mieux. Et je crois qu'on peut toujours y arriver, en s'appliquant. Je m'y suis beaucoup exercée tous ces jours-ci, et cela commence à me sembler plus facile. Quand tout va mal, horriblement mal, je me persuade plus que jamais que je suis une princesse. Je me dis : « Je suis une princesse, et même une princesse-fée, et puisque je suis fée, rien ne peut me blesser ou me faire souffrir. » Vous n'avez pas idée, Becky, combien cela m'aide à oublier, acheva-t-elle en riant.

La pauvre petite avait de multiples occasions de se prouver à elle-même qu'elle était une princesse.

Mais la plus remarquable de ces occasions s'offrit un certain jour particulièrement lugubre qui, par la suite, ne devait jamais s'effacer complètement de sa mémoire.

Il pleuvait sans arrêt cette semaine-là ; un brouillard froid remplissait les rues glissantes ; il y avait de la boue partout — la boue jaune et gluante de Londres — et toute la ville était enveloppée d'un rideau de brume et de pluie fine. Le hasard voulut que, ce jour-là, Sara eut à faire plusieurs courses longues et fatigantes ; elle passa l'après-midi dehors, si bien que ses vêtements usés finirent par être trempés, que la plume de son vieux

chapeau était grotesque, et que ses souliers percés étaient tellement imbibés d'eau qu'ils ne pouvaient plus en absorber. Ajoutons à cela qu'elle avait été privée du repas de midi, miss Minchin ayant décrété qu'elle méritait d'être punie. Elle avait si froid et si faim, elle était si fatiguée, que son pauvre petit visage était tout pincé et que, de temps à autre, quelques passants à l'âme charitable lui jetaient un regard de compassion. Mais elle ne s'en apercevait pas. Elle se hâtait, en s'efforçant « de penser à autre chose ». Et c'était vraiment nécessaire, car ses rêves et ses suppositions étaient le seule source de réconfort qui lui restât. Et même, ce jour-là, elle eut une fois ou deux la sensation que sa faim était plutôt accrue que diminuée par les fantaisies de son imagination. Mais elle ne voulait pas faiblir, et tandis que ses souliers dégouttaient d'eau boueuse et que le vent s'engouffrait sous son pauvre manteau, elle se parlait tout bas, sans même remuer les lèvres.

« Supposons que j'ai des vêtements secs, pensait-elle, de bons souliers, un manteau épais, des bas de laine et un parapluie neuf. Et supposons ensuite que tout près d'un boulanger où l'on vend des *buns* [1] chauds, je trouve une pièce de six pence, une pièce perdue, qui n'appartient à personne. Et supposons enfin que j'entre dans la boulangerie,

[1] Petit pain aux raisins en forme de brioche.

qu'avec cette pièce j'achète une demi-douzaine de *buns* sortant du four, et que je les mange tous les six à la file, sans m'arrêter. »

Il arrive parfois en ce monde des choses bien surprenantes. Il en arriva une à Sara.

Au moment où elle achevait de se représenter les *buns* fumants, elle dut traverser la rue. Une boue horriblement épaisse couvrait la chaussée. Sara, qui s'efforçait de choisir l'endroit où elle posait son pied, avançait lentement, les yeux fixés sur le sol, lorsqu'elle vit quelque chose luire dans la boue. C'était une pièce de monnaie, une vraie pièce de monnaie, qui brillait encore un peu, malgré la saleté qui la recouvrait. Ce n'était pas tout à fait une pièce de six pence, mais sa jeune sœur : une pièce de quatre pence.

En une seconde, elle fut dans la petite main bleuie par le froid.

— Oh ! balbutiait Sara. C'en est une, une, véritablement !

Alors, elle regarda la boutique en face de laquelle elle se trouvait. C'était une boulangerie, et à l'intérieur de la boutique une femme, fraîche et robuste, à l'air maternel, était justement en train de mettre à la vitrine une corbeille de *buns* sortant du four, de gros *buns* ronds, dorés, appétissants, tout truffés de petits raisins secs.

La surprise de sa trouvaille, la vue des *buns*,

l'odeur délicieuse du pain chaud qui arrivait par le soupirail de la boulangerie, tout cela avait tellement ému Sara que, pendant quelques secondes, elle se sentit défaillir. Mais pas un instant elle n'hésita à s'approprier la petite pièce de monnaie : il était évident que celle-ci gisait depuis quelque temps dans la boue et que son légitime propriétaire était déjà bien loin, perdu dans le flot de passants qui allaient et venaient tout le long du jour.

« Tout de même, je vais demander à la boulangère si ce ne serait pas elle qui l'aurait perdue », se dit-elle, avec une sourde angoisse.

Au moment où, ayant traversé le trottoir, elle posait le pied sur le seuil de la boulangerie, elle vit quelque chose qui l'arrêta net : c'était une petite créature qui paraissait encore plus abandonnée qu'elle, un véritable paquet de haillons où l'on ne distinguait guère autre chose que deux petits pieds nus rougis par le froid et couverts de boue, une tête tout ébouriffée, et un petit visage barbouillé avec des yeux agrandis et comme distendus par la faim.

Sara comprit le regard de ces yeux-là, et son cœur s'emplit d'une profonde sympathie.

« Ça, pensa-t-elle avec un petit soupir, c'est une petite fille de pauvre, et elle a encore plus faim que moi. »

L'enfant, la « petite fille de pauvre », regarda

Sara et recula un peu comme pour la laisser passer. Elle était habituée à se ranger : elle savait bien que si par hasard un agent de police passait, il lui dirait de « circuler ».

Sara serrait étroitement la petite pièce dans sa main. Après une légère hésitation, elle s'adressa à l'enfant.

— Avez-vous faim ? lui demanda-t-elle.

La petite sembla se recroqueviller encore un peu plus dans ses haillons.

— Si j'ai faim ? dit-elle d'une grosse voix enrouée. Y a pas besoin de me le demander !

— Est-ce que vous n'avez rien eu pour dîner ? reprit Sara.

— Rien pour dîner, rien pour déjeuner, et point de souper, fut la réponse faite d'une voix encore plus rauque. J'ai rien eu du tout.

— Et depuis quand ? demanda Sara.

— J'sais pas. On m'a rien donné aujourd'hui. J'ai eu beau demander, j'ai rien eu.

Rien que de regarder la pauvrette, Sara se sentait de nouveau prête à défaillir. Mais déjà son cerveau travaillait, et elle se disait tout bas, quoique le cœur lui manquât presque :

— Je suis une princesse, et les princesses chassées de leur trône et dépouillées de tous leurs biens partageaient toujours ce qui leur restait quand elles rencontraient plus pauvre qu'elles. Elles parta-

geaient toujours !... Les *buns* coûtent un penny pièce. Avec une pièce de six pence j'aurais pu en manger six. Ce que j'ai ne sera suffisant ni pour elle, ni pour moi, mais cela vaudra mieux que rien. — Attendez un instant, dit-elle à la pauvresse.

Et elle entra dans la boutique. Il y régnait une bonne chaleur et une odeur appétissante. La boulangère allait justement mettre de nouveaux *buns* tout chauds à la devanture.

— Pardon, lui dit Sara, vous n'auriez pas perdu une pièce de quatre pence ?

Et elle lui tendit la petite pièce boueuse.

La boulangère jeta un coup d'œil sur la pièce, puis elle regarda Sara, son visage si expressif, et ses vêtements crottés qui laissaient encore deviner leur ancienne élégance.

— Ma foi ! non, répondit-elle. Vous venez de la trouver ?

— Oui, dit Sara. Dans la boue.

— Eh bien ! gardez-la, dit la boulangère. Il y a peut-être huit jours qu'elle est là. Dieu seul sait qui l'a perdue !

— Oh ! je pensais bien, fit Sara, mais je tenais à vous le demander.

— Il n'y en a pas beaucoup qui auraient eu cette idée, à votre place, continua la boulangère, dont la figure exprimait un mélange d'étonnement,

MARCEL BLOCH

d'intérêt et de sympathie. Voulez-vous acheter quelque chose ? ajouta-t-elle en voyant le regard de Sara s'arrêter sur les *buns*.

— Quatre *buns*, s'il vous plaît, dit Sara, de ceux à un penny pièce.

La femme s'approcha de la devanture, et mit des *buns* dans un sac de papier. Sara remarqua qu'elle en mettait six.

— J'ai dit quatre, s'il vous plaît, expliqua-t-elle. Je n'ai qu'une pièce de quatre pence.

— Les deux autres sont pour faire le poids, dit la boulangère avec un bon sourire. Je suis bien sûre que vous trouverez moyen de les manger. Avez-vous faim ?

Un brouillard passa devant les yeux de Sara.

— Oui, avoua-t-elle, j'ai très faim, et je vous remercie beaucoup de votre bonté, et...

Elle allait ajouter : « Il y a là dehors quelqu'un qui a encore plus faim que moi. » Mais juste à ce moment deux ou trois clients entrèrent à la fois, ayant tous l'air très pressés, de sorte que Sara ne put que renouveler ses remerciements et quitter la boutique.

La petite mendiante était encore pelotonnée dans le coin de la porte. Elle était lamentable à voir dans ses haillons salis. Elle regardait droit devant elle, avec un regard stupéfié par la souffrance, et Sara la vit soudain passer le revers de sa main noire

sur ses yeux pour essuyer les larmes qui coulaient malgré elle.

Sara ouvrit le sac de papier et sortit un des *buns* bouillants, qui avaient déjà réchauffé un peu ses mains glacées.

— Voyez, dit-elle, en déposant le *bun* sur la robe en loques, c'est bon et bien chaud. Mangez-le, ça vous fera du bien.

L'enfant la regarda : on eût dit que cette bonne fortune qui lui tombait du ciel lui faisait peur. Et puis elle arracha le *bun* des mains de Sara et y mordit à pleines dents, comme un véritable loup.

— Oh ! mon Dieu ! c'est-y bon ! disait la voix rauque. Oh ! mon Dieu !

Sara tira du sac trois autres *buns* et les mit sur les genoux de la petite. Le timbre de cette voix affamée lui faisait mal.

— Elle a encore moins à manger que moi, se disait-elle. Elle meurt de faim.

Mais sa main tremblait en lâchant le quatrième *bun*.

— Moi, je ne meurs pas de faim, ajouta-t-elle.

Et elle donna son cinquième *bun*.

La vorace petite sauvagesse était encore en train de dévorer quand Sara s'éloigna ; elle avait bien trop faim pour songer à dire : « Merci », même si elle avait eu la moindre notion de politesse. Elle n'était qu'un pauvre petit animal errant.

— Au revoir ! lui dit Sara.

Quand elle eut retraversé la rue, elle se retourna. La petite avait un *bun* dans chaque main, mais elle s'était arrêtée, la bouche pleine, pour regarder Sara. Celle-ci lui fit un petit signe de tête ; l'enfant, après un long et singulier regard, secoua sa tête ébouriffée en guise de réponse, et tant que Sara fut en vue, elle resta immobile, sans même finir la bouchée qu'elle avait dans la bouche.

Juste à ce moment la boulangère jeta un coup d'œil au dehors.

— Oh ! par exemple ! s'écria-t-elle. Je crois bien que cette petite a donné ses *buns* à une mendiante ! Ce n'est pourtant pas qu'elle n'en avait pas envie, car vraiment elle avait l'air de souffrir de la faim. Je voudrais bien savoir pourquoi elle les a donnés.

Elle resta un moment à réfléchir, derrière la vitrine, puis, la curiosité l'emportant, elle ouvrit la porte et, s'adressant à la petite mendiante :

— Qui donc vous a donné ces *buns* ? demanda-t-elle.

L'enfant, d'un hochement de tête, indiqua Sara qui était déjà loin.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? continua la boulangère.

— M'a demandé si j'avais faim, répondit la grosse voix enrouée.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— J'y ai dit qu'oui, bien sûr.

— Ensuite, elle est venue acheter les *buns* et elle vous en a donné ?

L'enfant répondit par un signe de tête.

— Combien ?

— Cinq.

La brave femme réfléchit un moment.

— Elle n'en a gardé qu'un, murmura-t-elle tout bas. Et elle aurait bien mangé la demi-douzaine ! Je l'ai vu dans ses yeux.

Elle regarda au loin où l'on apercevait encore la petite silhouette mal vêtue de Sara, et sa placidité ordinaire se sentit plus troublée qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

« Je regrette qu'elle soit partie aussi vite, pensa-t-elle. Je jure bien que je lui en aurais donné une douzaine. »

Puis elle se retourna vers la petite mendiante.

— Avez-vous encore faim ? lui demanda-t-elle.

— J'ai toujours faim, fut la réponse, mais c'est plus si dur qu'avant.

— Entrez par ici, dit la boulangère, en ouvrant toute grande la porte de la boutique.

L'enfant se leva et s'avança en traînant les pieds. Être invitée à entrer dans un endroit bien chaud et tout rempli de pain !! il lui semblait rêver. Elle ne savait plus ce qui allait arriver, et du reste s'en tourmentait fort peu.

— Allez vous chauffer, continua la boulangère en indiquant la petite arrière-boutique où flambait un bon feu, et écoutez-moi un peu : quand vous aurez besoin d'un morceau de pain, vous n'aurez qu'à venir m'en demander, et vous serez sûre d'en avoir, en souvenir de la petite là-bas...

. . . . . .

Sara trouva un certain réconfort à manger son dernier *bun*. Il était très chaud, et c'était mieux que rien. Tout le long du chemin elle le rompit en petits morceaux et mangea lentement, pour le faire durer plus longtemps.

— Supposons que ce soit un *bun* magique, se dit-elle. Chaque bouchée représente un repas entier. Si c'était vrai, je serais en train de trop manger.

Il faisait nuit quand elle parvint au square où était situé le pensionnat Minchin. Toutes les maisons étaient éclairées. Les volets n'étaient pas encore tirés dans la pièce où presque toujours elle apercevait les membres de la Grande Famille. Bien souvent, à cette heure-là, elle apercevait M. Montmorency assis dans un grand fauteuil, entouré d'une bande d'enfants qui, les uns perchés sur les bras du fauteuil, les autres sur ses genoux, riaient et parlaient tous ensemble. Ce soir-là, ils étaient bien autour de leur père, mais celui-ci n'était pas assis, et tout le monde paraissait agité.

M. Montmorency partait en voyage. Une voiture stationnait devant la porte, et une grande malle venait d'y être hissée. Les enfants couraient de tous côtés et s'accrochaient à leur père. La jolie maman fraîche et rose était auprès de lui et semblait lui demander ses instructions finales. Sara s'arrêta une minute pour voir le papa soulever les plus petits pour les embrasser, tandis que les grands lui sautaient au cou.

« Je me demande si son absence sera longue, pensa-t-elle. La malle est grande. Oh ! comme ils vont s'ennuyer sans lui ! À moi aussi il va bien me manquer... quoiqu'il ignore même que j'existe. »

Comme la porte s'ouvrait, elle s'éloigna, mais elle vit la silhouette du voyageur se découper vigoureusement sur la chaude lumière de l'intérieur, et les aînés se presser autour de lui.

— Y aura-t-il beaucoup de neige à Moscou ? demandait la petite Janet. Est-ce que tout sera gelé ?

— Irez-vous en droschki[1] ? s'écriait une autre. Verrez-vous le tsar ?

— Je vous écrirai tout cela, répondit le père en riant. Et je vous enverrai des photographies de moujiks et de toutes sortes de choses. Rentrez vite, il fait horriblement humide. J'aimerais beaucoup mieux rester avec vous que de m'en aller à

[1] Sorte de fiacre, en Russie.

Moscou. Bonsoir ! Bonsoir, mes petits choux ! Dieu vous garde !

Il descendit rapidement le perron et sauta en voiture.

— Si vous trouvez la petite fille, faites-lui nos amitiés, cria Guy qui trépignait sur le paillasson.

Ils rentrèrent tous et refermèrent la porte.

— Avez-vous vu, dit alors Janet à Nora, la-petite-fille-qui-n'est-pas-une-mendiante ? Elle passait devant chez nous ; elle était bien mouillée et elle semblait avoir froid. Elle a tourné la tête pour nous regarder. Maman dit que ses habits ont l'air de lui avoir été donnés par une personne très riche, qui ne les porte plus parce qu'ils sont abîmés. Les gens de la pension l'envoient toujours en course par les jours et les soirs où il fait le plus mauvais.

Sara traversait le square pour gagner l'escalier du sous-sol, elle tremblait et se sentait la tête vide.

« Je me demande qui est cette petite fille qu'il s'en va chercher », se dit-elle.

Et elle descendit l'escalier, serrant son panier qu'elle trouvait bien lourd, tandis que le papa de la Grande Famille se hâtait vers le train qui devait l'emmener du côté de Moscou, où il allait faire tout ce qui dépendait de lui pour retrouver la petite fille du capitaine Crewe.

XIV

CE QUE VIT ET ENTENDIT RODILARD

DURANT CE MÊME APRES-MIDI, IL SE passa dans la mansarde quelque chose de bien singulier. Seul Rodilard put voir et entendre ; mais, saisi d'épouvante, il regagna son trou de toute la vitesse de ses pattes, et ce ne fut qu'en tremblant qu'il se risqua à passer le bout de son nez dehors pour savoir ce qui arrivait.

Le calme le plus complet n'avait cessé de régner dans la mansarde, depuis l'heure très matinale où Sara l'avait quittée. Le silence n'était troublé que par la pluie qui tombait sur les ardoises et sur la vitre du vasistas. Rodilard trouvait la journée

morne ; quand la pluie eut cessé son petit bruit régulier, il se décida à se mettre en quête, bien qu'il sût par expérience que le retour de Sara n'était pas encore proche. Après avoir un peu flairé et rôdé partout, il venait de découvrir inopinément une superbe miette oubliée lors de son dernier repas, quand son attention fut attirée par un bruit qui venait du toit. Il s'arrêta, le cœur battant, car ce bruit semblait indiquer que quelque chose rampait sur le toit et approchait du vasistas. Bientôt, le vasistas se souleva mystérieusement. Un visage bronzé s'y encadra, puis un autre visage derrière le premier, et tous deux regardaient à l'intérieur, avec précaution. Deux hommes étaient sur le toit, et se préparaient sans bruit à entrer. L'un d'eux était Ram Dass ; l'autre, un jeune homme qui remplissait les fonctions de secrétaire auprès du « gentleman » des Indes. Mais Rodilard ignorait tout cela. Il ne voyait qu'une chose : c'est que ces deux hommes violaient le calme et le silence de *sa* mansarde ; et lorsque celui qui avait le visage bronzé se laissa glisser par le vasistas avec tant d'adresse et de légèreté qu'on n'entendit pas le moindre bruit, Rodilard tourna brusquement les talons et vola vers son trou. Il était épouvanté. Depuis longtemps il n'avait plus peur de Sara, il savait qu'elle ne lui jetait jamais que des miettes savoureuses

et ne faisait point d'autre bruit que de siffler tout doucement ; mais ces inconnus étaient sans doute très dangereux. Rodilard, tapi au fond de son gîte, se contenta donc de regarder par la fente du mur avec son petit œil brillant et anxieux. Que comprit-il à ce qui se passait ? Je suis bien incapable de vous le dire ; mais même eût-il pu comprendre, qu'il n'en serait pas moins resté très mystifié.

Le secrétaire, un tout jeune homme, passa par le vasistas avec autant d'adresse que Ram Dass ; et au moment où il posait les pieds sur le plancher, il aperçut le bout de la queue de Rodilard qui fuyait.

— Est-ce un rat ? demanda-t-il tout bas à Ram Dass.

— Oui, *sahib*[1], répondit Ram Dass de la même façon. Les murs en sont pleins.

— Pouah ! fit le jeune homme ; il est extraordinaire que cette petite n'en ait pas peur.

Ram Dass fit un geste de la main et sourit respectueusement. Dans cette mansarde, il avait l'impression d'être le représentant de Sara, bien qu'elle ne lui eût parlé qu'une seule fois.

— Cette enfant aime et comprend tout, *sahib*, répondit-il. Elle ne ressemble pas aux autres enfants. Je la vois sans qu'elle me voie ; je me glisse silencieusement sur le toit, et je suis venu bien souvent la nuit veiller sur son repos. Je la

[1] Maître, seigneur.

regarde de ma fenêtre quand elle ne s'en doute pas. Elle monte sur sa table et contemple le ciel, comme si elle y entendait une voix. Les moineaux arrivent à son appel. Elle a apprivoisé et elle nourrit le rat que vous avez aperçu. La pauvre petite servante, souffre-douleur de la maison, vient chercher auprès d'elle un peu de consolation. Il y a une toute petite fille qui la visite en cachette, et une plus grande qui semble l'adorer et qui ne se lasse jamais de l'écouter. J'ai vu et appris tout cela, en m'approchant sans bruit du vasistas. La maîtresse de cette maison, qui est une mauvaise femme, la traite comme une paria ; mais elle, l'enfant, porte la tête haute comme si elle était de sang royal !

— Vous êtes bien renseigné à son sujet, observa le secrétaire.

— Je connais sa vie de chaque jour, répondit Ram Dass ; l'heure où elle part, l'heure où elle rentre ; sa grande tristesse et ses pauvres petites joies ; je sais qu'elle a froid, je sais qu'elle a faim. Je l'ai vue étudier dans ses livres, toute seule, jusqu'à minuit ; j'ai vu ses amies venir en cachette, et le plaisir qu'elle avait (car les enfants même les plus pauvres peuvent avoir des instants de bonheur) à rire et causer tout bas avec elles. Si elle était malade, je le saurais, et je viendrais la soigner, si cela était possible.

— Êtes-vous bien sûr que personne, à part elle, n'entre ici, et qu'elle ne va pas nous surprendre ?

Elle serait épouvantée, et le projet du *sahib* Carrisford serait irréalisable.

Ram Dass, à pas de loup, vint tout près de la porte.

— Elle seule monte jusqu'ici, maître, dit-il. Je l'ai vue partir avec son panier, elle ne sera pas de retour avant longtemps. Je reste près de la porte, et j'entendrai monter dans l'escalier, bien avant qu'on soit à la dernière marche.

Le secrétaire tira de sa poche un carnet et un crayon.

— Veillez avec soin, dit-il.

Et il commença à aller et venir dans la misérable chambre, en prenant rapidement des notes.

Il s'avança d'abord vers le lit, tâta le matelas, et poussa une exclamation.

— Il est plus dur que les pierres, fit-il. Il faudra le changer, un jour qu'elle sera absente pour plusieurs heures. Un voyage spécial sera nécessaire. On ne peut pas le faire ce soir.

Il souleva le dessus de lit et examina le maigre oreiller.

— Un couvre-pieds usé, une couverture trop mince, et des draps reprisés et déchirés, continua-t-il. Quel lit pour un enfant dans un établissement qui jouit d'une si bonne réputation ! Depuis quand n'y a-t-il pas eu de feu ici ? ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à la grille toute rouillée.

— Je n'en ai jamais vu, dit Ram Das. La maî-

tresse de la maison est de celles qui oublient que les autres peuvent avoir froid.

La plume du secrétaire courait rapidement. Il détacha une feuille de son carnet et remit celui-ci dans sa poche.

— Tout de même, dit-il, nous entreprenons quelque chose d'étrange. Qui en a eu l'idée ?

Ram Dass s'inclina modestement.

— C'est moi qui y ai pensé le premier, *sahib*, dit-il, et ce n'était d'abord qu'une fantaisie. Je me suis attaché à cette petite : nous sommes, elle et moi, deux isolés. Elle a coutume de raconter tout haut à ses humbles amis tout ce qui naît dans son imagination. Un soir que j'étais très triste, je l'ai écoutée : elle expliquait ce que serait cette misérable chambre, si on la faisait plus belle et plus confortable. Elle semblait voir ce qu'elle décrivait, et son teint s'animait, ses yeux étaient plus gais. Le lendemain, le *sahib* était malade, et, pour le distraire, je lui ai raconté ce que j'avais entendu. Cela lui a beaucoup plu, il a commencé à s'intéresser à l'enfant et à me poser des questions. Et l'idée lui est venue de faire du rêve de la petite une réalité.

— Vous croyez que nous pourrons y arriver pendant son sommeil ? Et si elle se réveillait ? objecta le secrétaire.

Mais il était évident que, tout comme le *sahib* Carrisford, il était séduit par ce projet.

— Je puis marcher comme si mes pieds étaient de velours, répondit Ram Dass. Et les enfants dorment profondément, même ceux qui sont malheureux. J'aurais pu bien des fois entrer dans cette chambre sans qu'elle se retournât seulement sur son oreiller. Si quelqu'un me glisse les objets par la fenêtre, j'arrangerai tout, et elle ne bougera même pas. À son réveil, elle croira qu'un magicien a passé par là.

Il eut un sourire radieux, comme si son cœur se dilatait ; le secrétaire lui rendit son sourire.

— Un vrai conte des Mille et une Nuits, dit-il. Il n'y a qu'un Oriental pour avoir pareille idée! Elle ne naîtrait sûrement pas dans les brouillards de Londres.

Leur visite ne se prolongea guère, au grand soulagement de Rodilard qui, ne comprenant rien à leur conversation, trouvait ces murmures et ces allées et venues bien louches. Le jeune secrétaire, de plus en plus intéressé, prit des notes sur la cheminée, le plancher, le tabouret défoncé, la vieille table, et enfin sur les murs qu'il tâta de la main et où il parut ravi de découvrir un certain nombre de clous, plantés un peu au hasard.

— On pourra y suspendre bien des objets, remarqua-t-il.

Ram Dass sourit mystérieusement.

— Hier, pendant son absence, dit-il, je suis venu, avec des clous minces et pointus que l'on peut

enfoncer dans le mur sans avoir besoin du marteau. Je les ai posés aux endroits où ils seront nécessaires, et les voilà prêts.

Le secrétaire remettait son carnet dans sa poche, en jetant encore un coup d'œil circulaire.

— Je crois que j'ai tout noté, nous pouvons partir, dit-il. Le *sahib* Carrisford a un grand cœur. Quelle pitié qu'il n'ait pas retrouvé la petite fille disparue!

— S'il la retrouve, ses forces lui reviendront, répondit Ram Dass. Son Dieu peut encore la lui ramener.

Ils disparurent par le vasistas, avec aussi peu de bruit que lorsqu'ils étaient arrivés. Quand il fut bien sûr qu'ils ne revenaient pas, Rodilard, grandement soulagé, se risqua à mettre le nez dehors, et bientôt il courait de nouveau à travers la mansarde, dans l'espoir que ces êtres inquiétants pouvaient tout de même avoir dans leurs poches d'excellentes miettes, et en perdre quelques-unes pour le bonheur de la gent trotte-menu.

XV

MAGIE

LORSQUE SARA PASSA DEVANT LA maison du « gentleman » des Indes, elle aperçut Ram Dass qui fermait les volets, et jeta un rapide coup d'œil dans la somptueuse bibliothèque.

« Il y a bien longtemps que je n'ai été dans une belle pièce comme celle-ci », pensa-t-elle.

On apercevait comme toujours un feu splendide et le « gentleman » des Indes, assis au coin de la cheminée, la tête appuyée sur la main et l'air plus solitaire et triste que jamais.

— Pauvre homme ! dit Sara. Je voudrais bien savoir si vous « supposez » quelque chose ?

À ce moment précis, le malade se disait :

— Supposons — même si Carmichaël retrouve les Russes à Moscou — supposons que la petite fille qu'ils ont emmenée de chez cette Mme Pascal ne soit pas celle que je cherche. Où faudra-t-il désormais poursuivre nos recherches ?

Sara, en rentrant, se trouva face à face avec miss Minchin qui était descendue pour semoncer la cuisinière.

— Où avez-vous encore été perdre votre temps ? demanda-t-elle. Il y a des heures que vous êtes dehors.

— La boue est si épaisse, répondit Sara, qu'il était bien difficile de marcher avec mes vieux souliers qui me font glisser.

— Inutile de chercher des excuses, interrompit miss Minchin, et de dire des mensonges !

Sara pénétra dans la cuisine. La cuisinière, qui avait reçu une verte admonestation, était d'une humeur massacrante ; elle ne demandait qu'à passer sa colère sur quelqu'un, et Sara arrivait à point.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée dehors toute la nuit ? dit-elle aigrement.

Sara déposa ses paquets sur la table.

— Voici les commissions, dit-elle.

La cuisinière les regarda en grommelant. Elle était vraiment d'une humeur de chien.

— Puis-je manger quelque chose ? dit Sara d'une voix éteinte.

— Il y a longtemps qu'on a pris le thé ! lui fut-il répondu. Pensez-vous que j'allais vous le garder au chaud ?

Sara resta silencieuse une seconde.

— Je n'ai pas eu à déjeuner, dit-elle, baissant la voix de plus en plus, de peur qu'on ne l'entendît trembler.

— Il y a du pain dans l'office, répondit la cuisinière. Ça vous suffira pour aujourd'hui.

Sara s'en fut prendre le pain. Il était sec et dur. La cuisinière était bien trop exaspérée pour lui donner quoi que ce fût avec. Et puis, c'était si commode de passer sa mauvaise humeur sur Sara.

La pauvrette trouva bien dur de monter les trois longs étages qui conduisaient aux mansardes. Ils lui paraissaient toujours longs quand elle était fatiguée ; mais ce soir-là, elle croyait n'en jamais voir la fin. Plusieurs fois, elle dut s'arrêter pour se reposer. Quand elle atteignit le palier, elle fut tout heureuse de voir un filet de lumière filtrer sous sa porte ; il annonçait qu'Ermengarde était venue en sourdine lui faire une visite. Cette pensée réconfortait Sara : au moins la mansarde ne serait pas vide et désolée ; rien que la présence de la bonne grosse Ermengarde, roulée dans son châle rouge, réchaufferait un peu l'atmosphère.

Oui, Ermengarde était là, assise au milieu du lit, les pieds bien cachés sous sa robe. Elle était maintenant en très bon termes avec la famille Rodilard, mais au fond elle en avait toujours un peu peur. Aussi préférait-elle s'installer sur le lit, quand elle arrivait à la mansarde avant le retour de Sara. Cette fois-ci, elle avait quelque raison d'être nerveuse ; Rodilard à tout instant sortait de son trou et humait l'air, et même elle avait failli pousser un cri aussitôt étouffé, en le voyant se dresser sur ses pattes de derrière et renifler dans sa direction en la regardant fixement.

— Oh ! Sara ! s'écria-t-elle, je suis contente que vous arriviez. Rodilard flaire partout. J'ai essayé doucement de le renvoyer à son trou, mais il ne veut rien entendre. Je l'aime bien, je vous assure, mais il me fait peur quand il renifle en tournant son nez de mon côté. Croyez-vous qu'il me sauterait dessus ?

— Mais non, répondit Sara.

Ermengarde s'allongea sur le lit pour regarder son amie.

— Vous avez vraiment l'air fatigué, Sara, dit-elle ; vous êtes toute pâle.

— Je suis fatiguée, en effet, dit Sara en se laissant tomber sur le tabouret boiteux. Oh ! voilà Rodilard ; le pauvre ! il vient chercher son souper.

Rodilard, en effet, venait d'apparaître comme s'il

avait reconnu le bruit des pas de Sara. Il s'avança d'un air confiant, tandis que Sara plongeait la main dans sa poche et la tournait et retournait, en secouant la tête.

— Je suis bien fâchée, dit-elle, mais je n'ai plus une seule bribe de pain. Rentrez chez vous, Rodilard, et dites à votre famille qu'il n'y a rien dans ma poche ce soir, parce que la cuisinière et miss Minchin étaient d'affreuse humeur.

Rodilard sembla comprendre, Il se retira à pas lents et d'un air, sinon satisfait, du moins résigné.

— Je ne m'attendais pas à vous voir ce soir, Ermie, dit Sara.

— Miss Amelia est allée passer la nuit chez sa vieille tante, répondit Ermengarde. Personne, sauf elle, ne vient inspecter les chambres après que nous sommes couchées. Je pourrais rester chez vous jusqu'au matin.

Du doigt, elle montra la table ; une quantité de volumes, que Sara n'avait pas vus en entrant, s'y trouvaient amoncelés. Ermengarde eut un geste de découragement.

— Papa m'a encore envoyé des livres, Sara ; les voici.

Sara fut debout en un clin d'œil. Elle courut vers la table, saisit le premier volume venu, le feuilleta rapidement.

Déjà elle oubliait ses malheurs.

— Ah ! s'écria-t-elle, que c'est beau ! l'*Histoire de la Révolution française*, de Carlyle. J'ai toujours eu si grande envie de la lire !

— Pas moi, dit Ermengarde. Et papa sera furieux si je ne la lis pas. Il espère que j'aurai lu et appris tout ça pour les vacances. Que faire, mon Dieu ?

Sara s'arrêta de tourner les pages et regarda son amie, les joues rouges et les yeux brillants.

— Écoutez ! lui dit-elle, si vous voulez me prêter vos livres, je les lirai, ensuite je vous les raconterai et vous les expliquerai si bien que vous ne les oublierez plus.

— Bonté du ciel ! s'exclama Ermengarde. Croyez-vous vraiment que vous y parviendrez ?

— Oui, affirma Sara. Les petites se rappellent tout ce que je leur apprends.

— Sara, dit Ermengarde, dont le visage joufflu rayonnait d'espoir, si vraiment vous m'aidez à comprendre et à ne plus oublier ce que j'apprends, je... je vous donnerai ce que vous voudrez !

— Je n'ai pas besoin que vous me donniez quoi que ce soit, répliqua Sara, mais j'ai envie de lire vos livres. J'en ai si grande envie !

Et ses yeux s'élargissaient, tandis que sa poitrine se soulevait rapidement.

— Prenez-les, alors, dit Ermengarde. Je voudrais bien aimer autant que vous la lecture, mais c'est

peine perdue d'essayer ! Je ne suis pas intelligente, mon père l'est, et il veut que je le devienne.

Sara continuait à ouvrir les livres les uns après les autres.

— Que direz-vous à votre père ? demanda-t-elle, d'une voix un peu perplexe.

— Oh ! je n'ai pas besoin de rien lui dire, répliqua Ermengarde. Il croira que je les ai lus.

Sara posa le livre qu'elle tenait et secoua lentement la tête.

— Ce serait presque mentir, dit-elle. Et mentir, voyez-vous, non seulement c'est très mal, mais, encore, c'est vulgaire. Parfois (et elle parlait comme si elle regardait au fond d'elle-même), parfois j'ai pensé que je pourrais faire quelque chose de très mal ; par exemple, dans un accès de rage, tuer miss Minchin, vous comprenez, quand elle me maltraite ; mais je ne *pourrais* pas être vulgaire. Pourquoi ne pas dire à votre père que c'est moi qui les ai lus ?

— C'est qu'il veut que je les lise, dit Ermengarde, un peu déçue du tour inattendu que prenait la conversation.

— Il veut surtout que vous sachiez ce qu'ils contiennent, répliqua Sara. Et si je peux vous l'expliquer assez clairement pour que vous vous en souveniez, je suis sûre qu'il sera satisfait.

— Oh ! il sera content que j'apprenne quelque

chose, peu importe comment, dit Ermengarde d'un air morne. Vous seriez comme lui, si vous étiez à sa place.

— Ce n'est pas votre faute, si..., commença Sara.

Mais elle s'interrompit juste à temps pour ne pas dire : si vous êtes bornée.

— Si quoi ? demanda Ermengarde.

— Si vous ne pouvez pas apprendre rapidement, corrigea Sara. Si vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas ! et moi si je peux, eh bien ! je peux, et voilà tout.

Elle était toujours pleine d'indulgence pour Ermengarde, et s'efforçait de ne pas trop lui faire sentir la différence qu'il y a entre quelqu'un qui apprend tout rapidement, et quelqu'un qui est incapable d'apprendre quoi que ce soit. Tandis qu'elle regardait le visage tout rond de sa compagne, une des sages pensées dont elle était coutumière lui vint à l'esprit.

— Peut-être l'intelligence n'est-elle pas tout en ce monde, dit-elle. La bonté est un don encore plus précieux. Si miss Minchin connaissait tout, et qu'elle restât aussi méchante qu'elle est, son savoir ne l'empêcherait pas d'être une mauvaise créature que tout le monde haïrait. Beaucoup d'hommes d'une grande intelligence ont fait du mal et ont été haïs. Voyez Robespierre...

Elle s'arrêta et regarda Ermengarde, dont la

physionomie exprimait une profonde consternation.

— Vous ne vous rappelez pas? lui demanda-t-elle. Je vous ai raconté son histoire, il n'y a pas longtemps. Je crois que vous l'avez oubliée ?

— Mon Dieu, oui, en partie, admit Ermengarde.

— Eh bien! attendez un instant, dit Sara ; je vais ôter mes vêtements mouillés, m'envelopper dans le couvre-pieds et je vous redirai l'histoire de Robespierre.

Elle enleva son chapeau et son manteau qu'elle suspendit à un clou, et remplaça ses souliers saturés d'eau par une paire de vieilles pantoufles. Puis elle bondit sur le lit et, jetant le couvre-pieds sur ses épaules, elle noua ses bras autour de ses genoux.

— À présent, écoutez bien, fit-elle.

Elle se plongea dans les sanglantes annales de la Révolution française, et elle en fit de tels récits que les yeux d'Ermengarde se dilataient d'effroi. Mais malgré son épouvante elle écoutait Sara avec ravissement ; elle était bien sûre, désormais, de ne plus oublier Robespierre ou de ne plus se tromper au sujet de la princesse de Lamballe.

— Vous vous souvenez qu'on a mis sa tête au bout d'une pique et qu'on a dansé autour, continuait Sara. Et elle avait de beaux cheveux blonds bouclés. Quand je pense à elle, je ne vois jamais sa tête sur son corps, toujours sur une pique, avec la populace furieuse hurlant et dansant.

On convint ensuite que M. Saint-John — le père d'Ermengarde — serait mis au courant du plan de

ces demoiselles, et que pour l'instant les livres resteraient dans la mansarde.

— Maintenant, parlons d'autre chose, fit Sara. Comment vous tirez-vous de vos leçons de francais ?

— Bien mieux, depuis la dernière fois que je suis venue et où vous m'avez expliqué les conjugaisons. Miss Minchin était stupéfaite de me voir faire si bien mon thème, le lendemain de ce jour-là.

Sara rit doucement, en resserrant ses bras autour de ses genoux.

— Elle ne comprend pas non plus pourquoi Lottie réussit ses additions, dit-elle ; c'est parce qu'elle vient en cachette, et que je l'aide.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle.

— Cette mansarde serait agréable... si elle n'était pas si laide, poursuivit-elle en riant. Elle se prête admirablement à tous les rêves et à toutes les suppositions possibles.

La vérité est qu'Ermengarde ne se faisait aucune idée de l'existence parfois lamentable de Sara, et que son imagination était beaucoup trop endormie pour en soupçonner quelque chose. Durant ses rares visites, elle n'en voyait que le côté pittoresque, égayé par les récits et les inventions de son amie. Les fugues d'Ermengarde à la mansarde étaient pour elle des aventures amusantes ; et si parfois Sara était très pâle, s'il était indéniable qu'elle avait beaucoup maigri, la fière petite ne consentait jamais à se plaindre. Jamais elle n'aurait voulu reconnaître qu'à certains moments, comme ce soir-là, elle mourait presque d'inanition. Elle avait grandi rapidement, et ses courses perpétuelles lui auraient

aiguisé l'appétit, même si elle avait eu des repas réguliers et abondants, et une nourriture bien supérieure aux mets mal préparés et peu appétissants qu'on lui donnait de temps à autre, au gré des caprices de la cuisinière. Sara, peu à peu, s'habituait aux tiraillements continuels de son pauvre petit estomac.

— Je pense que les soldats sont comme moi, quand ils font une marche longue et fatigante, se répétait-elle souvent.

Elle aimait cette phrase : une marche longue et fatigante ; elle avait l'impression, en la disant, d'être elle-même un de ces pauvres soldats.

Elle était aussi très pénétrée de son rôle de maîtresse de maison, quand elle recevait ses amies dans les mansarde.

— Supposons que j'habite un château, imaginait-elle, et Ermengarde un autre château ; elle viendrait me voir avec une escorte de chevaliers, d'écuyers et de vassaux, et des étendards flottant au vent ; lorsque j'entendrais les trompettes sonner devant le pont-levis, je descendrais pour la recevoir et je la conduirais à un grand festin servi dans la salle des fêtes, puis je ferais entrer les ménestrels pour qu'ils chantent en s'accompagnant sur leur luth et nous récitent des vers. Quand Ermengarde vient me voir ici, je ne puis pas lui offrir un festin, mais je peux lui raconter des histoires et ne pas lui laisser deviner

mes ennuis. Je suis sûre que les pauvres châtelains en faisaient autant lorsque la famine régnait et que leur domaine avait été pillé.

Sara était assurément une fière et vaillante petite châtelaine, qui distribuait généreusement la seule richesse qui lui restât : ses rêves, ses visions, tout ce qui désormais constituait pour elle l'unique source de joie et de réconfort.

Si bien que, ce soir-là, Ermengarde ne se doutait pas que Sara tombait presque d'inanition et se demandait si cette faim dévorante lui permettrait de s'endormir lorsque son amie la quitterait. Elle n'avait jamais encore eu aussi faim.

— Je voudrais bien être aussi mince que vous, Sara, dit soudain Ermengarde. Je crois que vous l'êtes encore plus qu'avant ; vos yeux paraissent immenses, et regardez comme on voit bien tous les petits os de votre coude !

Sara, tranquillement, rabattit ses manches qui se trouvaient relevées.

— J'ai toujours été maigre, répliqua-t-elle bravement, et j'ai toujours eu de grand yeux verts.

— J'aime bien vos yeux, dit Ermengarde en les regardant avec une affectueuse admiration. On dirait qu'ils voient si loin, si loin ! plus loin que nous. Je les aime, et aussi leur nuance verte, quoique, le plus souvent, ils paraissent noirs.

— Ce sont des yeux de chat, dit Sara en riant.

Mais malgré ça je n'y vois pas dans la nuit : j'ai essayé, et je n'ai rien pu voir. Je le regrette !

À ce moment précis il se passa quelque chose au vasistas qui échappa aux deux petites filles. Si l'une d'elles s'était par hasard retournée, elle aurait été effrayée à la vue d'un visage bronzé qui jetait prudemment un rapide coup d'œil dans la mansarde et disparaissait aussi vite qu'il était venu. Aussi vite, mais peut-être moins silencieusement, car Sara, qui avait l'oreille fine, se retourna soudain en regardant vers le toit.

— Ce n'est pas Rodilard, dit-elle. Il fait plus de bruit, avec ses griffes.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Ermengarde un peu saisie.

— Vous n'avez rien entendu? dit Sara.

— Non... non, balbutia Ermengarde. Et vous ?

— Je n'en suis pas bien sûre, répondit Sara. On aurait dit quelque chose qui rampait sur le toit.

— Mon Dieu ! fit Ermengarde. Si c'étaient des voleurs ?

— Soyez tranquille, commençait gaiement Sara. Il n'y a rien à voler, et...

Elle s'interrompit. Toutes deux entendaient maintenant un autre genre de bruit : il venait de l'escalier, et c'était la voix irritée de miss Minchin. Sara bondit à bas du lit et éteignit la bougie.

— Elle gronde Becky, chuchota-t-elle dans l'obscurité. Et elle la fait pleurer.

— Elle va peut-être entrer ici? répondit Ermengarde affolée.

— Non. Elle croit que je suis couchée. Ne bougez pas.

Miss Minchin montait très rarement au dernier étage. Sara ne se souvenait de l'y avoir vue qu'une seule fois. Mais ce soir-là, elle paraissait furieuse, et il semblait qu'elle montât en poussant Becky devant elle.

— Petite effrontée, petite voleuse! entendirent les deux enfants. La cuisinière m'a dit qu'il lui manque constamment toutes sortes de choses.

— C'est pas moi, m'dame, sanglotait Becky. J'ai bien faim, mais j'ai jamais rien pris, jamais !

— Vous mériteriez d'aller en prison, poursuivait la voix furieuse. Voler la moitié d'un pâté ! En vérité !

— C'est pas moi, disait Becky pleurant toujours. J'en aurais bien mangé un tout entier, mais j'ai pas seulement mis le bout du doigt sur celui-là.

Miss Minchin n'en pouvait plus : la colère, puis l'ascension des escaliers, l'avaient mise hors d'haleine. Ce malencontreux pâté avait été gardé à son intention spéciale !... Et Becky reçut une paire de gifles.

—Inutile de mentir, dit miss Minchin. Et rentrez dans votre chambre immédiatement.

Sara et Ermengarde avaient entendu toute cette scène, puis le pas de Becky courant vers sa mansarde, et la porte qui se refermait. Elles comprirent que la pauvrette se jetait sur son lit.

— J'avais bien assez faim pour en manger deux, sanglotait-elle dans son traversin. Et je n'en ai jamais pris une seule bouchée. La cuisinière l'a donné au sergent de ville qui vient si souvent la voir.

Sara, debout dans l'obscurité, serrait ses petites dents et croisait et décroisait fiévreusement ses mains. Elle ne pouvait plus se contenir, mais pourtant elle attendit que miss Minchin fût redescendue et que tout bruit eût cessé. Alors, elle éclata :

— La mauvaise ! la méchante ! C'est elle qui vole, et puis elle accuse Becky ! Ce n'est pas vrai ! elle ment ! Pauvre Becky, elle a parfois si faim qu'elle ramasse des croûtes au milieu des cendres !

Et cachant sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots passionnés, qui consternèrent Ermengarde. Sara, l'intrépide Sara pleurait !... Que se passait-il ? Fallait-il donc croire... ? Une idée terrible se faisait lentement jour dans le cerveau un peu obtus de la bonne petite Ermengarde. Elle se leva à son tour et, s'étant à tâtons approchée de la table, elle fit craquer une allumette et ralluma la bougie. Puis elle se pencha vers Sara, le regard plein d'une véritable angoisse.

— Sara, murmura-t-elle, d'une voix tremblante,

avez-vous... avez-vous... ? Vous ne disiez jamais rien, je ne voudrais pas vous peiner, mais... souffrez-vous de la faim, quelquefois ?

C'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Sara redressa la tête.

— Oui, dit-elle passionnément. Oui, j'ai faim. J'ai tellement faim ce soir que je mangerais n'importe quoi ! Et c'est encore plus dur lorsque j'entends la pauvre Becky, car elle a plus faim que moi !

— Oh ! oh ! criait Ermengarde navrée. Et moi qui n'en savais rien !

— Je ne voulais pas vous le dire, répondit Sara. Il m'aurait semblé être une mendiance... Je sais bien, du reste, que j'ai tout l'air d'en être une...

— Non, non, interrompit Ermengarde. Vos vêtements sont usés et abîmés, c'est vrai, mais vous ne ressemblez pas à une mendiante. Vous n'y ressemblerez jamais.

— Un jour, un petit garçon m'a donné un shilling, dit Sara. (Et elle ne put s'empêcher de rire malgré elle.) Le voici. (Elle tira le ruban passé autour de son cou.) Il ne m'aurait pas apporté sa pièce si je n'avais pas eu l'air de quelqu'un qui en a besoin.

La vue de ce touchant souvenir fit une heureuse diversion. Les deux enfants se mirent à rire, les yeux encore pleins de larmes.

— Qui était ce petit garçon ? demanda Ermengarde qui regardait la pièce avec une sorte de respect.

— Il était très gentil et devait aller à quelque fête. C'est un des enfants de la Grande Famille, celui qui a des mollets si ronds et que j'ai baptisé Guy. Je pense que la *nursery* était pleine de joujoux, de boîtes de bonbons et de gâteaux, et qu'il a compris que moi, je n'avais rien du tout.

Ermengarde tressaillit. Les derniers mots de Sara faisaient jaillir en elle une soudaine inspiration.

— Oh ! Sara, s'écria-t-elle. Que je suis sotte de ne pas y avoir pensé plus tôt !

— À quoi donc ?

— Oh ! une idée splendide ! reprit Ermengarde, très excitée. Aujourd'hui même, j'ai reçu une grande boîte envoyée par la plus gentille de mes tantes. Elle est remplie de bonnes choses. Je ne l'ai pas encore ouverte, j'avais mangé tant de pudding à midi ! et puis les livres de papa me tourmentaient... Mais je sais ce qu'elle contient, continua-t-elle en bredouillant, tellement elle se hâtait : du plum-cake, des petits pâtés, des tartes à la confiture, des oranges, des figues, du chocolat ! Je vais aller la chercher, je la rapporterai sans faire de bruit, et nous mangerons ce qu'il y a dedans.

La tête de Sara tournait un peu ; cette énumération de bonnes choses augmentait son malaise. Elle saisit le bras d'Ermengarde.

— Croyez-vous que vous pourrez ? dit-elle.

— Oui, j'en suis sûre, répliqua Ermengarde.

Et courant à la porte, elle l'ouvrit sans bruit, et tendit l'oreille une seconde.

— Tout est éteint, murmura-t-elle. Tout le monde est couché. Je vais marcher très doucement et personne n'entendra rien.

Cette perspective était si délicieuse qu'elles se saisirent les mains et que les yeux de Sara s'illuminèrent.

— Ermie ! dit-elle, imaginons quelque chose : supposons que je donne une fête ! Vous voulez bien qu'on invite le prisonnier de la cellule voisine ?

— Mais oui, naturellement ! Frappez à la muraille : le geôlier ne peut pas entendre.

Sara s'approcha du mur et entendit la pauvre Becky qui pleurait encore. Elle frappa quatre coups.

— Cela signifie : « Venez me trouver, j'ai quelque chose à vous dire », expliqua-t-elle.

Cinq coups rapides lui répondirent.

— Elle vient, dit-elle.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et Becky apparut. Ses yeux étaient tout rouges, et à la vue d'Ermengarde elle saisit son tablier et s'en frotta nerveusement le visage.

— Ne faites pas attention à moi, Becky ! s'écria Ermengarde.

— Miss Ermengarde vous invite, dit Sara ; elle va nous apporter une boîte de friandises qu'elle a reçue.

Le bonnet de Becky glissa en arrière ; elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Ce sont des choses... des choses bonnes à manger, miss? dit-elle.

— Oui, répondit Sara, et nous ferons semblant de donner une grande réception.

— Et vous mangerez autant que vous voudrez, interrompit Ermengarde. Je cours chercher ma boîte !

Elle se hâtait tellement en sortant sur la pointe des pieds que son châle rouge glissa de ses épaules sans qu'elle le vît. Personne ne s'en aperçut. Becky était suffoquée par cette bonne nouvelle.

— Oh ! miss, balbutiait-elle, je sais que c'est vous qui avez demandé qu'on m'invite ! Ça me donne envie d'en pleurer de joie !

Et elle vint tout près de Sara, la regarder avec des yeux pleins d'adoration.

Mais déjà l'imagination de Sara travaillait et commençait à transformer, en l'embellissant, tout ce qui venait d'arriver. Là, dans cette misérable mansarde, malgré le froid glacial du dehors, malgré les courses éreintantes dans les rues pleines de boue, malgré le souvenir poignant des yeux hagards de la petite mendiante, Sara voyait dans la proposition d'Ermengarde quelque chose de surnaturel.

Elle poussa un profond soupir.

— C'est quand tout va très mal, s'écria-t-elle, qu'un événement inattendu se produit. On dirait qu'un magicien passe. Je ne devrais pas l'oublier : on n'est jamais malheureux jusqu'au bout !

Elle frappa joyeusement sur l'épaule de Becky.

— Non ! non ! dit-elle, on ne pleure plus, ce soir. Dépêchons-nous de mettre le couvert.

— Mettre le couvert, miss ? dit Becky perplexe, en promenant ses regards autour de la mansarde. Avec quoi donc ?

Sara regardait aussi.

— Nous n'avons rien, en effet, dit-elle, riant à demi.

Mais, à ce moment, elle aperçut un objet sur lequel elle se précipita: c'était le châle rouge d'Ermengarde, qui était tombé par terre.

— Je sais qu'Ermengarde ne dira rien, s'écria-t-elle. Ce châle va nous faire une magnifique nappe écarlate.

Elles avancèrent la vieille table et la recouvrirent du châle. Le rouge est une couleur merveilleuse : immédiatement la chambre parut moins nue.

— Un tapis rouge par terre, voilà ce qu'il faudrait ! dit Sara. Supposons qu'il y en a un !

Et elle considéra le plancher raboteux avec une grande satisfaction.

— Voyez s'il est doux et moelleux, dit-elle d'un ton convaincu.

Et elle levait et abaissait son pied délicatement comme s'il enfonçait dans quelque chose de très épais.

— Oui, miss, répondit Becky, qui la contemplait gravement.

Becky, même ravie, était toujours sérieuse.

— Et maintenant, que faudrait-il ? dit Sara en mettant ses mains sur ses yeux. Réfléchissions un peu : le Magicien m'inspirera, ajouta-t-elle d'une voix très douce.

Car elle était persuadée — c'était une de ses inventions favorites — qu'il y a dans l'air des idées éparses, toutes prêtes pour ceux qui en ont besoin. Becky avait souvent vu Sara se cacher ainsi le visage dans ses mains et le relever ensuite avec un air heureux et inspiré.

Il en fut de même ce soir-là.

— J'y suis, s'écria-t-elle. L'idée est venue ! je vais chercher dans la malle que j'avais quand j'étais riche.

Elle se dirigea vers le coin où était la malle en question, qu'on avait montée à la mansarde, non point pour la commodité de Sara, mais parce qu'on ne savait où la mettre. Il n'y avait plus dedans que des vieilleries sans valeur : mais Sara était sûre d'y faire de belles découvertes : le Magicien n'était-il pas là pour tout transformer ?

Dans un coin de la malle se trouvait un paquet,

si petit qu'il avait sans doute ainsi échappé aux yeux de miss Minchin, et que Sara l'avait mis de côté comme un souvenir. Il contenait une douzaine de fins petits mouchoirs blancs. Sara les prit et, revenant vers la table, commença à les disposer élégamment, avec la dentelle du bord bien étalée.

— Les assiettes, disait-elle, sont en or massif. Et voici les serviettes, garnies de dentelles de prix, tissées dans des couvents espagnols.

— Est-ce vrai, miss ? murmura Becky, transportée d'admiration.

— En tout cas, il faut croire que c'est vrai, affirma Sara. Si vous le croyez fermement, vous verrez les précieuses dentelles.

— Oui, miss, répondit docilement Becky.

Et tandis que Sara retournait à la malle, elle fit tous ses efforts pour parvenir à un résultat aussi désirable.

Sara la vit soudain, les yeux fermés, la figure étrangement convulsée, et les mains crispées ; on eût dit qu'elle s'appliquait à soulever un poids énorme.

— Qu'y a-t-il, Becky? s'écria Sara ; que faites-vous ?

Becky tressaillit et rouvrit les yeux.

— Je tâchais de croire, miss, répondit-elle, un peu confuse. Je tâchais de voir les belles choses,

comme vous les voyez. Et j'y arrivais presque ! conclut-elle avec un sourire plein d'espoir. Mais c'est pas facile !

— Parce que vous n'en avez pas l'habitude, dit amicalement Sara ; à votre place je ne me donnerais pas tant de mal pour commencer. Cela viendra peu à peu. Regardez bien : je vais tout vous expliquer.

Elle tenait à la main un vieux chapeau de paille trouvé au fond de la malle, et garni d'une guirlande de fleurs. Elle arracha la guirlande du chapeau.

— Voici des fleurs pour la salle du festin, dit-elle avec emphase. Elles embaument l'air de leur parfum. Oh ! Becky, donnez-moi le pot à eau, et puis aussi le porte-savon, qui fera un magnifique surtout de table.

Becky, respectueusement, apporta les objets désignés.

— Qu'est-ce que ça représente maintenant, toute cette vaisselle, miss ? questionna-t-elle.

— Ceci est une aiguière ciselée, dit Sara en entourant le pot à eau d'une branche de feuillage. Et ceci (elle remplissait le porte-savon des roses du chapeau) est une coupe d'albâtre incrustée de pierres précieuses.

— Eh ben, j'espère que c'est beau ! soupira Becky.

— Il faudrait quelque chose pour mettre les bonbons, murmurait Sara. J'y suis ! (et elle courut à la malle) j'ai vu là quelque chose qui fera notre affaire.

Ce n'était qu'un paquet d'étoffe entouré de papier de soie blanc et rouge : mais avec ce papier, Sara fit de petits plats, et en le mélangeant avec les fleurs qui restaient, elle orna le bougeoir qui tenait lieu de lampe. Seul, le Magicien aurait vu là autre chose qu'une vieille table boiteuse recouverte d'un châle et ornée de chiffons. Mais pour Sara, c'était un couvert somptueux ; et Becky ouvrait de grands yeux, et parlait presque tout bas.

— Est-ce que, demanda-t-elle en regardant autour d'elle, est-ce que nous sommes toujours à la Bastille ? ou bien si la Bastille aussi a été changée ?

— Oh ! je crois bien, répondit Sara. C'est tout différent : nous sommes dans la salle du banquet.

— Dans une banque !! mon Dieu, miss ! s'écria Becky, absolument confondue.

— Non ! la salle du *ban-quet*, expliqua Sara. C'est-à-dire une très grande pièce pour les repas de cérémonie, avec un haut plafond voûté, une galerie pour les musiciens, une immense cheminée remplie de troncs d'arbre qui flambent, et d'innombrables bougies de cire qui scintillent de tous côtés.

— Ma parole, miss Sara !... murmura de nouveau Becky.

À ce moment la porte s'ouvrit, et Ermengarde entra, fléchissant sous le poids de sa caisse. Elle poussa une joyeuse exclamation à la vue des brillants préparatifs du festin, qui contrastaient avec l'obscurité glaciale de l'escalier.

— Oh ! Sara ! dit-elle. Vous êtes la personne la plus intelligente que j'aie jamais connue !

— N'est-ce pas que c'est beau ? répondit Sara. Tout sort de ma vieille malle. Le Magicien m'a inspirée.

— Oh ! miss Ermengarde, s'écria Becky, faut savoir ce que tout ça représente... Oh ! miss, expliquez-lui !

Alors Sara, aidée sans doute par le Magicien, décrivit si bien les apprêts splendides du festin que ses deux compagnes voyaient presque les assiettes d'or, les bûches qui flambaient, les bougies qui étincelaient. Et lorsque, les uns après les autres, elles retirèrent de la bourriche les gâteaux recouverts de sucre glacé, les tartes, les fruits, les chocolats et le sirop, ce fut alors que la table du festin devint véritablement une merveille.

— C'est tout à fait un grand dîner ! s'écriait Ermengarde.

— On dirait la table du roi ! chuchotait Becky.

Ermengarde eut soudain une brillante inspiration.

— Savez-vous, Sara ? dit-elle. Imaginez que vous êtes une princesse et que c'est un festin royal.

— Mais c'est vous qui offrez le festin, objecta Sara ; vous serez la princesse, et nous, vos dames d'honneur.

— Oh ! moi, je ne puis pas être une princesse, répondit Ermengarde ; je suis bien trop grosse. Et puis je ne saurais pas faire. Vous saurez beaucoup mieux.

— Alors, j'accepte, puisque vous le voulez, dit Sara.

Mais une idée nouvelle la fit courir vers la grille rouillée.

— Elle est toute pleine de débris et de vieux papiers ! s'exclama-t-elle. Allumons-les ; cela fera une flambée pendant quelques minutes, et nous nous imaginerons avoir vraiment un beau feu.

Saisissant une allumette, elle joignit l'acte à la parole, et la mansarde se trouva tout illuminée.

— Quand les papiers auront fini de brûler, dit Sara, nous oublierons que ce n'était qu'un semblant de feu. (Elle se tenait, souriante, dans le rayonnement des flammes.) On croirait que c'est vrai, n'est-ce pas ? fit-elle. Maintenant nous allons commencer la fête.

D'un geste gracieux de la main, elle indiqua la table à Ermengarde et à Becky. De plus en plus, elle vivait son rêve.

— Approchez-vous, gentes damoiselles, dit-elle, et prenez place au banquet. Le roi, mon noble père, qui est parti pour un long voyage, m'a ordonné de le remplacer auprès de vous.

Et, tournant la tête vers le fond de la mansarde :

— Que les ménestrels fassent résonner violes et hautbois... Les princesses, expliqua-t-elle rapidement à ses compagnes, avaient toujours des musiciens qui jouaient pendant les repas. Imaginons-nous qu'il y a là-bas une galerie remplie de ménestrels.

Elles avaient à peine eu le temps de prendre chacune un morceau de gâteau, lorsque toutes trois se levèrent en pâlissant, l'oreille tendue vers la porte.

Il n'y avait pas à s'y tromper, quelqu'un montait. Les trois petites filles reconnurent le pas redouté, et comprirent que c'était la fin de leur beau rêve.

— Voilà madame ! dit Becky d'une voix étranglée en laissant choir son gâteau.

— Oui, confirma Sara, dans le petit visage blême de laquelle on ne distinguait plus que deux yeux immenses : miss Minchin nous a entendues.

D'un geste brusque, miss Minchin ouvrit la porte. Elle était pâle, elle aussi, mais de colère, et ses regards allaient des trois visages épouvantés à la table du festin, et de la table à la dernière flammèche de papier qui achevait de brûler dans la grille.

— J'avais des soupçons, s'écria-t-elle, mais jamais je n'aurais cru à tant d'audace. Lavinia avait raison!

Ainsi, c'était Lavinia qui avait découvert leur secret, et qui les avait trahies. Miss Minchin marcha sur Becky et, pour la seconde fois, gifla la pauvrette.

— Effrontée ! dit-elle. Vous quitterez la maison dès demain matin !

Sara restait immobile et blanche comme un marbre. Ermengarde fondit en larmes.

— Oh ! je vous en prie, ne la chassez pas, gémit-elle. Ma tante m'a envoyé un colis et... et nous donnions une soirée...

— Je vois, dit miss Minchin avec une ironie glaciale. Et la princesse Sara présidait la table.

Elle se tourna furieuse vers Sara.

— C'est vous qui êtes la coupable, cria-t-elle. Ermengarde n'aurait jamais eu pareille idée. C'est vous qui avez décoré la chambre avec tous ces oripeaux !

Et revenant à Becky :

— Rentrez dans votre mansarde, ordonna-t-elle.

Et Becky s'enfuit, la tête cachée dans son tablier.

— Quant à vous, dit miss Minchin à Sara, vous serez privée de déjeuner, de dîner et de souper.

— Déjà aujourd'hui je n'ai eu ni à dîner, ni à souper, miss Minchin, répondit Sara d'une voix éteinte.

— Tant mieux ! vous vous en souviendrez plus longtemps. Ne restez pas là à me regarder. Remettez tout dans la caisse.

Et comme elle disait ces mots, elle aperçut les livres d'Ermengarde.

— Et vous avez osé apporter vos beaux livres

neufs dans ce grenier !... Dépêchez-vous de les reprendre et d'aller vous coucher. Vous ne sortirez pas de votre chambre demain, et j'écrirai à votre père. Que dirait-il, s'il savait où vous étiez ce soir ?

Elle s'interrompit à ce moment, devant le regard profond et singulier que lui jetait Sara.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle durement. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Je réfléchissais, répondit Sara, comme elle avait déjà fait une fois dans la salle d'étude.

— Et à quoi, je vous prie ?

On eût dit que la même scène se répétait. Il n'y avait aucune insolence dans la voix de Sara ; elle était triste et calme.

— Je me demandais, articula-t-elle lentement, ce que mon père dirait s'il savait où je suis ce soir.

Comme au jour de cette fameuse scène, miss Minchin perdait tout contrôle sur elle-même. Elle saisit Sara aux épaules et la secoua brutalement.

— Insolente ! criait-elle. Comment osez-vous...

Elle jeta pêle-mêle les beaux livres et les friandises dans la caisse, qu'elle mit sur les bras d'Ermengarde.

— Je vous laisse à vos réflexions, dit-elle. Couchez-vous immédiatement.

Poussant et bousculant la pauvre Ermengarde, elle referma la porte de la mansarde, et Sara se retrouva seule.

Le beau rêve était fini. Dans la grille, il n'y avait

plus que du papier noirci ; la vaisselle plate, les nappes de dentelle et les guirlandes étaient redevenues des mouchoirs usés, des morceaux de papier rouge et blanc et de vieilles fleurs artificielles qui jonchaient le plancher ; les ménestrels avaient disparu et le son des violes s'était éteint. Il ne restait plus qu'Emily, assise contre le mur, et qui avait l'air de dévisager je ne sais quoi, de ses grands yeux ronds. Sara l'aperçut et, de ses mains qui tremblaient, elle ramassa la poupée.

— Il n'y a plus de banquet, Emily, dit-elle, ni de princesses. Il ne reste plus que les prisonniers de la Bastille.

Et s'asseyant sur le vieux tabouret, elle enfouit sa tête dans ses bras.

... Que serait-il arrivé, si au lieu de se cacher les yeux elle les avait, à ce moment précis, levés vers le vasistas ? Je ne sais ! peut-être la fin de ce chapitre eût-elle été toute différente... Car si Sara avait levé les yeux, elle aurait aperçu au travers du carreau le même visage basané qui, déjà, au début de cette soirée, les avait regardées, Ermengarde et elle, tandis qu'elles causaient.

Mais Sara ne bougea pas. Elle resta longtemps, sa petite tête brune reposant sur ses genoux, comme elle faisait toujours, quand elle essayait de supporter bravement une nouvelle épreuve. Puis, enfin, elle se leva et s'approcha lentement du lit.

— Je ne puis plus rien imaginer ce soir, se dit-elle, c'est inutile d'essayer. Peut-être que, si je m'endors, un rêve viendra « imaginer » à ma place.

Elle se sentait soudain si lasse — peut-être à cause du manque de nourriture — qu'elle tomba presque de faiblesse sur le lit.

— Supposons, reprit-elle cependant avec une sorte d'héroïsme, supposons qu'il y a un beau feu dans la grille, avec beaucoup de petites flammes bleues qui dansent ; supposons que devant le feu il y a un bon fauteuil, et une petite table sur laquelle ... sur laquelle est servi un petit souper bien chaud. Et supposons, poursuivit-elle en s'enveloppant dans sa mince couverture, supposons que je suis couchée dans un lit moelleux, avec d'épaisses couvertures et de grands oreillers de duvet. Supposons... supposons...

Et cette grande et soudaine fatigue se trouva presque être un bienfait, car ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit profondément.

. . . . . .

Combien de temps dormit-elle ? elle n'en eut pas la moindre idée. Mais elle dormait de si bon cœur, que toute la famille Rodilard, parents, fils et filles, courant et galopant à travers la mansarde, n'aurait pas réussi à la tirer de son sommeil.

Lorsqu'elle s'éveilla, assez soudainement du reste, elle n'eut pas du tout l'impression d'être

réveillée par quelque chose. Et, cependant, c'était un bruit réel qui l'avait rappelée à la réalité — le bruit sec fait par le vasistas se refermant après avoir laissé passer une forme blanche et silencieuse qui, aussitôt qu'elle fut sur le toit, s'allongea sans bruit sur les ardoises, assez près pour voir à l'intérieur de la mansarde, mais pas assez pour être vue.

Sara n'ouvrit pas tout de suite les yeux. Elle avait encore sommeil, et, chose curieuse, elle éprouvait une douce impression de chaleur, une si douce impression qu'elle ne croyait pas être vraiment réveillée : un rêve, un rêve seul pouvait lui donner une telle sensation de complet bien-être.

— Quel beau rêve ! balbutia-t-elle. J'ai bien chaud. Je... je voudrais bien... ne pas m'éveiller.

Évidemment, ce ne pouvait être qu'un rêve. Il lui semblait que des couvertures légères et chaudes étaient amoncelées sur elle. En vérité, elle les *sentait*, ces couvertures, et en étendant la main, voici que ses doigts frôlèrent quelque chose comme un couvre-pieds en duvet recouvert de satin... Il ne fallait pas bouger, pour ne pas rompre cet enchantement.

Mais c'était plus fort qu'elle ; il y avait dans la mansarde quelque chose qui la forçait à ouvrir les yeux : une sensation lumineuse et un bruit : le bruit que ferait un feu craquant et pétillant.

« Oh ! je me réveille, pensa-t-elle avec désespoir, et je ne puis pas m'en empêcher. »

Ses yeux s'ouvraient en dépit d'elle-même. Et alors elle sourit, car elle voyait ce qu'elle n'avait jamais vu dans la mansarde, et ce qu'elle n'y reverrait jamais.

— Je ne suis pas réveillée, murmurait-elle en se dressant sur son coude et en regardant de tous côtés. Le rêve continue.

Elle était bien sûre de rêver : ce qu'elle croyait voir ne pouvait pas exister dans la réalité.

Car voici ce qu'elle voyait : dans la grille, un beau feu rougeoyant et, sur ce feu, une petite bouilloire de cuivre qui bouillait en chantonnant ; sur le plancher, un épais tapis rouge ; devant le feu, un fauteuil pliant, ouvert et garni de coussins ; près du fauteuil, une petite table pliante elle aussi, recouverte d'une nappe blanche, et sur laquelle se trouvaient de petits plats recouverts de leurs couvercles, une tasse avec sa soucoupe, et une théière ; des couvertures neuves et chaudes étaient jetées sur le lit, ainsi qu'un couvre-pieds de satin ; au pied du lit, une curieuse robe en soie ouatinée, une paire de pantoufles fourrées et quelques livres. La misérable chambre était devenue un lieu féerique, et une chaude lueur l'éclairait toute, car sur la table il y avait une jolie lampe recouverte d'un abat-jour rose. Sara regardait,

toujours appuyée sur son coude ; son cœur battait à grands coups.

— La vision ne s'évanouit pas, disait-elle, haletante. Oh ! je n'ai jamais eu rêve pareil, jusqu'à présent.

Elle n'osait pas bouger ; mais enfin, repoussant ses couvertures, elle mit un pied sur le sol.

— Je rêve que je me lève, s'entendit-elle dire.

Et tandis que, debout, elle regardait lentement autour d'elle :

— Je rêve que mon rêve continue, je rêve que c'est vrai. Je suis ensorcelée ! je m'imagine voir tout ça...

Elle parlait de plus en plus vite.

— Si je peux continuer à croire que c'est vrai, peu importe que ce ne soit qu'un rêve !... Ce n'est pas vrai, ça ne peut pas l'être. Mais, mon Dieu, comme cela paraît vrai !

Le rayonnement du feu l'attira ; elle s'agenouilla devant la grille, tendit les mains si près que la chaleur intense la fit reculer.

— Un feu de rêve ne me brûlerait pas, dit-elle tout haut.

Elle se redressa, elle s'en fut toucher la table, le tapis, la théière; elle toucha les couvertures; elle prit la robe ouatinée dans ses bras et y posa la joue.

— C'est chaud, c'est doux, disait-elle avec des larmes dans la voix. C'est vrai ! tout est vrai !

Elle jeta la robe sur ses épaules, et glissa les pieds dans les pantoufles.

— Tout cela est réel : je... je ne rêve pas ! cria-t-elle.

Elle se dirigea, chancelant presque, vers les livres et ouvrit celui qui terminait la pile. Sur la première page elle lut ces mots : « Pour la petite fille de la mansarde. De la part d'un ami. »

À cette vue, Sara enfouit son visage dans le volume et éclata en sanglots.

— Je ne sais pas qui c'est, disait-elle ; mais quelqu'un pense à moi : j'ai un ami.

Elle prit son bougeoir et, à pas de loup, passa chez Becky. Elle s'arrêta devant le lit.

— Becky, Becky ! murmurait-elle aussi haut qu'elle l'osait. Réveillez-vous.

Quand Becky, la face encore toute barbouillée de larmes, ouvrit les yeux, elle vit devant elle une petite silhouette drapée dans une luxueuse robe de soie cramoisie. Un visage rayonnant la regardait : la princesse Sara était à côté d'elle, son bougeoir à la main.

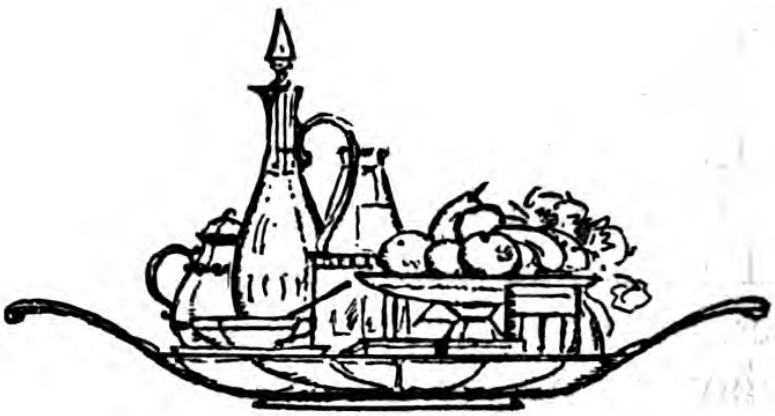
— Venez, disait-elle. Oh ! Becky ! dépêchez-vous.

Becky était trop ahurie pour parler. Elle se leva et, les yeux dilatés et la bouche ouverte, suivit Sara sans dire un mot.

Quand elles eurent franchi le seuil, Sara ferma

doucement la porte, et affectueusement elle attira sa petite compagne au milieu du rayonnement et de la chaleur de toutes ces merveilles, devant lesquelles elle sentait son cœur battre et sa tête tourner.

— Tout cela est vrai, ce n'est pas un rêve, lui dit-elle ; j'ai touché chaque objet. Tout est réel, autant que nous. Le Magicien est venu, Becky, et a travaillé pendant que nous dormions : le Magicien qui ne permet jamais qu'on soit malheureux jusqu'au bout.



XVI

LE VISITEUR

MAINTENANT, AMI LECTEUR, IMAGINEZ, si vous le pouvez, ce que fut le reste de la soirée. Imaginez nos deux petites filles assises sur le tapis devant le feu qui emplissait de son rougeoiement la triste grille toute rouillée. Songez à leur joie, lorsque, soulevant les couvercles des petits plats, elles découvrirent un bon potage encore bouillant, des sandwiches, des toasts beurrés et des *muffins*[1] en quantité bien suffisante pour deux. La vieille timbale qui était sur la table à toilette servit de tasse à Becky, et le thé était si délicieux qu'il était parfaitement inutile de « supposer » quoi que ce fût en le buvant. Les deux enfants, bien au chaud, se réconfortaient ; elles se sentaient toutes joyeuses ; et Sara, enfin convaincue que son rêve était une réalité, s'abandonnait au plaisir de jouir pleinement de ce bien-être ; à force de vivre toujours dans un monde imaginaire, elle en arrivait à considérer comme naturels les événements les plus incompréhensibles, et à cesser rapidement d'y trouver quoi que ce fût de mystérieux.

— Je ne connais personne qui puisse me faire

[1] Sorte de pâtisserie pour le thé.

pareille surprise, dit-elle ; mais enfin, cette personne-là existe. Car nous voici assises devant le feu... et ce feu brûle et nous chauffe ! En tout cas, Becky, j'ai un ami. Il y a quelqu'un dans le monde qui est mon ami.

Tout en continuant à se réchauffer, et à faire honneur au substantiel et savoureux repas, elles se regardaient d'un air interrogateur, et la féerie au milieu de laquelle elles se trouvaient faisait naître en elles une sorte d'émerveillement un peu craintif.

— Ne pensez-vous pas, miss, chuchota Becky d'une voix tremblante, que tout cela pourrait bien disparaître et que nous ferions mieux de nous dépêcher ?

Et joignant le geste à la parole, elle fourra la moitié d'un sandwich dans sa bouche. « Ma foi, pensait-elle, si ce n'est qu'un rêve, on peut laisser de côté les belles manières. »

— Non, répondit Sara ; rien ne disparaîtra : je mords dans ce *muffin*, et j'en sens le goût. Dans les rêves, on ne mange jamais pour de bon. De plus, je me suis pincée plusieurs fois, et je viens de toucher exprès un charbon rouge : je vous assure que je l'ai senti.

Le sommeil bienfaisant qui les gagnait peu à peu était, lui aussi, une sensation exquise. C'était le doux engourdisement qui saisit les enfants heureux, bien nourris et choyés. Elles restèrent ainsi péné-

trées de bien-être, jusqu'au moment où Sara se surprit regardant du côté de son lit transformé.

Il y avait bien assez de couvertures pour partager avec Becky. Cette dernière se trouva, cette nuit-là, couchée comme de sa vie elle ne l'avait jamais été.

En quittant la mansarde, Becky jeta un long regard sur toutes ces splendeurs.

— Eh ben ! miss, dit-elle, si on ne retrouve rien demain matin, on aura toujours eu du plaisir ce soir, et je l'oublierai pas.

Elle regardait chaque objet l'un après l'autre, comme pour en fixer à jamais l'image dans sa mémoire.

— Le bon feu, énumérait-elle, avec la table devant, et puis la belle lampe rose ; et le couvre-pieds en satin sur votre lit, le tapis par terre, toutes les jolies choses...

Ici elle mit d'un geste éloquent la main sur son estomac.

— La bonne soupe, les sandwiches, les *muffins*... tout ça pour de vrai !

Et bien convaincue cette fois qu'elle venait vraiment de vivre son rêve, elle partit.

Grâce à la télégraphie mystérieuse qui fonctionne entre les élèves d'une même pension et les domestiques d'une même maison, tout le monde à l'Institution Minchin savait, dès le matin suivant, que

Sara Crewe était en pleine disgrâce, qu'Ermengarde était condamnée à la détention dans sa chambre, et que Becky aurait été mise à la porte dès l'aurore si l'on avait pu la remplacer instantanément. Les bonnes comprirent que miss Minchin la gardait parce qu'il lui serait impossible de retrouver une enfant assez seule et abandonnée pour travailler comme une esclave avec des gages dérisoires. Et les « grandes » se dirent tout bas entre elles que si miss Minchin ne renvoyait pas Sara c'est qu'il lui était beaucoup plus avantageux de la garder.

— Elle grandit très vite, et elle apprend tout si facilement, expliqua Jessie à Lavinia, qu'on pourra bientôt lui confier une vraie classe, pour laquelle on ne lui paiera rien. Tout de même, Lavinia, c'est vilain de votre part d'être allée la dénoncer parce qu'elle s'amusait là-haut. Comment le saviez-vous ?

— Je l'ai appris par Lottie : elle est si bébé qu'elle ne se rend pas compte de ce qu'on lui fait dire. Je ne vois rien de mal à être allée avertir miss Minchin : je sentais que c'était mon devoir, ajouta Lavinia d'un ton suffisant. Car Sara trompait miss Minchin. Et elle est ridicule avec ses grands airs, mal habillée et déguenillée comme elle est !

— Que faisaient-elles toutes trois, quand miss Minchin est arrivée ?

— Oh ! elles avaient inventé je ne sais quelle

stupidité, comme toujours. Ermengarde avait monté son panier de friandises pour le partager avec Sara et Becky. Elle ne nous offre jamais rien, à nous. Oh ! ça m'est bien égal, mais je trouve assez vulgaire de s'en aller ainsi se mêler aux domestiques dans les mansardes. Je suis surprise que miss Minchin n'ait pas renvoyé Sara, dût-elle y perdre un bon professeur.

— Où irait-elle, si on la renvoyait ? demanda Jessie, un peu inquiète.

— Est-ce que je le sais ? riposta aigrement Lavinia. Je pense qu'elle aura un drôle d'air, tout à l'heure, quand elle entrera dans la salle d'étude. Il paraît qu'elle a été privée de dîner hier et qu'elle sera privée de nourriture aujourd'hui.

Jessie était assez superficielle, mais pas méchante au fond. D'un geste nerveux, elle prit ses livres.

— C'est affreux, dit-elle. Miss Minchin n'a pas le droit de la faire mourir de faim.

Lorsque Sara pénétra dans la cuisine, les bonnes la regardèrent en dessous ; mais elle ne leur accorda aucune attention. Elle et Becky s'étaient réveillées un peu en retard, et toutes les deux, sans échanger un seul mot, s'étaient hâtées de descendre.

Sara entra dans l'office. Elle y trouva Becky qui frottait vigoureusement une bouilloire, en fredonnant tout bas une petite chanson. Elle regarda Sara avec un visage épanoui.

— La couverture était toujours là quand je me suis réveillée, miss, murmura-t-elle très excitée, tout comme hier soir.

— La mienne aussi, répondit Sara ; il ne manque rien nulle part. En m'habillant, j'ai mangé un des morceaux de gâteau qui restaient.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'exclama Becky avec une sorte de volupté.

Puis brusquement elle baissa le nez sur la bouilloire, car la cuisinière arrivait.

Miss Minchin, comme Lavinia, s'attendait à voir Sara très déprimée. Sara avait toujours été pour elle une énigme, et une énigme irritante, car la sévérité semblait n'avoir aucun effet sur elle. Si on la grondait, elle écoutait poliment, d'un air sérieux ; si on la punissait, elle accomplissait sa tâche supplémentaire, ou se passait de dîner sans se plaindre ni montrer extérieurement le moindre signe de révolte. Miss Minchin trouvait que le fait même de ne pas répondre un seul mot insolent était en soi une insolence. Mais elle espérait bien que cette fois-ci, après la scène violente de la soirée et la perspective de rester à jeun toute la journée, Sara céderait enfin. Certainement elle allait arriver toute pâle, les yeux rouges, l'air humble et malheureux.

Miss Minchin la vit entrer dans la classe pour donner aux petites leur leçon de français. Sara marchait d'un pas vif, elle avait des couleurs et

presque un soupçon de sourire aux lèvres. Miss Minchin n'en revenait pas ; elle éprouvait comme un choc désagréable. De quoi donc était faite cette enfant ? Elle lui fit signe de s'approcher de son bureau.

— Vous semblez avoir oublié que vous êtes en disgrâce, lui dit-elle. Êtes-vous donc définitivement endurcie ?

Quand on est encore une enfant, quand on a fait un bon souper et qu'on a bien dormi au chaud, quand on a vu un beau rêve devenir une réalité, il est difficile d'avoir l'air malheureux et d'empêcher ses yeux de briller. Miss Minchin resta muette quand Sara, la regardant, lui fit cette réponse parfaitement correcte :

— Excusez-moi, miss Minchin, je sais très bien que je suis en disgrâce.

— Je vous prie de ne pas l'oublier et de ne pas prendre un air triomphant absolument déplacé. Et rappelez-vous que vous êtes privée de nourriture toute la journée.

— Je sais, miss Minchin, répondit Sara.

Et comme elle regagnait sa place, son cœur battait au souvenir de la journée de la veille. « Si le Magicien n'était pas venu à mon secours, pensa-t-elle, aujourd'hui aurait été terrible ! »

— Elle n'a pas l'air d'avoir bien faim, chuchotait Lavinia. Regardez-la donc. Peut-être suppose-

t-elle qu'elle a fait un bon déjeuner, ajouta-t-elle avec un méchant petit rire.

— Elle ne ressemble à personne, répondit Jessie, qui observait Sara au milieu de ses petites élèves. Quelquefois, elle me fait presque peur.

— Dieu ! que vous êtes ridicule ! lui lança Lavinia.

Jusqu'au soir, Sara conserva le regard brillant et les joues fraîches. Les bonnes la regardaient, tout intriguées, et les petits yeux bleus de miss Amelia étaient arrondis par la stupeur : elle ne pouvait croire à tant d'aplomb de la part de quelqu'un qui avait encouru le déplaisir de son auguste sœur. Mais cela ressemblait bien à Sara : elle était sans doute résolue à payer d'audace !

Ce à quoi Sara était résolue, c'était à garder aussi secrets que possible les événements miraculeux qui s'étaient passés chez elle. Si miss Minchin montait de nouveau à la mansarde, tout serait découvert, naturellement. Mais il paraissait peu probable qu'elle recommençât cette ascension, tout au moins d'ici quelque temps. Elle allait sans doute surveiller si étroitement Ermengarde et Lottie que celles-ci n'oseraient plus recommencer leurs expéditions nocturnes. En tout cas, on recommanderait le plus grand silence à Ermengarde, et on pouvait se fier à elle. Si Lottie arrivait à découvrir quelque chose, on lui ferait jurer le secret, à elle aussi. Et puis, le Magicien aiderait à préserver son œuvre des regards profanes.

— Mais quoi qu'il arrive, se répéta Sara toute la journée, quoi qu'il arrive, il y a quelque part sur la terre un être divinement bon qui est *mon* ami. Je ne saurai peut-être jamais qui il est, je ne pourrai jamais le remercier, mais je ne me sentirai plus jamais aussi seule. Oh ! le Magicien m'a comblée !

Le temps avait été bien mauvais, la veille ; il le fut encore ce jour-là : humide, boueux et froid au possible. Il y eut des quantités de courses à faire ; la cuisinière était un vrai fagot d'épines, et se gênait d'autant moins qu'elle savait Sara en pleine disgrâce. Mais qu'importe, quand un secours merveilleux vous est venu mystérieusement ! Le bon souper de la nuit avait rendu des forces à Sara ; elle savait qu'elle dormirait chaudement, et quoique son estomac recommençât à crier famine, — ce qui n'était que trop naturel, — elle sentait qu'elle pourrait attendre jusqu'au lendemain matin la fin de sa peine.

Il était fort tard quand elle remonta chez elle. Son cœur battait bien fort en mettant la main sur le bouton de la porte.

— Sans doute tout aura disparu, se dit-elle en s'efforçant d'être brave. Peut-être n'était-ce que pour m'aider à passer cette affreuse nuit. Mais de toutes façons, j'ai vécu réellement ces bonnes heures : ce n'était pas un rêve.

Elle poussa la porte et entra. Un cri faillit lui

échapper. Elle se retint, ferma la porte et, s'y appuyant, elle regarda sa mansarde.

Le Magicien était revenu et avait fait encore mieux que la veille. Le feu brûlait, un nouveau souper était préparé sur la petite table, et cette fois il y avait deux couverts; une superbe étoffe brodée à l'aspect exotique cachait le dessus de cheminée délabré. Tous les vieux meubles cassés et détériorés étaient cachés sous des draperies de riche couleur; quelques tentures, fixées par des clous si fins que le marteau était inutile pour les enfoncer, dissimulaient les murs écaillés. De jolis éventails étaient suspendus çà et là, et d'énormes coussins, assez larges pour servir de sièges, étaient épars sur le tapis. Un coffre en bois, recouvert d'une draperie et garni de quelques autres coussins, jouait à merveille le rôle d'un divan.

Sara s'approcha du feu, s'assit et regarda de tous ses yeux.

— C'est comme un conte de fées qui est devenu vrai, murmura-t-elle. Il me semble que je n'ai qu'à faire un souhait: des diamants ou des sacs pleins d'or, et que je vais les voir paraître! Ce ne serait pas plus singulier. Est-ce bien là ma mansarde? Suis-je bien la pauvre Sara en haillons, mouillée et transie?... Quand je pense à tout ce que j'imaginais, et combien je désirais qu'il y eût des fées! Eh bien! me voici vivant dans un conte de fées. Il me semble que

pour un peu je deviendrais fée moi-même, et transformerais tout par la vertu de ma baguette.

Elle se leva et alla vers le mur frapper les coups réglementaires. Aussitôt Becky arriva.

Quand elle entra, elle faillit tomber de saisissement. Elle demeura muette pendant quelques minutes.

— Oh ! mon Dieu ! balbutiait-elle, tout comme dans l'office le matin. Oh ! Seigneur, miss !

— Vous voyez ? dit Sara.

Ce soir-là, Becky s'installa sur un des grands coussins devant le feu et eut une vraie tasse et une vraie soucoupe.

Quand ensuite Sara fut se coucher, elle découvrit un beau matelas tout neuf et un gros oreiller moelleux. Son ancien matelas et son mince oreiller avaient été ajoutés à ceux qui garnissaient le lit de Becky, si bien que Becky était royalement couchée.

— D'où cela peut-il venir ? demandait Becky. Mon Dieu ! qui est-ce qui fait tout ça, miss ?

— Ne cherchons pas, répondit Sara. Si ce n'était que je voudrais bien pouvoir dire : « Oh ! merci... » j'aimerais mieux ne rien savoir. Ce serait encore plus beau.

Ainsi, leur vie à toutes deux, à partir de ce jour, fut merveilleusement transformée. Le conte de fées continua. Chaque soir, quand Sara rentrait dans sa mansarde, elle découvrait quelque nouvel embel-

lissement. Les murs décrépis disparurent peu à peu sous les draperies et les gravures, d'ingénieux meubles pliants apparurent, puis ce fut une petite bibliothèque suspendue, toute garnie de livres ; enfin, il semblait qu'il n'y eût rien à désirer. Quand Sara descendait le matin, les restes de son souper étaient sur la table ; quand elle rentrait le soir, le Magicien les avait enlevés et remplacés par un autre bon petit repas. Miss Minchin était aussi dure que jamais, miss Amelia aussi grognon, et la cuisinière toujours parfaitement insupportable. Sara courait faire les courses par tous les temps, sans cesse grondée et bousculée ; elle arrivait à peine à échanger un mot avec Ermengarde ou Lottie ; Lavinia regardait d'un air méprisant sa vieille robe toute reprisée ; et les autres lui jetaient des coups d'œil curieux quand elle entrait dans la salle d'étude. Mais qu'importait à Sara, qui vivait maintenant au pays des merveilles ? C'était une histoire autrement féerique que toutes celles qu'elle avait pu imaginer pour se garder du désespoir. Parfois, quand on la grondait, elle retenait difficilement un sourire.

— Si on savait ! se disait-elle. Oh ! si on savait !

Quand elle rentrait à la maison, trempée, fatiguée et affamée, elle se réconfortait à l'idée du bon souper et du beau feu qu'elle trouverait là-haut. Durant les

journées les plus rudes, elle conservait sa belle humeur en songeant à ce qu'elle verrait le soir en ouvrant sa porte, et en cherchant quelle nouvelle surprise l'attendait. Bientôt elle parut moins maigre. Son teint se colora, et ses yeux ne parurent plus trop grands pour sa petite figure.

— Sara Crewe se porte à merveille, dit un jour miss Minchin à miss Amelia d'un ton désapprobateur.

— Oui, répondit imprudemment la pauvre Amelia. Elle engraisse, elle qui commençait à ressembler à un corbeau affamé...

— Affamé ! releva sèchement miss Minchin. Il n'y a aucune raison pour qu'elle ait l'air affamé : elle a toujours eu une copieuse nourriture !

— Oh ! bien sûr, bien sûr ! renchérit humblement miss Amelia, effrayée de voir qu'elle avait, comme toujours, fait une bévue.

— Il est pénible d'avoir à constater une pareille disposition chez une enfant de son âge, dit miss Minchin, d'un air hautain et mystérieux.

— Quelle disposition ? demanda timidement miss Amelia.

— On dirait qu'elle nous brave, expliqua miss Minchin, au fond assez embarrassée, car elle savait parfaitement qu'il n'y avait rien de pareil chez Sara. Toute autre qu'elle se serait sentie humiliée et aurait cédé devant... devant les événements qui ont

bouleversé sa vie. Mais elle ne paraît pas plus disposée à la soumission et à l'humilité que si elle était une princesse !

— Vous rappelez-vous, commença l'imprudente miss Amelia, le matin où elle vous avait demandé ce que vous feriez si jamais vous découvriez qu'elle en était une ?

— Non, interrompit d'un ton sec miss Minchin. Ne dites pas de sottises.

Mais elle s'en souvenait mieux que personne.

Becky elle-même reprenait des joues et perdait son air de petit animal traqué. Elle aussi jouait un rôle dans le beau conte de fées. Elle avait maintenant deux matelas, deux oreillers, de nombreuses couvertures, et tous les soirs elle soupait copieusement, assise sur un bon coussin devant le feu. Il n'était plus question de la Bastille, ni des prisonniers : à la place de ceux-ci, il y avait maintenant deux petites filles qui vivaient dans un monde de délices. Tantôt Sara lisait à haute voix, tantôt elle étudiait pour son propre compte ; parfois, immobile, regardant le feu d'un air absent, elle pensait à l'ami inconnu, auquel elle aurait tant voulu pouvoir exprimer au moins une petite partie de la gratitude dont son cœur était plein.

Puis il se produisit une nouvelle merveille. Un employé de magasin déposa chez miss Minchin plusieurs paquets, qui tous étaient adressés, en gros

caractères faciles à lire : « À la petite fille qui habite la mansarde de droite. »

Ce fut Sara elle-même qui ouvrit la porte et prit les paquets. Elle les mit sur la table de l'antichambre et était en train de lire l'adresse, lorsque miss Minchin l'aperçut.

— Portez tout de suite ces paquets à leur destinataire, dit-elle avec sévérité. Ne perdez pas votre temps à les regarder.

— Ils sont pour moi, répondit paisiblement Sara.

— Pour *vous* ? s'écria miss Minchin. Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas qui les envoie, expliqua Sara, mais ils me sont adressés. Je couche dans la mansarde de droite. Becky est dans celle de gauche.

Miss Minchin, très agitée, s'approcha pour regarder les paquets.

— Que contiennent-ils ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit Sara.

— Ouvrez ! ordonna miss Minchin.

Sara obéit. Une grande perplexité se peignait sur la physionomie de miss Minchin. Les paquets ouverts laissèrent voir des souliers, des bas, des gants, une robe, un manteau chaud et confortable, et même un joli chapeau et un parapluie. Tous ces objets étaient d'excellente qualité, et sur la poche du manteau on avait épinglé un papier sur lequel

était écrit : « Pour être portés tous les jours. On les remplacera quand il sera nécessaire. »

Miss Minchin était bouleversée. Cet incident inattendu éveillait d'étranges angoisses dans son âme sordide. Se serait-elle donc trompée ? et l'enfant si mal traitée aurait-elle de par le monde quelque ami original, peut-être quelque parent éloigné qui avait retrouvé ses traces et s'amusait à veiller sur elle de cette façon fantastique et mystérieuse ? Il y a quelquefois des oncles, de vieux garçons très riches, qui ne se soucient pas d'avoir leurs nièces chez eux et préfèrent s'occuper d'elles à distance. Des gens de cette espèce sont toujours capricieux, emportés, et s'offensent de la moindre chose. Ce serait bien regrettable si quelque parent de Sara allait apparaître un jour et apprendre toute la vérité sur les vêtements en loques, la nourriture insuffisante et les durs travaux. Miss Minchin se sentait très mal à l'aise, et elle jeta un regard de côté sur Sara.

— Eh bien ! lui dit-elle sur un ton qu'elle n'avait jamais eu depuis la mort du capitaine Crewe, voilà quelqu'un qui est vraiment bon pour vous. Puisqu'il vous envoie ces jolies choses, et qu'il les remplacera quand elles seront usées, il faut tout de suite aller les mettre et vous faire belle. Quand vous serez habillée, vous pourrez venir étudier avec vos compagnes. Ne vous occupez plus des commissions, pour aujourd'hui.

Lorsque, une demi-heure après, Sara pénétra dans la salle d'études, l'institution tout entière demeura frappée de stupeur.

— Est-il possible ! s'exclama Jessie, en poussant le coude de Lavinia. Regardez la princesse Sara !

Tous les yeux étaient braqués sur Sara. Lavinia regarda à son tour et devint cramoisie.

C'était vraiment la princesse Sara qui entrait. Jamais on ne l'avait vue ainsi, depuis le jour de son grand malheur. Les élèves ne reconnaissaient plus la petite fille qu'elles avaient aperçue deux heures auparavant dans l'escalier de service. Sara portait de nouveau une robe semblable à celles que Lavinia lui avait tant enviées, une robe d'une belle nuance chaude et admirablement faite. Ses petits pieds étaient bien chaussés, et ses cheveux, dont les lourdes boucles brunes lui donnaient l'air d'un poney échappé quand elles retombaient sur son mince visage, étaient soigneusement retenus par un ruban.

— Elle vient peut-être de faire un héritage, chuchota Jessie. J'ai toujours eu l'idée qu'il lui arriverait quelque chose d'extraordinaire. Elle est si originale !

— Ou bien les mines de diamants ont donné de leurs nouvelles, dit méchamment Lavinia. N'ayez donc pas l'air de vous pâmer devant elle, petite sotte !

— Sara, dit gravement miss Minchin, venez vous asseoir ici.

Et devant les yeux émerveillés de ses compagnes qui ne pouvaient plus dissimuler leur intense curiosité, Sara reprit la place d'honneur qu'elle

occupait jadis, et se pencha tranquillement sur ses cahiers.

Ce soir-là, lorsque Becky et elle eurent pris leur thé, Sara s'assit sur le tapis et resta longtemps silencieuse, à regarder vaguement le feu qui flambait.

— Êtes-vous en train d'imaginer quelque chose, miss ? demanda respectueusement Becky.

Car Becky savait que lorsque Sara regardait les braises avec ces yeux pleins de rêve, il y avait en général quelque belle histoire en préparation. Mais, ce soir-là, Sara secoua la tête.

— Non, répondit-elle. Je cherche ce que je dois faire.

Becky la regardait toujours avec respect. Elle éprouvait quelque chose comme de la vénération pour tout ce que faisait ou disait Sara.

— Je ne puis pas m'empêcher de penser à mon ami, lui expliqua Sara. S'il ne veut pas se faire connaître, ce serait impoli de chercher à deviner qui il est. Mais je voudrais tant qu'il sache combien je lui suis reconnaissante, et quel grand bonheur il m'a donné ! Car ceux qui ont très bon cœur aiment savoir s'ils ont fait des heureux. Cela leur est encore plus agréable que de recevoir des remerciements. Je voudrais... je voudrais bien...

Ses yeux se posèrent à ce moment sur une petite table occupant un coin de la chambre. Elle l'avait aperçue un soir en rentrant, il y avait quelques jours

à peine. Et sur la table se trouvait un joli buvard garni de papier, d'enveloppes et de plumes.

— Oh ! s'écria-t-elle, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Elle se leva, et apporta la petite table devant le feu.

— Je vais lui écrire, dit-elle joyeusement, je laisserai ma lettre bien en vue sur la table, et peut-être que la personne qui apporte le souper comprendra et l'emportera. Je ne demanderai rien du tout à mon ami ; et je suis sûre que mes remerciements ne le fâcheront pas.

Et voici ce que disait la lettre de Sara :

« J'espère que vous ne trouverez pas impoli de ma part de vous écrire ce billet, alors que vous ne voulez pas vous faire connaître. Je vous en prie, ne croyez pas que je cherche à rien découvrir : je veux seulement vous remercier d'être si bon pour moi, si divinement bon, et d'avoir fait de ma vie un beau conte de fées. Je vous suis si reconnaissante, je suis si heureuse — et Becky aussi est heureuse et reconnaissante comme moi, car comme moi elle vit maintenant dans le monde des merveilles. Nous étions seules, nous avions froid et faim ; et comme tout a changé, grâce à vous ! Je vous en prie, laissez-moi vous dire un seul mot : merci — merci — oh merci !

« *La Petite Fille de la mansarde.* »

Le lendemain matin, elle laissa la lettre sur la petite table, et quand elle remonta, le soir, la lettre avait été emportée. Sara sut ainsi que le Magicien l'avait reçue, et cette pensée lui fut très douce. Après le thé, elle faisait une petite lecture à Becky dans un des livres neufs, lorsque son attention fut attirée par un léger bruit qui semblait venir du vasistas. Levant les yeux, elle vit que Becky avait entendu aussi, car elle avait redressé la tête et semblait un peu effrayée.

— Y a quèque chose là-haut, miss, murmura-t-elle.

— Oui, répondit doucement Sara. On dirait un chat qui essaie d'entrer.

Elle s'approcha du vasistas. On entendait comme un grattement très léger. Soudain un souvenir revint à l'esprit de Sara, et elle se mit à rire : elle se rappelait certain petit intrus qui, déjà une fois, s'était introduit dans la mansarde, et qu'elle avait aperçu ce jour même, assis mélancoliquement sur une table, devant la fenêtre du « gentleman » des Indes.

— Si c'était le petit singe, dit-elle gaiement, le petit singe qui se serait échappé de nouveau ? Oh ! je voudrais bien que ce soit lui !

Elle monta sur une chaise, ouvrit le vasistas avec précaution et regarda au dehors. Il avait neigé tout le jour, et là tout près d'elle. sur la couche

blanche, elle apercevait un petit corps frissonnant, dont le petit museau noir se tendait piteusement vers elle.

— C'est le singe ! s'écria-t-elle. Il s'est sauvé par la mansarde du *lascar*, et notre lumière l'a attiré.

Becky, elle aussi, s'était approchée.

— Allez-vous le faire entrer, miss? dit-elle.

— Mais oui, répondit Sara. Il fait trop froid dehors pour les singes, ils sont très délicats. Je vais tâcher de l'apprivoiser.

Elle tendit la main vers le singe, en lui parlant avec douceur, comme elle parlait aux moineaux et à Rodilard — son âme compatissante se penchait tendrement vers tout ce qui est petit, tout ce qui est craintif, tout ce qui souffre.

— Venez, mon chéri, disait-elle, je ne vous ferai point de mal.

Le singe comprenait très bien qu'elle ne lui ferait pas de mal, il l'avait compris avant même qu'elle eût posé la main sur lui. Il avait deviné que les petits doigts de Sara le toucheraient avec autant d'affection que les longs doigts bistrés de Ram Dass. Il se laissa prendre docilement, et quand il fut dans les bras de Sara, se pelotonna contre sa poitrine et saisit délicatement une mèche de ses cheveux, en la regardant bien en face.

— Il est gentil, le petit singe ! répétait Sara tout

doucement, en l'embrassant sur la tête. J'aime tant toutes les petites bêtes !

Le singe était ravi de s'approcher du feu, et quand elle s'assit en l'installant sur ses genoux, il se mit à les regarder, elle et Becky, avec un très sympathique intérêt.

— Il est plutôt laid, n'est-ce pas, miss ? dit Becky.

— On dirait un très vilain bébé, répondit Sara en riant. Je vous demande bien pardon, ami singe, mais je suis contente que vous ne soyez pas un petit enfant. Il serait impossible à votre mère elle-même d'être fière de vous, et personne n'oserait dire : « Oh ! comme il ressemble à son père !... » Mais je vous aime beaucoup tout de même !

Elle s'appuya au dossier de son fauteuil, l'air pensif.

— Peut-être est-il peiné d'être si laid, dit-elle, et pense-t-il sans cesse à sa laideur. Mais pense-t-il à quelque chose ? Singe, mon mignon, avez-vous une âme ?

Le singe, pour toute réponse, porta sa petite main à sa tête et se gratta consciencieusement.

— Qu'allez-vous en faire ? demanda Becky.

— Je vais le garder cette nuit. Et demain je le reporterai au « gentleman » des Indes. Je serai fâchée de vous renvoyer, cher petit singe, mais il le faut. Vous devez certainement me préférer votre

vraie famille ; et moi, je ne suis qu'une parente d'occasion.

Lorsqu'elle alla se coucher, elle lui fit un nid au pied de son lit ; le petit singe s'y roula en boule, et dormit là comme un petit enfant ravi de sa nouvelle maison.

XVII

« C'EST ELLE ! »

LE LENDEMAIN, TROIS DES MEMBRES DE la Grande Famille se trouvaient dans la bibliothèque du « gentleman » des Indes et faisaient de leur mieux pour égayer celui-ci. Ils n'avaient du reste été autorisés à venir que sur sa demande personnelle. Depuis quelque temps M. Carrisford vivait dans l'incertitude et, ce jour-là, cette incertitude devenait une véritable anxiété, car on attendait le retour de M. Carmichaël, dont le séjour à Moscou s'était prolongé plus qu'on ne pensait. À son arrivée, il avait eu beaucoup de peine à découvrir les gens qu'il cherchait. Quand ensuite il avait eu leur

véritable adresse, il avait appris qu'ils étaient en voyage et décidé d'attendre leur retour à Moscou.

M. Carrisford était dans son grand fauteuil, et Janet se tenait assise par terre à côté de lui. Janet était sa préférée. Nora occupait un tabouret, et Donald chevauchait la tête de la peau de tigre qui servait de tapis. Disons tout bas qu'il menait assez bruyamment son coursier.

— Ne faites pas tant de tapage, Donald, lui dit Janet. Quand on vient distraire quelqu'un qui est malade, il n'est pas nécessaire de hurler. Peut-être faisons-nous trop de bruit, monsieur Carrisford ?

Mais le « gentleman » des Indes se contenta de lui taper affectueusement sur l'épaule.

— Pas du tout, répondit-il. Cela m'empêche de trop penser.

— Je vais me tenir tranquille, annonça Donald d'une voix retentissante. Nous serons tous aussi silencieux que des souris.

— Jamais des souris ne feraient un bruit pareil, observa Janet.

— Mais si elles étaient très nombreuses ? objecta Donald.

— Il faudrait qu'elles soient cinquante mille, et encore... dit sévèrement sa sœur. Et nous, nous ne devons pas faire plus de bruit qu'une seule souris.

M. Carrisford se mit à rire.

— Papa ne tardera plus beaucoup, maintenant,

reprit Janet. Pouvons-nous parler de la petite fille qu'il cherche ?

— Il me semble qu'en ce moment je ne pourrais parler de rien d'autre, dit le « gentleman » des Indes d'un air découragé.

— Nous l'aimons beaucoup, dit Nora. Nous l'appelons « la petite princesse presque fée ».

— Et pourquoi ? demanda-t-il, car les faits et gestes de la Grande Famille l'aidaient à oublier un peu son unique souci.

— C'est parce que, expliqua Janet, elle sera si riche quand on l'aura retrouvée qu'elle sera comme une princesse de conte de fées.

— Est-il vrai, demanda Nora, que son papa avait mis tout son argent dans la mine de diamants d'un de ses amis, que cet ami crut que l'argent était perdu et qu'il se sauva, persuadé qu'il était un voleur ?

— Mais en réalité il n'en était pas un du tout, se hâta de dire Janet.

Le « gentleman » des Indes lui prit la main.

— Non, il n'en était pas un, dit-il.

— Je suis si peinée pour cet ami, reprit Janet. Ce n'était pas de sa faute si l'argent semblait perdu, et je suis sûre qu'il en avait un grand chagrin.

— Vous comprenez très bien les choses, Janet, dit M. Carrisford en serrant plus étroitement la petite main qu'il tenait dans la sienne.

— Avez-vous parlé à M. Carrisford de la-petite-fille-qui-n'est-pas-une-mendiante ? cria Donald à tue-tête. Lui avez-vous dit qu'elle a de beaux habits tout neufs ? Peut-être qu'elle était perdue, elle aussi, et qu'on l'a retrouvée.

— Voici une voiture ! s'écria Janet. Elle s'arrête devant la porte. C'est papa !

Tous trois se précipitèrent à la fenêtre.

— Oui, c'est papa, proclama Donald. Mais il n'y a point de petite fille avec lui.

Ses sœurs et lui se précipitèrent en ouragan dans le hall, et on les entendit sauter, battre des mains et pousser des cris de joie tandis que leur père les embrassait à tour de rôle.

M. Carrisford fit un effort pour se soulever et retomba sur son fauteuil.

— Inutile ! dit-il tristement. Quel infirme je fais !

On entendait la voix de M. Carmichaël qui approchait.

— Non, mes enfants, disait-il, vous reviendrez quand j'aurai fini de causer avec M. Carrisford. Pour le moment, allez jouer avec Ram Dass.

Puis il entra, frais et alerte comme de coutume. Il semblait que la belle humeur et la santé entraient avec lui. Néanmoins, sa physionomie exprimait un certain découragement lorsqu'il serra avec affection les mains du malade qui le regardait avec une vive anxiété.

— Alors ? dit M. Carrisford. Et l'enfant qu'avaient adoptée ces Russes ?

— Ce n'est pas l'enfant que nous cherchons, répondit M. Carmichaël. Elle est beaucoup plus jeune que la fille du capitaine Crewe et s'appelle Emily Carew. Je l'ai vue et lui ai parlé. La famille russe m'a donné tous les détails possibles.

Le « gentleman » des Indes paraissait bien découragé et bien triste. Sa main laissa retomber celle de M. Carmichaël.

— Alors, il faudra recommencer les recherches, dit-il, voilà tout. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

M. Carmichaël obéit. Il s'était peu à peu attaché très profondément à ce malheureux homme. Lui-même se sentait si riche en bonheur, qu'un chagrin pareil le touchait jusqu'au fond de l'âme. Si dans cette grande maison vide on entendait un jour résonner une petite voix enfantine, comme tout serait changé ! Et il ne pouvait supporter la pensée que son pauvre ami fût à jamais condamné à vivre avec ce remords et cette hantise.

— Voyons, voyons ! dit-il de sa voix chaude et réconfortante, nous la retrouverons.

— Il faut se remettre tout de suite en campagne, sans perdre de temps, dit nerveusement M. Carrisford. Avez-vous un projet, une idée quelconque ?

M. Carmichaël, un peu agité lui aussi, se leva et se mit à marcher de long en large d'un air indécis et soucieux.

— Eh bien ! dit-il, voici l'idée qui m'est venue tantôt dans le train qui me ramenait de Douvres. Cette enfant est sûrement quelque part. Nous avons fouillé toutes les pensions de Paris. Abandonnons Paris, et cherchons à Londres.

— Le fait est que les pensions de jeunes filles n'y manquent pas, dit M. Carrisford.

Et tressaillant légèrement :

— Il y en a même une dans la maison qui touche celle-ci.

— Eh bien ! nous commencerons par elle. Nous ne saurions aller plus près.

— Il y a dans cette pension, continua Carrisford, une enfant à laquelle je m'intéresse ; mais ce n'est pas une des élèves. C'est une pauvre petite abandonnée, très brune, et ressemblant aussi peu que possible à ce pauvre Crewe.

Le Magicien était-il de nouveau à l'œuvre en cette minute précise ? Toujours est-il que Ram Dass entra tandis que son maître parlait encore, et s'inclina profondément, avec une imperceptible lueur dans ses grands yeux sombres.

— *Sahib*, dit-il, la petite fille est là, celle qui a touché votre cœur. Elle rapporte le singe, qui s'était encore enfui chez elle par le toit. Je lui ai

dit d'attendre. J'ai pensé qu'il plairait peut-être au *sahib* de la voir et de lui parler.

— Qui est-elle? demanda M. Carmichaël.

— Personne n'en sait rien, répondit M. Carrisford. C'est justement l'enfant dont je vous parlais, le petit souffre-douleur de la pension voisine.

Et se tournant vers Ram Dass :

— Oui, je serai content de la voir, fais-la entrer... Pendant votre absence, expliqua-t-il à M. Carmichaël, je finissais par désespérer de tout. Les sombres jours d'hiver étaient interminables. Ram Dass m'ayant parlé de l'abandon et du dénuement où vivait cette petite, nous avons organisé tout un petit complot, digne d'un roman, pour la secourir. C'était un peu puéril, mais au moins mon cerveau était occupé. Du reste, sans l'aide de mon agile et silencieux Ram Dass, nous n'aurions rien pu faire.

C'est à ce moment que Sara pénétra dans la bibliothèque. Elle portait dans ses bras le petit singe, qui visiblement n'avait aucune envie de la quitter. Il se cramponnait à elle en poussant de petits cris. Quant à Sara, l'émotion de se trouver chez le « gentleman » des Indes mettait de belles couleurs sur ses joues.

— Votre singe s'est encore sauvé, dit-elle de sa voix musicale. Je l'ai trouvé hier soir près de ma fenêtre, et je l'ai gardé dans ma chambre, il faisait

si froid ! Je vous l'aurais rapporté tout de suite s'il n'avait pas été si tard. Mais je savais que vous étiez souffrant et j'ai pensé que vous ne vouliez pas être dérangé.

Les yeux caves de M. Carrisford se fixaient sur Sara avec une vive curiosité.

— C'était une gentille attention de votre part, dit-il.

Sara regarda Ram Dass, immobile auprès de la porte.

— Dois-je le remettre au *lascar* ? demanda-t-elle.

— Comment savez-vous que c'est un *lascar* ? dit le « gentleman » des Indes en souriant légèrement.

— Oh ! je connais les *lascars*, expliqua Sara en donnant à Ram Dass le singe qui n'obéissait qu'à contre-cœur. Je suis née aux Indes.

Le « gentleman » des Indes se redressa si vivement et avec une physionomie si changée, que Sara en demeura interdite.

— Vraiment ? s'écria-t-il. Vous êtes née aux Indes ? Approchez-vous, ajouta-t-il en lui tendant la main.

Sara s'approcha et mit sa main dans la sienne. Elle ne bougeait pas, et regardait avec un peu d'inquiétude le « gentleman » des Indes. Il paraissait si agité...

— Vous demeurez dans la maison voisine ? demanda-t-il.

— Oui, dans la pension de miss Minchin.

— Mais vous n'êtes pas une de ses élèves ?

Un étrange petit sourire frémit au coin des lèvres de Sara. Elle hésita un peu.

— Je ne sais pas bien ce que je suis exactement, répliqua-t-elle.

— Et pourquoi donc ?

— Au commencement, j'étais une élève et j'avais tout ce que je voulais ; mais maintenant...

— Vous étiez une élève ; et maintenant, qu'êtes-vous ?

Le sourire étrange et un peu triste reparut.

— Je couche dans les mansardes, à côté de la fille de cuisine, répondit-elle. Je fais les commissions pour la cuisinière, je fais tout ce qu'on m'ordonne, et j'aide les plus petites pour leurs leçons.

— Questionnez-la, Carmichaël, dit M. Carrisford, qui retomba épuisé dans son fauteuil. Questionnez-la ; moi, je n'en ai plus la force.

L'excellent papa de la Grande Famille savait causer avec les petites filles. Sara le vit tout de suite, dès les premiers mots qu'il lui adressa de sa voix cordiale.

— Que voulez-vous dire par : « Au commencement », mon enfant? lui demanda-t-il.

— Lorsque mon papa m'a conduite ici.

— Et où est votre papa ?

— Il est mort, répondit Sara très doucement. Il

avait perdu tout son argent, il n'en restait plus pour moi, et personne n'était là pour s'occuper de moi ou payer miss Minchin.

— Carmichaël ! cria le « gentleman » des Indes. Carmichaël !

— Ne l'effrayons pas, lui répondit à voix basse M. Carmichaël.

Et tout haut, s'adressant à Sara :

— Sur quoi on vous a envoyée à la mansarde et transformée en petite servante. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Je n'avais point de famille et point d'argent, répéta Sara. Je n'appartiens à personne.

— Comment votre père a-t-il perdu sa fortune ? interrompit le « gentleman » des Indes, haletant.

— Ce n'est pas lui qui l'avait perdue, répondit Sara, dont l'étonnement grandissait de minute en minute. Il avait un ami qu'il aimait beaucoup, *beaucoup*. C'est cet ami qui a pris l'argent de papa. Papa a eu trop confiance en lui.

Le « gentleman » des Indes respirait de plus en plus péniblement.

— Son ami n'a peut-être pas eu l'intention de mal faire, dit-il. Ce fut peut-être le résultat d'une erreur.

Sara ne se doutait pas combien sa petite voix claire et tranquille paraissait inflexible.

— Peut-être, répondit-elle, mais tout cela n'en fut pas moins très dur pour mon papa, et il en est mort.

Comment se nommait votre père ? demanda le « gentleman » des Indes. Dites-moi son nom.

— Il s'appelait Ralph Crewe, répondit Sara, un peu saisie. Le capitaine Crewe. Il est mort aux Indes.

Le visage déjà si blême du malade devint livide, et Ram Dass s'élança auprès de son maître.

— Carmichaël ! balbutiait celui-ci. C'est elle ! c'est l'enfant !

Pendant quelques minutes, Sara crut qu'il allait mourir. Ram Dass avait saisi un flacon et il en avait versé quelques gouttes dans un verre, qu'il portait aux lèvres du malade. Sara tremblait. Elle regarda M. Carmichaël.

— Quelle enfant suis-je donc ? dit-elle d'une voix défaillante.

— C'était lui, l'ami de votre père ! répondit M. Carmichaël. N'ayez pas peur, ma petite. Voilà deux ans que nous vous cherchons !

Sara porta la main à son front et ses lèvres se contractèrent.

— Et j'étais chez miss Minchin pendant tout ce temps-là, murmura-t-elle. Là, de l'autre côté de ce mur !

XVIII

LE CHÂTIMENT DE MISS MINCHIN

LA GRANDE JOIE TELLEMENT INATTENDUE qu'il venait d'éprouver était presque trop forte pour le malade.

— Oh ! dit-il d'une voix faible lorsque M. Carmichaël manifesta l'intention d'emmener Sara, je voudrais la garder là tout près de moi, ne pas la perdre de vue.

— Je prendrai bien soin d'elle, affirma gravement Janet, que son père avait rappelée. Et maman sera là dans un instant.

Et ce fut Janet qui emmena Sara.

— Nous sommes si contents qu'on vous ait retrouvée, lui dit-elle. Vous ne pouvez pas vous en faire une idée.

Donald, les deux mains dans ses poches, contemplait Sara de l'air de quelqu'un qui s'adresse des reproches.

— Si je vous avais demandé votre nom quand je vous ai donné mon shilling, dit-il, vous m'auriez répondu : « Sara Crewe » et vous auriez été retrouvée tout de suite !

Mme Carmichaël arriva sur ces entrefaites ; elle

paraissait très émue, et attirant Sara vers elle, l'embrassa tendrement.

— Vous semblez bouleversée, pauvre petite, lui dit-elle. Et cela se comprend.

Mais une question brûlait les lèvres de Sara.

— C'est lui, dit-elle en indiquant du regard la porte fermée de la bibliothèque, c'est lui qui était le méchant ami? Oh! je vous en prie, dites-le-moi!

Des larmes coulaient sur les joues de Mme Carmichaël, tandis qu'elle embrassait de nouveau Sara, tout en pensant combien peu la pauvrette avait dû être caressée pendant ces deux pénibles années.

— Ne l'appelez pas « méchant », ma chérie, répondit-elle. Il n'avait pas réellement perdu l'argent de votre papa ; mais il a cru un instant qu'il l'avait perdu, et comme il aimait beaucoup votre père, il en a eu un tel chagrin qu'il est tombé très malade. Il a failli mourir, et bien longtemps avant qu'il ait retrouvé sa lucidité, votre pauvre papa était mort.

— Et on me cherchait, dit Sara à voix basse. Et j'étais si près !

Cette pensée ne la quittait pas.

— On vous croyait en France, expliqua Mme Carmichaël. M. Carrisford vous a cherchée partout. Il ne se doutait pas, lorsqu'il vous voyait passer devant ses fenêtres, que vous étiez l'enfant de

son ami ; mais à cause d'elle, il vous plaignait, et il a voulu vous faire du bien. Et il a dit à Ram Dass de passer par votre petite fenêtre et d'arranger un peu votre grenier.

Sara poussa un cri de joie, et sa physionomie s'illumina.

— Comment ! c'est Ram Dass qui m'a apporté toutes ces belles choses, s'écria-t-elle. Et c'est le « gentleman » des Indes qui lui en avait donné l'ordre ? C'est lui qui a fait de mon rêve une réalité ?

— Oui, ma chérie, lui-même. Il est très bon, très généreux, et par tendresse pour la petite Sara qu'il cherchait, il avait pitié de vous.

La porte s'ouvrit, et M. Carmichaël fit signe à Sara de venir.

— M. Carrisford se sent mieux, dit-il, et il veut vous voir.

Sara s'élança. Et quand le « gentleman » des Indes la regarda, il put voir qu'elle rayonnait.

Elle s'approcha tout près du fauteuil, les deux mains jointes contre sa poitrine.

— C'est vous, dit-elle, de sa petite voix joyeuse qui tremblait un peu, c'est vous qui m'avez envoyé toutes ces choses, toutes ces belles choses ?

— Oui, ma pauvre chère petite, c'est moi, répondit-il.

La maladie et l'émotion le rendaient très faible, mais il regardait la petite fille avec une telle tendresse

et un si grand désir de la prendre dans ses bras, que Sara crut retrouver le regard de son père. Très simplement, elle s'agenouilla auprès de lui, comme elle s'agenouillait à côté de son papa, au temps lointain où elle et lui s'aimaient tous deux de tout leur cœur.

— Alors, c'est vous qui êtes mon ami, mon grand ami, dit-elle.

Et se penchant sur la main amaigrie, elle la baisa plusieurs fois.

— Dans trois semaines, il sera sur pied, dit tout bas M. Carmichaël à sa femme. Regardez-le dès maintenant.

En fait, il n'était déjà plus le même. La « petite Madame » était retrouvée, et il y avait quantité de décisions nouvelles à prendre, d'arrangements nouveaux à prévoir. Tout d'abord, se posait la question de miss Minchin. Il fallait que quelqu'un allât lui annoncer le changement subit qui se faisait dans le sort de son ancienne élève.

Sara ne remettrait plus les pieds à la pension : sur ce point-là, M. Carrisford était catégorique. Elle resterait là avec lui et M. Carmichaël se chargerait de voir miss Minchin.

— Je suis bien contente de ne pas y retourner, dit Sara, car elle va être très fâchée. Elle ne m'aime pas du tout ; peut-être est-ce ma faute, car moi je ne l'aime pas non plus.

Mais M. Carmichaël n'eut pas à se déranger : ce fut miss Minchin elle-même qui se présenta, à la recherche de son élève. Ayant eu besoin de Sara, et ne la trouvant nulle part, elle avait appris, à sa grande indignation, que les bonnes l'avaient vue sortir par l'escalier du sous-sol portant un objet caché sous son manteau, qu'elle s'était rendue à la maison voisine, et qu'elle y était entrée.

— Que va-t-elle bien y faire ? s'écria miss Minchin.

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai, ma sœur, répondit la timide Amelia. Peut-être est-ce parce qu'elle a vécu aux Indes, comme notre voisin...

— C'est bien dans le caractère de Sara d'aller ainsi s'imposer aux gens et de chercher à s'attirer leur sympathie d'une manière aussi impudente, dit miss Minchin. Il y a presque deux heures qu'elle est là-bas ! Je ne puis supporter pareille effronterie. Je vais aller voir ce qui se passe, et excuser auprès de ce monsieur cette conduite inqualifiable.

Sara, assise sur un tabouret tout près de M. Carrisford, était en grande conversation avec lui, lorsque Ram Dass annonça la visiteuse. Sara pâlit et se leva involontairement ; mais M. Carrisford put voir qu'elle restait calme et ne paraissait pas effrayée.

Miss Minchin, sévère et digne, pénétra dans la bibliothèque. Elle avait fait toilette, et toute son attitude était d'une correction rigide.

— Je regrette de déranger M. Carrisford, dit-elle, mais j'ai deux mots à lui dire. Je suis miss Minchin, directrice de l'institution voisine.

Le « gentleman » des Indes la dévisagea un moment en silence. Il était d'un caractère assez vif, et il voulait rester maître de lui.

— Ainsi donc, vous êtes miss Minchin? dit-il.

— En personne, monsieur.

— En ce cas, poursuivit-il, vous arrivez juste à point. M. Carmichaël, mon avoué et chargé d'affaires, allait se rendre chez vous.

M. Carmichaël s'inclina légèrement. Miss Minchin le regarda, puis regarda M. Carrisford avec un étonnement non dissimulé.

— Votre avoué? dit-elle. Je ne comprends pas. C'est par devoir professionel que je suis ici : je viens de découvrir qu'une de mes élèves a eu l'effronterie de s'introduire chez vous, une élève que je garde par pure charité. Je suis venue vous expliquer que c'était à mon insu.

Et se tournant vers Sara :

— Rentrez à la maison, commanda-t-elle. Vous serez sévèrement punie. Rentrez immédiatement.

Le « gentleman » des Indes attira Sara vers lui et lui prit la main.

— Non, dit-il, elle ne partira pas.

Miss Minchin crut rêver.

— Elle ne partira pas? répéta-t-elle.

— Non, dit M. Carrisford. Elle ne rentrera pas « à la maison », car « votre » maison n'a jamais été « sa » maison. Désormais, c'est mon foyer qui sera le sien.

Miss Minchin recula, stupéfaite et indignée :

— Votre foyer, monsieur!! que signifie tout ceci ?

— Veuillez le lui expliquer, Carmichaël, aussi brièvement que possible, dit le « gentleman » des Indes.

Et faisant rasseoir Sara, il lui prit les deux mains dans les siennes... tout comme son papa.

De son ton posé, de sa voix calme, M. Carmichaël parla, en homme qui connaît parfaitement son sujet et n'en ignore pas la portée légale. Miss Minchin, en femme habituée aux affaires, comprenait, elle aussi, ce dernier point, et ne se sentait pas très à l'aise.

— M. Carrisford, expliqua M. Carmichaël, était l'ami intime du capitaine Crewe. Tous deux s'étaient associés pour de très gros placements. La fortune que le capitaine croyait avoir perdue a été sauvée, et se trouve tout entière entre les mains de M. Carrisford.

— La fortune ! s'écria miss Minchin, qui blémit. La fortune de Sara !

— Mais oui, la fortune de Sara, répondit froidement M. Carmichaël. Elle a été doublée par certains

événements : les mines de diamants sont redevenues très prospères.

— Les mines de diamants ! balbutia miss Minchin.

Elle vivait une des heures les plus dures de son existence.

— Les mines de diamants, répéta M. Carmichaël.

Et il ne put s'empêcher d'ajouter avec un léger sourire ironique :

— Peu de princesses, miss Minchin, sont aussi riches que le sera Sara Crewe, l'élève que vous gardiez par charité. Voici bientôt deux ans que M. Carrisford la cherche ; il l'a enfin retrouvée, elle ne le quittera plus.

Il continua à donner à miss Minchin toutes les explications nécessaires pour bien la convaincre que l'avenir de Sara était splendide, que la fortune soi-disant perdue était doublée, et que M. Carrisford serait désormais son tuteur et son meilleur ami.

Miss Minchin était d'une intelligence très médiocre ; elle le prouva ce jour-là, en faisant un effort désespéré pour ressaisir ce qu'elle avait perdu — elle le comprenait bien — par son avarice et sa dureté de cœur.

— On a retrouvé l'enfant chez moi, objectait-elle; j'ai tout fait pour elle. Sans moi, elle serait morte de faim dans les rues.

M. Carrisford ne put pas se contenir davantage.

— Elle y aurait peut-être moins souffert que dans votre grenier, dit-il.

— Le capitaine Crewe me l'avait confiée, poursuivait désespérément miss Minchin. Il faut me la rendre jusqu'à sa majorité. Elle reprendra chez nous sa vie d'autrefois, y terminera son éducation. Du reste, je ferai intervenir la loi en ma faveur.

— Voyons, voyons ! miss Minchin, interrompit M. Carmichaël, vous savez fort bien que la loi n'a rien à voir ici. Si Sara elle-même demande à retourner chez vous, je suis persuadé que M. Carrisford ne refusera pas son autorisation. Tout dépend de Sara.

— Eh bien ! dit miss Minchin, j'en appelle à Sara. Assurément, je ne vous ai pas gâtée, dit-elle gauchement en s'adressant à la petite fille ; mais rappelez-vous combien votre père était heureux des progrès que vous aviez faits. Et... hem... j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour vous.

Les yeux verts se fixèrent sur elle avec ce regard clair et net comme l'acier, qui déplaisait tant à miss Minchin.

— Vraiment? dit Sara, je ne m'en suis jamais aperçue.

Miss Minchin rougit et se redressa.

— Vous auriez dû vous en apercevoir, répliqua-t-elle ; mais malheureusement, les enfants ne savent

pas discerner ceux qui sont bons pour eux. Amelia et moi, nous avons toujours dit que vous étiez la plus intelligente de nos élèves. Ne voulez-vous pas,

pour respecter la volonté de votre pauvre papa, rentrer à la pension avec moi ?

Sara fit un pas vers miss Minchin. Elle revoyait le jour où celle-ci lui avait dit qu'elle n'avait plus

personne pour veiller sur elle, et qu'on pouvait la mettre à la rue ; elle pensait aux heures désolées qu'elle avait passées dans la mansarde, en tête à tête avec Emily et Rodilard. Elle regarda miss Minchin bien en face.

— Vous savez pourquoi je ne veux pas retourner avec vous, miss Minchin, dit-elle ; vous le savez parfaitement.

Une lueur de colère passa dans les yeux de miss Minchin.

— Puisqu'il en est ainsi, vous ne reverrez jamais vos compagnes, dit-elle ; je veillerai à ce que Lottie et Ermengarde...

M. Carmichaël l'interrompit, poliment mais nettement.

— Pardon, dit-il, Sara verra qui elle voudra. Il est peu probable que les parents des amies de miss Crewe refusent pour leurs filles les invitations de son tuteur. M. Carrisford y veillera.

Miss Minchin fléchit sous ce dernier coup. Le tuteur était décidément encore plus dangereux que le vieil oncle excentrique qu'elle avait imaginé. Son esprit sordide concevait facilement que peu de parents refuseraient à leurs enfants l'autorisation de fréquenter la petite propriétaire d'une mine de diamants. Et si M. Carrisford allait leur raconter l'existence lamentable qui avait été faite à Sara, que de désagréments pouvaient en résulter pour l'Institution !

— Vous assumez une lourde charge, dit-elle en se dirigeant vers la porte ; vous le comprendrez sous peu. Cette enfant a toujours manqué de franchise et de gratitude. Je suppose, lança-t-elle à Sara, qu'à présent, vous allez de nouveau vous croire princesse ?

Sara rougit un peu, car elle craignait que des étrangers — même pleins de tendresse pour elle — comprissent difficilement sa chimère préférée.

— Je me suis appliquée à être toujours une princesse, répondit-elle très bas ; toujours, même quand j'avais si froid et si faim ; j'ai toujours voulu agir en princesse.

— Maintenant vous n'aurez plus le moindre effort à faire, répliqua aigrement miss Minchin, tandis que Ram Dass la reconduisait avec toutes les marques d'un grand respect.

. . . . . .

Miss Minchin, à peine chez elle, fit appeler sa sœur ; toutes deux restèrent longtemps enfermées, et la pauvre miss Amelia passa des heures très pénibles à verser des larmes abondantes, dont elle trempa plusieurs mouchoirs.

— Je ne suis pas aussi fine que vous, ma sœur, dit-elle, et j'ai toujours peur de parler, par crainte de vous fâcher. Mais peut-être que si j'étais moins timide, cela vaudrait mieux pour la pension et pour nous. J'ai souvent pensé qu'il aurait été préférable d'être moins dure pour Sara Crewe, et de lui orga-

niser une existence plus douce. Je sais parfaitement qu'on lui faisait faire un travail au-dessus de son âge, et qu'elle était insuffisamment nourrie...

— Comment osez-vous parler ainsi ! s'exclama miss Minchin.

— Je n'en sais rien, répondit miss Amelia, avec une sorte de bravoure désespérée, mais puisque j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout, quoi qu'il puisse m'en coûter. Sara était intelligente et bonne, et aurait été sensible à la moindre marque d'affection. Mais vous ne lui en avez jamais témoigné. La vérité est que vous la sentiez plus intelligente que vous, et là était la raison de votre antipathie. Elle avait bien su nous deviner...

— Amelia ! rugit miss Minchin, qui semblait prête à traiter sa sœur comme si elle eût été la pauvre Becky.

Mais miss Amelia était tellement surexcitée que rien ne l'arrêtait plus.

— Parfaitement ! criait-elle à son tour. Elle avait vu combien vous étiez dure et intéressée, et moi, faible et sotte ; elle avait compris que nous étions à genoux devant sa fortune, et que nous la maltraitions ensuite parce qu'elle n'avait plus un sou — tandis qu'elle restait digne et bonne comme une vraie princesse, alors que nous avions fait d'elle une véritable malheureuse. Oui, une petite princesse ! voilà ce qu'elle a toujours été !

Et ses nerfs étant à bout, la pauvre demoiselle se mit à rire et à pleurer, en se balançant de telle manière sur sa chaise que Miss Minchin en demeurait interdite.

— Et maintenant elle est perdue pour nous, continuait miss Amelia ; elle ira dans quelque autre pension, et si elle était une enfant comme les autres, elle raconterait partout comment nous l'avons traitée ; notre maison serait définitivement ruinée, et nous l'aurions bien mérité, vous surtout, Maria Minchin, car vous êtes avare, dure et sans cœur !

Elle pleurait et parlait si fort, ses sanglots nerveux étaient si bruyants que sa sœur dut contenir son indignation et se contenter de lui faire respirer des sels et de lui appliquer de l'eau de Cologne pour la calmer un peu.

Disons tout de suite qu'à dater de ce jour miss Minchin commença à voir sa sœur sous un autre jour, et à comprendre qu'il fallait la ménager, car elle n'était pas aussi sotte qu'elle le paraissait et pouvait fort bien parfois dire des vérités compromettantes.

Ce même soir, alors que les élèves de la pension étaient réunies dans la salle d'étude, Ermengarde entra ; elle tenait une lettre à la main et sa figure ronde avait une expression singulière où se mêlaient à la fois une véritable stupeur et un profond ravissement.

— Qu'y a-t-il ? s'écrièrent quelques voix.

— Nous apportez-vous l'explication de la scène de cet après-midi ? demanda vivement Lavinia. Car il y a eu une vraie scène dans le petit salon de miss Minchin ; miss Amelia a eu une attaque de nerfs et a dû s'aliter.

Ermengarde répondit lentement, comme quelqu'un qui n'est pas encore remis d'une grande émotion :

— Je viens de recevoir une longue lettre de Sara.

— De Sara ! fut l'exclamation générale.

— Où est-elle ? cria Jessie.

— Chez notre voisin, dit Ermengarde, toujours à voix lente ; chez le « gentleman » des Indes.

— Où ? Comment ? L'a-t-on renvoyée ? Miss Minchin le sait-elle ? Était-ce le motif de la scène d'aujourd'hui ? Dites ! dites vite !

Toutes parlaient à la fois, et Lottie se mit à pleurer.

Ermengarde commença par la nouvelle qui lui paraissait répondre à tout :

— Les mines de diamants existaient ; elles existent réellement !

Toutes ses compagnes l'entourèrent, haletantes.

— Elles existaient, reprit-elle. Pendant quelque temps, M. Carrisford a cru que tout était perdu...

— Qui est M. Carrisford ? demanda Jessie.

— Notre voisin. Et le capitaine Crewe l'a cru aussi, et est mort de chagrin. M. Carrisford a été

très malade ; dès qu'il se sentit mieux, il voulut retrouver Sara, mais il ne savait pas où elle était. Puis on apprit que rien n'était perdu, au contraire, il y a des millions de diamants dans les mines, et la moitié en appartient à Sara ; elle était riche, riche, alors qu'elle vivait dans la mansarde avec un rat pour seul ami !... M. Carrisford a retrouvé Sara cet après-midi ; elle est chez lui, elle ne reviendra pas ici. C'est maintenant qu'elle est une princesse, cent fois, mille fois plus que jamais ! Et j'irai la voir, demain dans l'après-midi. Voilà !

Miss Minchin elle-même aurait été impuissante à maîtriser le tumulte qui suivit cette communication inouïe. Mais bien qu'elle l'entendît de sa chambre, elle ne bougea pas ; elle n'avait plus le courage de rien affronter : les sanglots nerveux de miss Amelia prostrée sur son lit lui suffisaient. Elle savait que maintenant la nouvelle s'était répandue, et que du haut en bas de la maison, de l'office aux salles d'étude, tout le monde en parlait.

Aussi, très tard dans la soirée, les élèves, comprenant que pour l'instant la discipline était lettre morte, restèrent autour d'Ermengarde, à lire, relire et commenter indéfiniment la fameuse lettre qui leur contait une histoire plus merveilleuse que toutes celles jadis inventées par Sara, et d'autant plus captivante qu'elle avait pour héros Sara elle-même et le mystérieux occupant de la maison voisine.

Becky, comme tout le monde, était au courant des événements ; elle s'arrangea pour remonter plus tôt que de coutume. Elle sentait le besoin de se retrouver un peu seule, et d'aller voir encore une fois la chambre magique. Qu'allait-elle devenir, cette chambre inoubliable ? Sans doute, le Magicien ne la laisserait pas à miss Minchin ; il reprendrait tout, et la mansarde se retrouverait vide et nue. Becky était bien, bien heureuse pour sa chère miss Sara ; néanmoins, sa gorge se serrait et ses yeux se remplissaient de larmes quand elle arriva au dernier étage. Il n'y aurait pas de feu ce soir, point de lampe rose, point de souper, et plus de princesse lisant ou contant des histoires à la lueur du foyer... plus de princesse !...

Elle réprima un sanglot en ouvrant la porte de la mansarde et faillit pousser un cri.

La lampe répandait sa lumière rose, le feu pétillait, le souper était servi ; et Ram Dass, debout, souriait à Becky, qui n'en croyait pas ses yeux.

— La jeune maîtresse n'oublie pas, dit-il. Elle a tout raconté au *sahib*. Elle a voulu vous apprendre son grand bonheur. Voyez cette lettre sur le plateau : elle vous a écrit, elle ne voulait pas que vous vous endormiez le cœur en peine. Le *sahib* commande que vous veniez chez lui demain. Vous serez au service de la jeune maîtresse. Ce soir, par le toit, je remporterai tout ce qui est là.

Ayant ainsi parlé, Ram Dass s'inclina légèrement et disparut sans aucun bruit par le vasistas avec une souplesse et une agilité qui firent sur-le-champ deviner à Becky le nom du Magicien et la façon dont il avait opéré.

XIX

ANNE

LA JOIE RÉGNAIT DANS LA *NURSERY* DE la Grande Famille. Jamais les enfants n'avaient rêvé plaisir semblable à celui qu'ils trouvaient dans l'intimité de « la-petite-fille-qui-n'était-pas-une-mendiante ». Il est rare d'avoir une amie qui ait eu tant d'aventures et traversé tant d'épreuves ! On ne se lassait pas de les lui faire raconter. C'était un si grand plaisir quand on était assis devant un bon feu dans une jolie chambre, d'entendre décrire la mansarde glaciale et désolée ! Il faut dire qu'on oubliait facilement le froid et les meubles cassés, lorsque Rodilard ou les moineaux entraient en

scène, ou quand Sara dépeignait toutes les splendeurs qu'elle apercevait dans le ciel par son vasistas.

L'histoire préférée était celle de la fête interrompue et du rêve réalisé. Sara la raconta pour la première fois le lendemain du jour où M. Carrisford l'avait retrouvée. Plusieurs des enfants étaient venus prendre le thé avec elle ; ils étaient tous assis ou étendus sur le tapis devant le feu, et elle leur fit son récit avec tout le pittoresque qu'elle savait si bien y mêler. Le « gentleman » des Indes l'écoutait lui aussi. Quand elle eut achevé, elle leva les yeux vers lui et lui mit la main sur ses genoux.

— J'ai fini, dit-elle. À votre tour, oncle Tom. (Il avait décidé qu'elle l'appellerait ainsi, désormais.) La seconde partie du conte vous revient : je l'ignore encore, et elle doit être bien belle.

Alors M. Carrisford raconta comment, un jour où il était particulièrement malade et triste, Ram Dass avait essayé de le distraire en lui dépeignant les gens qui passaient dans la rue, et surtout une petite fille qui passait plus souvent que les autres. M. Carrisford avait commencé à s'y intéresser, parce qu'il pensait depuis longtemps à certaine petite fille, et puis parce que Ram Dass, à la suite de la première escapade du singe, lui avait décrit la mansarde et lui avait fait le portrait de la fillette qui lui semblait être d'une classe supérieure à celle des petites laveuses

de vaisselle. Peu à peu Ram Dass avait fait encore d'autres découvertes sur la vie misérable de sa petite voisine, et un jour il avait dit à M. Carrisford :

— *Sahib*, il me serait facile de traverser le toit et de faire un bon feu pendant que l'enfant est absente. Et quand elle rentrerait, mouillée et transie, elle croirait qu'un magicien a passé par là.

Cette idée avait plu à M. Carrisford, et Ram Dass, ravi de voir un sourire éclairer le morne visage de son maître, avait développé son idée et expliqué que rien ne serait plus simple que de transformer complètement la misérable chambre. Le malade s'était de plus en plus intéressé à ce plan romanesque, et avait consacré à en préparer l'exécution plusieurs jours qui lui avaient ainsi paru beaucoup moins tristes. Le soir de la fête interrompue, Ram Dass, avec tous ses colis, veillait dans sa propre mansarde, en compagnie du secrétaire qui l'aidait et qui prenait autant de plaisir que son maître à cette étrange aventure. Ram Dass, couché à plat ventre sur les ardoises à côté du vasistas, avait assisté à l'irruption de miss Minchin et à la scène qui s'en était suivie ; et quand il avait été bien assuré du profond sommeil de Sara, il s'était introduit dans sa chambre avec une lanterne sourde, et son compagnon resté au dehors lui avait passé les paquets. Si par hasard Sara remuait, Ram Dass éteignait sa lanterne et s'aplatissait sur le sol. Tout cela fut

conté et expliqué par M. Carrisford, au milieu des questions et des exclamations sans fin des enfants.

— Comme je suis heureuse, disait Sara, de savoir que c'était vous le Magicien !

Jamais on n'avait vu aussi profonde affection que celle qui unissait Sara et M. Carrisford. Ils s'entendaient merveilleusement. De sa vie, le « gentleman » des Indes n'avait eu aussi agréable compagnie que celle de la « petite Madame ». Avant qu'un mois se fût écoulé, il était transformé, comme l'avait prophétisé M. Carmichaël. Tout l'amusait et l'intéressait, et il se sentait heureux maintenant de posséder cette fortune dont la seule pensée, si peu de temps auparavant, lui inspirait un véritable dégoût. Il avait tant de beaux projets à faire pour Sara ! Entre eux deux, la plaisanterie du Magicien continuait et un des grands plaisirs de M. Carrisford était d'inventer de nouvelles surprises. C'était de belles fleurs pour orner sa chambre, toutes sortes d'objets amusants qu'elle découvrait sous son oreiller ou parmi ses coussins ; un soir qu'ils étaient tous deux dans la bibliothèque, on avait entendu comme le bruit d'une grosse patte qui gratterait à la porte, et lorsque Sara avait ouvert, elle avait aperçu un chien magnifique, un superbe lévrier russe, dont le collier d'or portait l'inscription suivante en lettres ciselées : « Je m'appelle Boris, je sers la princesse Sara. »

M. Carrisford ne se lassait pas d'évoquer les souvenirs de la petite princesse aux souliers troués et au manteau déteint. Lui et Sara passaient de bonnes journées lorsque La Grande Famille, ou Ermengarde et Lottie, venaient leur rendre visite. Mais leurs meilleurs moments étaient ceux où, seuls tous les deux, ils lisaient, causaient ou évoquaient le passé.

Un soir, M. Carrisford s'aperçut que sa petite compagne ne bougeait pas et contemplait le feu avec des yeux pleins de rêve.

— Eh bien ! que « supposons-nous » en ce moment, Sara ? demanda-t-il.

Sara le regarda en rougissant un peu.

— Je me rappelais, répondit-elle, ce jour où j'avais si faim, et une petite fille que j'avais rencontrée.

— Il y a eu tant de jours où vous aviez si faim, dit le « gentleman » des Indes avec une note triste dans la voix ; lequel était-ce donc ?

— Celui où le rêve est devenu vrai, répondit Sara.

Alors elle lui raconta l'histoire de la boulangerie, de la pièce de quatre pence trouvée dans la boue, et de la petite mendiante encore plus affamée qu'elle. Elle disait tout cela très simplement, en quelques mots rapides ; ce qui n'empêcha pas M. Carrisford de détourner la tête en portant la main à ses yeux.

— Tout à l'heure, conclut Sara, je formais un projet, j'imaginais quelque chose que j'aimerais beaucoup mettre à exécution.

— Qu'est-ce ? demanda M. Carrisford, d'une voix mal assurée. Vous pouvez faire tout ce que vous voulez, princesse.

— Eh bien ! dit Sara en hésitant un peu, puisque vous dites que j'ai tant d'argent à moi, je voudrais aller voir la boulangère et lui dire que toutes les fois qu'elle verra des enfants ayant l'air d'avoir faim, elle les fasse entrer et leur donne à manger ; et ensuite elle m'enverrait la note. Pensez-vous que ce soit possible ?

— Nous nous en occuperons dès demain, répondit M. Carrisford.

— Merci ! dit Sara. Vous comprenez, je sais ce que c'est que d'avoir faim, ce doit être si dur quand on n'a pas assez d'imagination pour pouvoir oublier.

— Oui, oui, ma chérie, interrompit-il. Oui, sûrement. Mais tâchez de ne plus penser à tout cela. Venez vous asseoir à côté de moi sur le tabouret, et souvenez-vous seulement que vous êtes la princesse !

— Oui, dit Sara en souriant, et que je puis à ma guise distribuer du pain et des *buns* aux pauvres.

Tout en parlant, elle s'était assise sur le tabouret, et le « gentleman » des Indes — il tenait à ce qu'elle

le nommât encore ainsi de temps à autre — attira la petite tête brune sur ses genoux et lui caressa doucement les cheveux.

Le lendemain matin, miss Minchin put voir de sa fenêtre un spectacle qui lui était particulièrement désagréable. M. Carrisford s'apprêtait à monter en voiture, en compagnie d'une petite silhouette chaudement enveloppée de belles fourrures. Cette petite silhouette était bien connue de miss Minchin, elle lui rappelait tout un certain passé ; et derrière elle, une autre apparaissait, dont la vue irritait peut-être encore davantage miss Minchin : c'était Becky, la rayonnante camériste de miss Sara, qui portait châles et couvertures. Becky n'avait jamais eu des joues aussi rondes et un teint aussi frais.

La voiture ne tarda pas à s'arrêter devant la boulangerie, et par un curieux hasard, juste au moment où la patronne déposait à l'étalage tout un plateau de *buns* sortant du four.

Voyant qu'on entrait dans la boutique, elle laissa là ses gâteaux et vint à son comptoir. Pendant une minute elle regarda Sara très attentivement ; puis sa bonne figure s'éclaira.

— Je vous reconnais bien, miss, dit-elle, quoique...

— Oui, dit Sara, c'est à moi que vous aviez donné six *buns* pour ma pièce de quatre pence, et...

— Et vous en avez tout de suite donné cinq à une

petite pauvresse, interrompit la boulangère. Je m'en suis toujours souvenue : je n'y comprenais rien tout d'abord.

Et se tournant vers M. Carrisford :

— Je vous demande pardon, monsieur, mais je vous assure qu'il est rare de voir une enfant aussi charitable, et j'ai pensé bien souvent à elle, depuis... Excusez ma liberté, miss, mais vous avez bien meilleure mine, et... et vous avez l'air bien plus heureuse que...

— Oh ! oui, répondit Sara, tout va beaucoup mieux, je suis très, très heureuse, et je viens vous demander de faire quelque chose pour moi.

— Oh ! miss, ce sera avec grand plaisir, dit la boulangère, qui s'épanouissait de plus en plus. De quoi s'agit-il ?

Sara, accoudée sur le comptoir, exposa alors tout son petit plan au sujet des pauvres affamés et des bons *buns* chauds.

La patronne l'écoutait avec attention, l'air très étonné.

— Mon Dieu ! miss, reprit-elle quand elle eut bien compris, ce sera un vrai plaisir pour moi. Je ne suis qu'une pauvre boulangère, je ne puis pas donner beaucoup, et la misère ne manque pas de tous côtés ; mais je puis vous dire que depuis cet affreux jour si froid, j'ai distribué bien des morceaux de pain en songeant à vous ; que vous étiez donc

mouillée, et comme vous aviez l'air d'avoir faim ! et pourtant, vous avez donné vos *buns* bien chauds comme l'eût fait une vraie princesse !

M. Carrisford sourit involontairement, et Sara fit de même, en songeant à ce qu'elle s'était dit ce jour-là pour s'encourager à donner ses *buns*.

— Cette petite avait l'air si misérable, dit-elle ; elle avait encore plus faim que moi.

— Elle mourait littéralement de besoin, dit la boulangère. Elle m'en a souvent parlé depuis, elle m'expliquait qu'il lui semblait sentir son pauvre petit estomac se déchirer.

— Oh ! vous l'avez revue ? s'écria Sara. Savez-vous où elle est ?

— Mais oui, répondit la boulangère d'un air radieux. Elle est là dans l'arrière-boutique, miss, voilà un mois qu'elle est chez nous ; et elle va devenir une bonne et brave fille, vous ne pourriez croire combien elle m'aide déjà, à la cuisine, au magasin ; et quand on pense à l'existence qu'elle avait !

Elle s'avança jusqu'à la porte de l'arrière-boutique, et à son appel une fillette sortit et vint jusqu'au comptoir. C'était bien la petite mendiante, propre, nette, convenablement vêtue, et qui n'avait plus rien de la petite affamée dont se souvenait Sara. Elle paraissait timide, mais sa physionomie, maintenant qu'elle avait perdu son air farouche, était

sympathique. Elle reconnut Sara sur-le-champ, et se mit à la contempler comme en extase.

— Vous comprenez, expliqua la boulangère, je lui ai dit de venir me donner un petit coup de main toutes les fois qu'elle n'aurait rien à manger ; je l'ai vue si pleine de bonne volonté, que je me suis attachée à elle, et que nous lui avons fait une place à la maison. Elle m'aide beaucoup, elle se conduit très bien et me témoigne une grande reconnaissance. Elle s'appelle Anne, elle ne se connaît point d'autre nom.

Les deux enfants se regardèrent pendant un instant ; puis Sara, sortant une main de son manchon, la tendit à Anne qui la prit entre les deux siennes.

— Je suis bien heureuse de vous savoir ici, fit Sara. Et j'ai une idée : peut-être Mme Brown vous permettra-t-elle de l'aider à distribuer du pain et des *buns* ? Je pense que cela vous fera plaisir, car comme moi, vous savez ce que c'est de n'avoir rien à manger !

— Oh ! oui ! miss, répondit la petite.

Elle n'en dit pas davantage. Mais Sara se sentit sûre d'avoir été comprise. Anne l'accompagna jusqu'au seuil du magasin et, debout, de tous ses yeux, elle regarda disparaître au loin la voiture qui emportait la princesse Sara.

FIN

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
IMPRIMÉ EN GRANDE-BRETAGNE
PRINTED IN GREAT BRITAIN